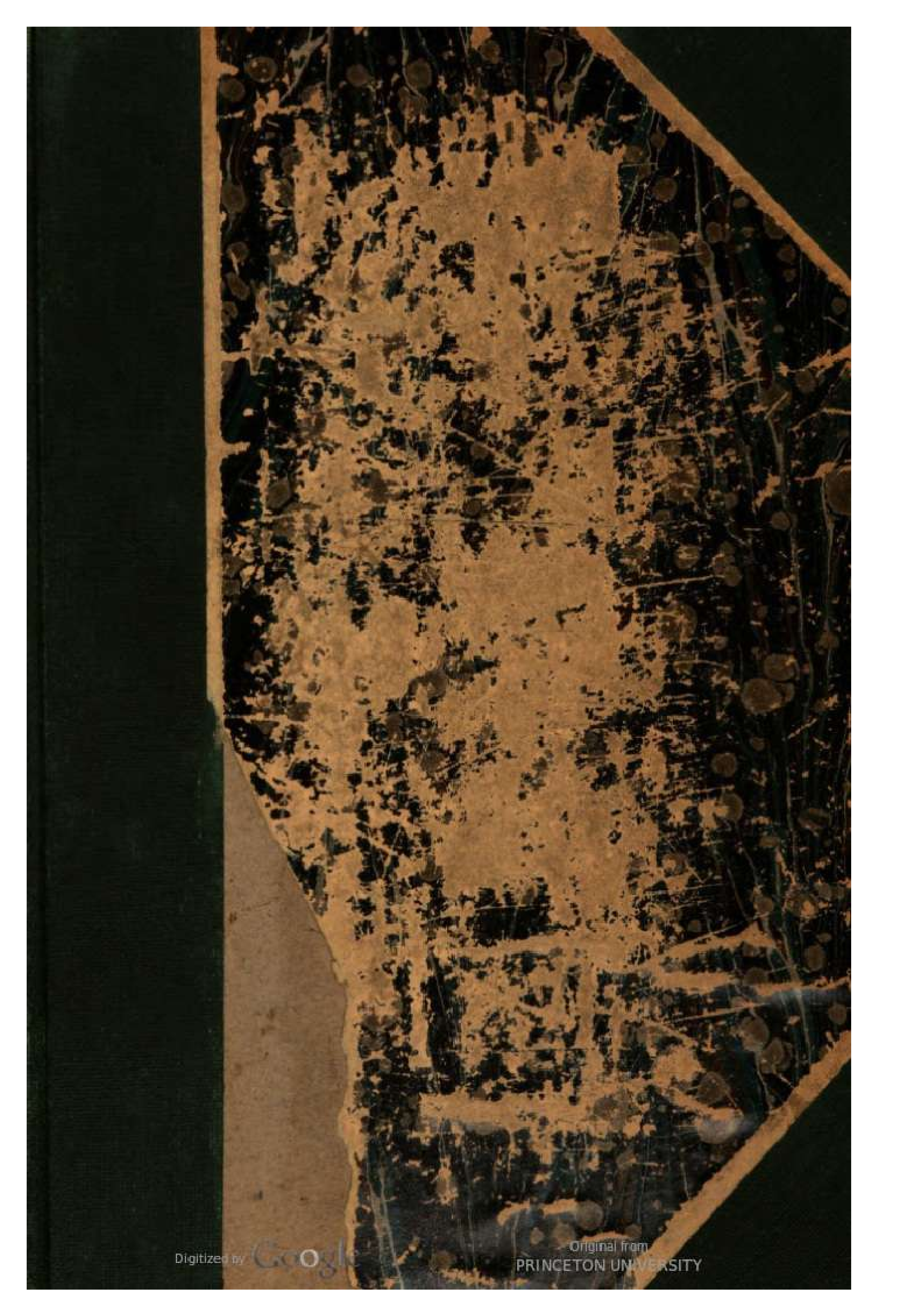



Dei
Sub Numine
Viget

BIBLIOTHÈQUE HONGROISE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

GUILLAUME HUSZÁR

IV.

ALBERT DE BERZEVICZY

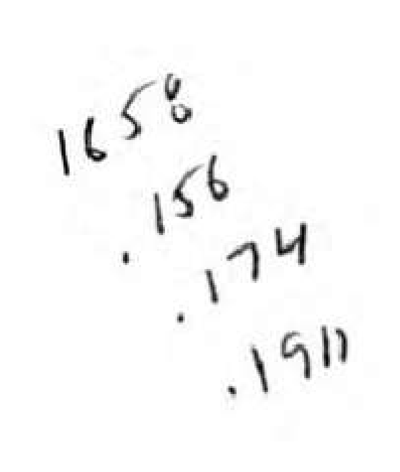
BÉATRICE D'ARAGON, REINE DE HONGRIE

(1457—1508)

TOME II



PARIS
HONORÉ CHAMPION, LIBRAIRE-ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5
1912



17956. Budapest, Imprimerie de la Société anonyme Athenaeum.

QUATRIÈME LIVRE.

Antagonisme latent.

I.

Après la reddition de Vienne, Mathias y fit son entrée solennelle le 1er juin 1485, la veille de la Fête-Dieu, dans les premières heures de l'après-midi. Sur le pont de pierre conduisant à la « Stubenthor », le roi prit les clefs de la ville des mains du bourgmestre Étienne Een qui était venu au-devant de lui à la tête du Conseil. Mathias montait un cheval couvert d'une housse brodée d'or ; à ses côtés marchaient Étienne Zápolyai et le prince Laurent Ujlaki ; il était précédé de drapeaux et suivi des grands du pays, d'une armée d'au moins 8000 hommes et d'un grand nombre de voitures chargées de vivres. Les professeurs et les écoliers de l'Université étaient aussi venus en corps, revêtus de leur costume officiel (1) et sans y avoir été invités par le Conseil, ils faisaient avec le clergé et une

(1) «In habitibus suis processionatim» ; Archives de la bibliothèque de l'Université à Vienne. Acta fac. theol. vol. II. fol. 106b.

foule immense la haie sur le passage du roi qu'ils saluaient respectueusement. Ni le vent qui soulevait des tourbillons de poussière, ni une secousse de tremblement de terre qu'on ressentit au moment de l'entrée du roi ne purent disperser la foule qui admirait la pompe du cortège et poussait des cris de joie à la vue des provisions. Le « parti hongrois » qui, dès les débuts du siège, avait demandé que la ville se rendît, était tout à la joie, et ceux-là même qui s'étaient montrés indécis jusqu'alors paraissaient contents. Le roi se rendit directement à la cathédrale de Saint-Etienne pour y faire célébrer un *Te Deum* et, ayant ordonné qu'on plaçât sur-le-champ ses armoiries dans l'église, il alla prendre possession du palais des Habsbourg. (1)

Béatrice était alors à Pozsony (Presbourg), où Mathias l'envoya chercher par un de ses capitaines, nommé Ártándi, et lorsqu'elle arriva le dimanche 5 juin, avec une nombreuse suite, le roi alla à sa rencontre ; elle fut reçue au même endroit avec la même pompe que lui, et de là elle se rendit en procession à la cathédrale, malgré la tempête qui faisait rage. L'Université avait demandé par l'entremise de maître Martin, curé de Bude, qui était lui-même docteur en médecine, la permission de présenter ses hommages au roi et à la reine. Le célèbre docteur en théologie, maître Nicolas de Kreuznach, fit dans le chœur un discours de bienvenue au roi en recommandant l'Université à sa bienveillance. Mathias répondit en excellent latin, lui promettant non seulement de respecter les droits et les franchises de

(1) Bonfini, *Dec.* IV, lib. VI, p. 455. Schober, ouv. cité p. 186.

l'Université, mais de les étendre encore, afin de lui rendre son ancien éclat. La reine écouta attentivement les discours, montrant à plusieurs reprises par un sourire affable qu'elle était d'accord avec les orateurs. Le lendemain, les autorités de la ville prêtèrent à Mathias le serment de fidélité ; l'Université en avait été soi-disant dispensée ; mais c'est précisément ce refus de prêter serment qui força plus tard le roi à prendre contre elle des mesures sévères. (1) A Naples, la prise de Vienne fut aussi fêtée par un *Te Deum*, auquel assistèrent le père et la belle-mère de Béatrice avec toute leur cour. (2)

La prise de Vienne n'était pas seulement une victoire pour Mathias et une humiliation pour l'empereur, son plus intraitable ennemi, c'était aussi un très grand succès pour sa politique impérialiste en Occident. Il prit à tâche de montrer qu'il ne regardait pas cette ville comme une proie que les chances de la guerre pouvaient lui ravir ; c'est pourquoi il s'y installa en souverain : il se fit donner le titre de duc d'Autriche, prit en mains l'administration, convoqua les États du pays, octroya des franchises aux habitants de Vienne, donna à des Hongrois des bénéfices et des domaines en Autriche, et enfin nomma au siège épiscopal de Vienne son trésorier Urbain Dóczi de Nagylucse, évêque de Győr et protégé de Béatrice. Les grandes con-

(1) Archives de la bibliothèque de l'Univ. de Vienne, fac. art. loc. cit. Hormayr, ouv. cité, p. 55. Joseph Ritter v. Aschbach : *Geschichte der Wiener Universität*, Wien 1877. II. p. 10—13.

(2) Relation de Batt. Bendedei, ambassadeur de Naples, du 18 août 1485, aux Archives d'État de Modène (Canc. Duc. Cart. d. Amb. Est. Nap. Ba 4).

structions que Mathias entreprit à Vienne et, plus tard, à Wiener-Neustadt (¹) montrent qu'il avait en vue la conquête définitive du pays. Bonfini dit que son château était entouré de jardins en terrasse avec des fontaines de marbre, des volières, des galeries couvertes pour abriter les promeneurs, des berceaux de vigne, que l'intérieur était orné d'élégantes cheminées et qu'on y avait aménagé de somptueux cabinets de bain. (²) Mais, selon les historiens autrichiens, ce n'est pas dans l'ancien château qu'il ne voulait pas habiter, que Mathias fit ces innovations ; il fit construire un nouveau palais sur l'emplacement d'un pâté de maisons acheté à cet effet de Hans Walter, secrétaire de l'empereur ; le terrain donnait alors sur trois rues et occupait le côté de la Kärnthnerstrasse qui fait face à l'entrée de la Weihburggasse. Dans la suite, un propriétaire de la maison de Mathias fit peindre des scènes de chasse sur les murs, de là le nom de « Hasenhaus » que les Viennois lui donnaient. (³) Enfin, quel qu'ait été l'emplacement des diverses constructions entreprises à Vienne par Mathias, les descriptions qu'en fait Bonfini ne permettent pas de douter qu'elles étaient du style des demeures princières d'Italie, bien connu de Béatrice.

Lors même que la guerre et les soucis du gouvernement ne permettaient pas à Mathias de faire de longs séjours à Vienne, Béatrice, elle, pouvait jouir sans réserve de sa nouvelle capitale ; c'est ici ou aux environs qu'elle passa les dernières années de

(¹) Schober, ouv. c. p. 278.
(²) *Hist. Dec.* IV. lib. VII, p. 461.
(³) Hormayr, ouv. c. III, p. 60. Schober, ouv. c. p. 261.

son mariage, et elle entretenait des relations empreintes d'une certaine cordialité avec les autorités municipales de Vienne. (1) Peut-être qu'elle sentait déjà l'aversion croissante dont elle était l'objet en Hongrie, tandis que les Viennois ne voyaient pas de plus mauvais œil une reine d'origine italienne qu'un roi hongrois de naissance. Les signes extérieurs d'une civilisation déjà ancienne, les monuments des arts, et la bruyante joie de vivre dont elle était entourée, devaient lui rappeler un peu sa patrie, et puis Vienne était déjà à cette époque «la plus riche, la plus peuplée, la plus belle des villes situées sur les rives du Danube». Aeneas Sylvius, qui la vit vers le milieu de ce siècle, en fait un tableau plein de vie et de couleur, caractéristique, au demeurant, de toute cette époque. (2)

L'ivresse du triomphe, le bruit des armes plus éloigné, mais toujours incessant, les impressions qu'elle recevait dans ce milieu nouveau ne purent cependant faire oublier à Béatrice le chagrin, toujours plus amer à mesure qu'elle avançait en âge, que lui causait le sentiment de sa stérilité.

Lorsqu'elle avait quitté son pays natal pour venir en Hongrie, ses parents, le roi, la cour, la nation qui la saluèrent avec tant d'allégresse à son arrivée, tout semblait lui promettre qu'elle ne serait pas seulement une puissante reine, mais l'auguste

(1) Voir : dr. Karl Uhlirz : *Quellen zur Geschichte der Stadt Wien.* (II Abth. B. d. 3. Wien, 1904, p. 343, 356, 357, 364, 365, 405.)

(2) Aeneae Silvii episcopi Senensis etc. : *Historia rerum Frederici III. Imp.* écrit en 1458. Voir l'Introduction dans les *Analecta Mon. Vindobonensia* d'Adam Kollár (1762. Tome II, p. 7—14).

fondatrice d'une dynastie. (1) Cela paraissait d'autant plus certain qu'elle était jeune et bien portante, et qu'on n'ignorait pas que Mathias était devenu père d'un enfant naturel pendant son veuvage. Cependant les années avaient passé et, après neuf ans de mariage, l'événement attendu avec tant d'impatience n'était pas encore arrivé. (2) Elle n'avait cependant pas encore renoncé à l'espoir de devenir mère et, dans l'automne de 1486, elle écrivait à sa sœur Éléonore qu'elle espérait la rencontrer à Zengg avec son fils Hippolyte qui devait venir en Hongrie, et qu'elle ne renoncerait à ce voyage que si elle devenait enceinte entre temps. (3) En janvier 1487, elle remercie sa sœur de l'intérêt qu'elle lui témoigne à ce sujet, ajoutant que « sans rien négliger de ce qui peut contribuer à la réalisation de son désir, elle se soumettait à la volonté de Dieu ». (4) Cependant ni l'inaltérable amour que lui témoignait son mari, ni les flatteries des courtisans ne pouvaient lui cacher le sentiment de décep-

(1) Désir que Bonfini met dans la bouche de Béatrice elle-même dans l'entretien fictif qu'il lui attribue avec Mathias dans son *Symp. Trimeron*, p. 397. Voir encore les pages 252 à 253 et 382.

(2) On possède une seule preuve écrite comme quoi Béatrice aurait conçu, pendant la durée de son mariage avec Mathias, grossesse qui aurait été interrompue par un avortement («ex Rege Mathia concepisse et abortum fecisse»); c'est ce qu'écrit pour l'avoir entendu dire Orsini, évêque de Teano, dans son rapport du 11 août 1494 sur le procès en divorce d'Ulászló. (Manuscrits de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise. Lat. X. 178. Doc. 77.)

(3) *Mon. Hung.* (D. E.) III. p. 206.

(4) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 234—235. Archives d'État de Modène. Canc. Duc. Cart. d. Princ. Est. Ungheria Ba 2. 4 janvier 1487.

tion qu'elle devait lire dans tous les yeux et qui trouvait dans son propre cœur le plus douloureux écho. Elle ne devait pas ignorer non plus que son chagrin était partagé par tous ceux qui voulaient du bien à son époux, tandis que la ruine de ses espérances était saluée avec une joie maligne par les pires ennemis de la maison royale de Hongrie. On savait en particulier que l'empereur d'Allemagne réclamait, en vertu des traités, la couronne de Hongrie pour son fils Maximilien au cas où Mathias mourrait sans laisser d'héritier mâle, et il courait toute sorte de légendes au sujet des drogues par le moyen desquelles les médecins, corrompus par son or, auraient provoqué la stérilité de Béatrice. (1)

Mathias avait eu grand' peine à se faire à l'idée de voir s'évanouir leur espérance commune ; mais comme il voulait assurer après lui le sort de sa dynastie et de son royaume, il pensait atteindre ce but en désignant pour lui succéder le fils qu'il avait eu d'une union illégitime.

La descendance maternelle de Jean Corvin, né en 1473, et qui avait par conséquent trois ans à l'arrivée de Béatrice et douze ans lors de la prise de Vienne, est enveloppée d'un profond mystère. Des chroniques postérieures disent que sa mère

(1) Bruits enregistrés par Teleki sur la foi de Palma (?) et de Fessler (ouv. c. V, p. 5) ; L. Szalay (ouv. c. III, p. 283) et Frédéric Pesty (*Századok*, Les Siècles, 1868, p. 20). On lit encore dans l'ouvrage de Vecchioni cité plus haut (*Notizie*, p. 67—68) touchant la stérilité de Béatrice qu'elle ne pouvait être naturelle, la jeune reine ayant toujours (?) été bien portante et étant d'une famille très prolifique. La cause devait plutôt en être une blessure que Mathias aurait reçue à la guerre.

était une femme de Breslau, mais son nom, Barbe, ne se trouve que dans un rapport d'ambassadeur écrit après la mort de Mathias. (1) Cette femme, quoique vivant sans doute auprès de son fils et par conséquent dans l'entourage de Mathias, sut si bien rester dans l'ombre que les chroniqueurs de l'époque et même les ambassadeurs souvent si prodigues de racontars ne se sont pas occupés d'elle, et nous ne possédons aucun acte de dotation royale à son profit ou à celui de sa famille. (2) Malgré la retraite où elle vivait, la mère de Jean Corvin ne put éviter que l'entourage italien de Béatrice ne fît accroire à la reine, portée à la superstition, que sa stérilité était causée par un sortilège de Barbe. Béatrice porta, à ce qu'on prétend, l'accusation devant le légat du pape, tandis que, de son côté, Barbe alla se plaindre au roi ; celui-ci dut châtier son fils qui injuriait la reine et, la dernière année de sa vie, il exila de Bude la mère de Jean. Tel est le rapport qu'un ambassadeur envoya à Ferrare, (3) mais que Béatrice ait intenté à Barbe une sorte de procès en sorcellerie, qui aurait occupé les docteurs de l'Université de Vienne, (4) c'est là une accusation portée plus tard par Ulászló, qui voulait à tout prix divorcer d'avec la reine. Elle nous paraît d'autant moins fondée que les archives de l'Université de Vienne

(1) Le rapport de l'évêque de Teano cité plus haut l'appelle «Barbara illius regis concubina».

(2) Fraknói : *Hunyadiak és Jagellók* (Les Hunyadi et les Jagellon) ; M. N. T. IV, p. 287.

(3) Rapport d'Ant. Costabili au duc de Ferrare, en date du 18 sept. 1489. (Archives de Modène ; rapports d'ambassadeurs.)

(4) Rapport cité de l'évêque de Teano.

et les chroniques contemporaines sont muettes à ce sujet, et que cette assertion ne figure même plus dans le mémoire rédigé plus tard pour la défense d'Ulászló, lequel énumère pragmatiquement, pour ainsi dire, tous les griefs relevés contre la reine. (1)

C'est un fait toutefois que chaque étape de la carrière parcourue par le fils de Mathias, depuis sa naissance obscure et illégitime jusqu'à sa situation d'héritier présomptif reconnu, est marquée par une lutte sourde, invisible aux autres, entre le roi et la reine, mais à laquelle furent forcément mêlées les familles et les cours des deux parties et même les puissances étrangères directement intéressées.

La défense des droits d'un enfant encore à naître ne saurait expliquer l'opposition obstinée de Béatrice aux projets du roi, qui ne voulait assurer à Jean la succession au trône qu'au cas où il n'aurait pas d'héritier légitime. Au cours des événements, comme on le verra plus loin, et surtout quand l'état de santé de Mathias fit prévoir un changement de règne dans un avenir prochain, il devient de plus en plus visible que Béatrice, déçue du légitime espoir d'être mère de roi, reporte sur elle seule son ambition effrénée, qui la met en opposition avec les projets de son mari, la pousse même à le trahir et enfin, au lieu de lui assurer le pouvoir suprême qu'elle ambitionne, cause sa perte.

Mathias avait déjà commencé à pourvoir à l'élévation de Jean Corvin pendant les premières années de son second mariage. La reine avait d'autant moins lieu de s'en étonner que, dans sa patrie et même dans

(1) Voir l'*Apologie d'Udis* citée plus haut.

sa propre famille, les enfants naturels étaient traités presque sur un pied d'égalité avec les autres, et Mathias ne devait guère songer alors à le désigner, faute d'héritier légitime, pour lui succéder au trône. Il lui fit donner une éducation extrêmement soignée sous la direction de son savant bibliothécaire, Thaddée Ugoletti; en 1749, il le fit comte de Hunyad et duc de Liptó, lui donna de grands domaines en Hongrie, puis, un peu plus tard, l'investiture des principautés de Troppau, Ratibor et Oppeln en Silésie.

La mère de Mathias, Elisabeth Szilágyi, ne mettait pas moins de sollicitude que son fils à accroître d'année en année la fortune du petit garçon. Il est surprenant que les chroniques contemporaines ne citent plus parmi les personnages de la cour la veuve de Jean Hunyadi qui, lors de la première campagne que le couple royal fit ensemble, semblait inséparable de sa belle-fille. Il semble, au contraire, qu'elle passa en majeure partie les dernières années de sa vie dans la solitude d'un couvent. (1) Elle s'occupait uniquement de l'administration de ses biens qu'elle laissa par testament au prince Jean. Sa mort même fit si peu de bruit qu'on ne savait pas au juste en quelle année elle était survenue. On croyait jusqu'ici que c'était en 1484, mais selon des données récentes, ce serait en 1483. (2)

(1) Timon (*Epitome* p. 170) écrit: «Patriarcha Aquilejensis hoc anno (1478) Elisabethae matri Corvini potestatem fecit ingrediendi monasteria Sacratorum Virginum in Insula Leporum et Budae Veteris.»

(2) Un acte daté du 30 octobre 1484, et qui se trouve à la p. 293 du t. III des *Monumenta Romana Episcopatus Veszprimiensis*, indique que les obsèques d'Elisabeth ont dû avoir lieu en 1483.

Le grand âge seul ne saurait expliquer cette retraite ; il n'est pas difficile d'y voir une marque d'aversion pour Béatrice, devenue impopulaire dans tout le pays, pour des raisons que nous exposerons bientôt, aversion accrue probablement chez Elisabeth par l'opposition qui avait éclaté entre les deux femmes au sujet du rôle futur destiné à Jean Corvin.

Quand le jeune prince fut devenu grand, Mathias ne se contenta plus de lui donner des fiefs et de lui conférer des titres : il s'appliqua à faire voir en lui son successeur. En 1484, il déclara nettement qu'à ses yeux la convention conclue en 1462 avec l'empereur ne garantissait pas uniquement l'accession au trône de sa descendance légitime, ainsi que le prétendait Frédéric. (1)

Enfin, vers la même époque, Mathias commença à s'occuper du projet de réparer le vice de la naissance illégitime de son fils par les avantages d'une union avec une maison princière.

Béatrice n'y fit point opposition d'abord, mais elle s'efforça de faire tomber le choix de Mathias sur une princesse de la maison d'Aragon, ce qui aurait eu pour effet d'accroître encore son influence. Elle proposa donc comme fiancée la princesse Charlotte, née en France en 1479, fille de Federigo dont la femme était morte toute jeune. (2) Mais Mathias,

(1) Fraknói : *Les Hunyadi et les Jagellon*, M. N. T. IV, p. 290 (en hongrois).

(2) Rapport de Jacobus Trottus, ambassadeur de Ferrare à Milan, en date du 20 mars 1485 ; par mesure de précaution, l'auteur de la missive n'y désigne pas Mathias sous son vrai nom, mais sous celui de «Jupiter». La princesse dont il s'agit devint plus tard la femme de Gui de Montmorency, comte

tout disposé qu'il fût en général à lui faire plaisir, s'aperçut bien vite que ce projet cachait des vues intéressées et qu'il ne pouvait espérer que la famille de Béatrice appuierait les droits de son fils touchant la succession au trône ; il prit le parti d'unir son fils par les liens du mariage à la maison ducale de Milan, ce qu'il avait jadis tenté en vain pour lui-même. Toutefois il se montra très prudent, et fit conduire les négociations à l'insu de Béatrice. (1)

La jeune fille sur laquelle il avait jeté les yeux, était Marie-Blanche Sforza, d'un an plus âgée que Jean Corvin, fille du duc Galeazzo-Marie et de Bonne de Savoie, par conséquent sœur du duc régnant Gian-Galeazzo et nièce de Ludovic Sforza, surnommé «il Moro». (2) Marie-Blanche dont le premier fiancé, qui avait aussi été celui de Béatrice, Philibert de Savoie était mort, (3) passait alors pour une des plus riches héritières d'Europe ; mais indépendamment de cette circonstance, le renom et la

de Laval. Voir L. Volpicella: *Federigo d'Aragona.* Napoli 1908 ; p. 51. Le rapport se trouve aux Archives d'État de Modène. Disp. d. Orat. Estensi a Milano.

(1) Le rapport cité plus haut ainsi qu'une autre relation en date du 19 mars du même ambassadeur parlent du secret des négociations ; et cependant l'ambassadeur de Venise ne manqua pas d'informer le Conseil de ce projet dès le mois de mars 1485. Voir sous le No 36, p. 39 du t. III des *Mon. Hung.* (D. E.)

(2) C'est à tort qu'on attribue à «Moro» le sens de Sarrasin ; ce mot signifie «mûrier», et Ludovic l'avait choisi pour emblême, parce que cet arbre, bourgeonnant tard, n'a point à redouter les retours du froid, car il a réservé ses forces pour le moment propice. Sforza y voyait, sans grande raison, le symbole de sa sagesse en politique. (Summonte, ouv. c. III, p. 497).

(3) Litta, ouv. c. fasc. 15, tab. V.

puissance de la maison de Sforza devaient gagner Mathias à l'idée de ce mariage, tandis que, d'autre part, la mère et le frère de la princesse espéraient probablement trouver dans le roi de Hongrie et dans son fils un appui contre les ambitions de plus en plus menaçantes de Ludovic, lequel évinçait peu à peine la duchesse Bonne de ses droits de tutrice et usurpait tous les pouvoirs. Ludovic fit d'abord opposition à ce projet, (1) mais il se ravisa bientôt et se montra disposé à s'entendre avec l'envoyé secret du roi, François Fontana. Il voulut seulement être rassuré sur le sort qui attendait le prince Jean si la reine, jeune encore, venait à avoir un enfant, ou si Mathias venait à se remarier une troisième fois. Conformément aux instructions reçues, Fontana dut lui déclarer qu'il n'y avait guère d'espoir de voir le vœu de la reine et de tout le pays se réaliser et que, d'autre part, Mathias ne comptait pas se remarier s'il devenait veuf une seconde fois. Du reste si, par un changement imprévu du sort, Béatrice venait à donner la vie à un héritier légitime, il resterait encore à Jean Corvin la Bohême et les provinces conquises sur l'Autriche par Mathias, et il conserverait en outre les châteaux et les fiefs qu'il détenait actuellement. (2)

L'accord fut donc conclu en juillet 1485 et Ludovic s'empressa d'en faire part aux ambassadeurs étrangers, bien qu'il sût que Venise ne voyait pas cette union de bon œil. Le cardinal Ascanio Sforza, frère de Ludovic et oncle du duc régnant, en avisa

(1) Rapport de l'ambassadeur à Milan Jac. Trottus, en date du 19 mars 1415. Archives d'État de Modène comme ci-dessus.

(2) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 39, No 37.

le pape comme d'un mariage très avantageux pour la famille. (1)

Béatrice, à qui la chose ne pouvait plus être célée, feignit de se résigner à ce mariage, mais nous rencontrerons encore plus d'une fois les marques de son hostilité, dans l'histoire si longue et si mouvementée des fiançailles de Jean Corvin avec Blanche Sforza. L'éminent prélat que la colère de Mathias arracha dans l'été de 1484 au siège archiépiscopal de Kalocsa pour le jeter en prison, fut ainsi probablement une victime de la lutte acharnée engagée au sujet de la succession au trône.

Pierre Váradi, quoique d'obscure extraction, avait été élevé de bonne heure par Mathias aux plus hautes dignités, à cause de ses talents peu communs et surtout de la haute culture qu'il avait rapportée d'Italie. Le roi en avait fait d'abord son secrétaire, puis son chancelier secret et avait fini par lui donner l'archevêché de Kalocsa. C'est peut-être cette élévation rapide qui donna le vertige à cet homme d'ailleurs plein de sens ; se croyant indispensable, il se permit des critiques si acerbes de quelques actes politiques de Mathias qu'elles étonnèrent et firent scandale. Des personnes de son entourage ne manquèrent pas de les rapporter, ce qui fit que Mathias, craignant la trahison et pour empêcher Váradi de divulguer les secrets qu'il lui avait confiés, le fit arrêter et emprisonner dans le château d'Árva.

L'affaire fit grand bruit, d'autant plus que Pierre Váradi était connu comme le plus zélé par-

(1) Rapport de l'ambassade de Ferrare à Milan en date du 31 juillet 1485. Archives d'État à Modène. (*Cart. d. Ambass. Milano.* G. Trotti.)

tisan de Jean Corvin et que, dans l'intérêt de ce dernier, il s'était appliqué avec ardeur à détourner Mathias de s'immiscer dans les affaires d'Italie, pour qu'il pût tourner toutes ses forces contre l'empereur. (1) Il est donc naturel que l'opinion publique ait attribué à Béatrice la disgrâce de l'archevêque Pierre. (2) Plus tard, lorsque le pape intervint par son légat pour faire rendre la liberté à l'archevêque, Béatrice chercha à se laver du soupçon, le déclarant sans fondement. C'est un fait que Váradi entretint dans la suite une correspondance empreinte d'une certaine cordialité avec la reine devenue veuve, (3) mais du vivant de Mathias il ne put obtenir que des adoucissements à sa captivité et non sa délivrance. Il semble même que le roi ait redouté un attentat de la part des partisans de la reine contre la vie de l'archevêque. (4) Ce qui semble encore prouver la complicité de Béatrice dans cette affaire, c'est qu'Urbain Dóczi, évêque de Győr et trésorier du roi, fut aussi sur le point d'être arrêté presque en même temps que l'archevêque de Kalocsa, sur la foi de dénonciations mensongères, et ne dut son salut qu'à une intercession de la reine. (5)

(1) Teleki, ouv. c. V, p. 256 et 292.

(2) Le légat du pape lui-même «l'a entendu dire à nombre de personnes» (a multis asseratur). Rapport du légat Angelo Pecchinoli, évêque d'Orte. Teleki : XII, p. 427.

(3) Fraknói : *La vie de Pierre Váradi, archevêque de Kalocsa* (en hongrois). *Századok* 1883, p. 489, 510 et 774.

(4) Missive du légat Pecchinoli en date du 15 mai 1489 ; voir Fraknói : *Le légat Angelo Pecchinoli à la cour de Mathias* (en hongrois). 1898, p. 51.

(5) Bonfini : Dec. IV, lib. VI, p. 453—454. *Apologie d'Udis*, éd. citée, p. 475.

De pareils incidents montraient que, depuis que la question des droits de Jean Corvin à la succession au trône avait été sérieusement posée, et en suite de ce fait, il existait une opposition sourde entre les vues de Mathias et celles de Béatrice. La cour et les grands du royaume étaient partagés en deux camps opposés : l'un, dévoué au roi et à son fils, ne dissimulait pas toujours l'aversion et la méfiance qu'il éprouvait pour la reine, et il avait l'opinion publique pour lui ; l'autre servait aveuglément Béatrice pensant qu'on pouvait tout obtenir du roi par sa protection, et sachant par expérience que «si Mathias pousse la délicatesse jusqu'à ses dernières limites à l'égard de sa femme, Béatrice, elle, poursuit d'une haine implacable tous ceux qui traversent ses projets». [1] Outre les Italiens attachés à sa personne, les partisans les plus notoires de la reine étaient Étienne Zápolyai, Étienne Báthory, Pierre et Mathias Geréb, l'évêque Urbain Dóczi et Thomas Bakócz.

Mathias et Béatrice étaient encore à Vienne, leur nouvelle conquête, lorsqu'ils reçurent de Naples la triste nouvelle que le cardinal Jean d'Aragon était mort subitement à Rome. [2] Selon l'usage du temps, la mort subite du prince, âgé de vingt-neuf ans, fut naturellement attribuée au poison ; quelques chroniqueurs croient même pouvoir affirmer qu'il dut être empoisonné pour avoir défendu avec résolution le point de vue napolitain dans le con-

[1] Fraknói : *Thomas Bakócz.* Portraits hist. (en hongrois). 1889, p. 13—15.

[2] Notar Giacomo (p. 157) et Passero (p. 45—46) disent le 17 octobre ; Fuscolillo (p. 54) dit que ce fut le 19.

flit qui avait éclaté entre son père et le Saint-Siège. (1)

Béatrice fut inconsolable de cette perte ; depuis que son frère François était rentré en Italie, il n'y avait plus que le cardinal Jean qui servît de lien entre elle et sa famille de Naples. C'était aussi le seul être dont les séjours en Hongrie, où l'appelait de temps à autre ses fonctions d'archevêque, pussent rendre habitable à sa sœur un pays qui, malgré les années, lui semblait toujours étranger. Quoique dure de cœur comme les Aragons en général, Béatrice avait le sentiment de la famille très développé. C'est ce sentiment, puis la crainte de se voir tout à fait séparée des siens, qui poussèrent la reine dès le lendemain de l'arrivée du message de deuil (2) à se servir des larmes qu'il lui arrachait pour toucher le cœur de son époux et obtenir qu'il transmît au fils de sa sœur Éléonore, à Hippolyte d'Este, âgé alors de six ans et voué, affirmait-on, dès le sein de sa mère au service de Dieu, le siège archiépiscopal d'Esztergom devenu vacant par la mort de Jean. (3)

Ce qui excuse quelque peu cette hâte fébrile, c'est que le duc de Milan, se fondant sur le mariage résolu

(1) Notar Giacomo p. 143 et Fuscolillo loc. cit. L'hypothèse émise par Infessura, comme quoi Jean aurait été empoisonné à Salerne par les barons insurgés, est détruite par Muratori : *Annali* t. 46, p. 164—165. Pastor croit avoir la preuve qu'il est mort de mort naturelle ; ouv. c. III, p. 184.

(2) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 63.

(3) D'après une lettre de Perotto Vesach datée du 6 décembre 1485, qui se trouve aux Archives d'État de Modène, c'est Mathias lui-même qui, voyant la douleur de Béatrice, aurait offert spontanément de nommer au siège archiépiscopal d'Esztergom un membre de sa famille ayant embrassé la carrière ecclésiastique. Ciacconius, ouv. c. III, p. 176.

entre les deux familles, avait déjà envoyé à Mathias, huit jours après la mort de Jean d'Aragon, une lettre où, tout en lui exprimant la part qu'il prenait à son deuil, il lui demandait le plus riche diocèse de Hongrie pour son oncle Ascanio Sforza, cardinal depuis un an, qui se recommandait d'ailleurs de son amitié pour le défunt. (1)

Ascanio lui-même envoya en toute hâte Niccolo, abbé de Forli, en qualité de mandataire ; l'abbé était aussi porteur d'une lettre de recommandation du pape à Mathias et à Béatrice. (2)

Mais cette demande ne put ébranler la décision antérieure de Mathias qui, sans opposer de résistance, sans même prendre le temps de réfléchir, avait déjà promis à sa femme la réalisation d'un désir qui doit paraître absurde de nos jours...

Cependant Béatrice dut attendre jusqu'en mars de l'année suivante avant de pouvoir annoncer avec une certitude absolue la grande nouvelle à sa sœur, à qui elle raconta en même temps les luttes qu'elle avait eu à soutenir, non contre son mari, mais contre d'autres facteurs avec lesquels elle est obligée de compter. Elle envoya à Ferrare, en date du 8 mars, trois lettres de contenu presque identique, et les fit porter par des messagers différents, afin d'être sûre que l'une au moins arriverait à destination. (3)

« Au milieu de la désolation où nous a plongée la

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 56.
(2) Ibid. p. 91.
(3) Deux de ces lettres ont paru intégralement dans les *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 63 et 67, ainsi que des fragments de la troisième, IV, p. 367. Les originaux se trouvent aux Archives d'État de Modène. Cart. di Princ. Est. Ungh. Ba 2.

mort de notre frère commun de béate mémoire, écrivait-elle, nous nous sommes rappelé les fils de Votre Altesse ; nous les avons recommandés à la bienveillance de notre auguste époux, le priant de donner le siège archiépiscopal, devenu vacant par la mort de notre frère, à don Hippolyte qui se prépare à embrasser la carrière ecclésiastique et a déjà le rang de protonotaire apostolique. Le roi y a consenti avec le plus grand empressement ; et la nomination de notre neveu étant donc assurée, nous en avons écrit la nouvelle à notre père Sa Majesté le roi de Naples, qui ne pourrait certainement recommander pour ce poste quelqu'un qui en soit plus digne et qu'il chérisse plus que le fils de Votre Altesse, car la candidature de ses enfants légitimes, Leurs Altesses don Federigo et don Francesco, ne saurait être posée plus sérieusement que celle des fils de S. A. le prince de Calabre, puisqu'ils ne sont que deux ; quant à la nomination d'un des fils illégitimes du roi notre père, jamais les grands n'y auraient consenti, quelque ardent désir qu'en eût le roi notre époux. La question a été débattue tout récemment à la Diète, et il y a été décidé que, pour nous faire plaisir, l'archevêché sera donné à notre neveu Hippolyte, qui devra cependant résider dans le pays et, en attendant qu'il y vienne, se faire remplacer par un vicaire-général ; par contre, aucun autre Italien, fût-il prélat ou cardinal, ne pourra occuper ce poste, car Sa Majesté aimerait mieux le donner sur-le-champ à un homme du pays. »

Cette missive habile et pleine de tact laisse cependant entrevoir que la difficulté qu'on avait dû surmonter avait été le désir du roi de Naples, qui aurait voulu mettre un de ses fils naturels sur le

siège laissé vacant par la mort de Jean, désir auquel Béatrice s'empressa d'opposer la volonté des grands. Elle fut aussi ferme avec l'envoyé d'Ascanio Sforza, et elle rend compte à sa sœur de l'entretien qu'elle eut avec lui. Elle lui dit qu'une loi hongroise défendait de donner un évêché ou un archevêché à un cardinal étranger et, lorsque le messager stupéfait lui parla des exemples tout récents de l'évêque d'Eger et de Jean d'Aragon, elle lui répliqua qu'ils étaient en possession d'un bénéfice ecclésiastique en Hongrie avant d'avoir été faits cardinaux ; ce qui était vrai pour Gabriel de Vérone, mais non pour Jean d'Aragon; c'est pourquoi elle ajouta que, dans ce dernier cas, le roi avait pris en considération que c'était son frère. Et quand l'envoyé d'Ascanio en vint aux menaces, disant que le cardinal était assez puissant pour faire échouer, s'il le voulait, la candidature d'Hippolyte, la reine lui répliqua «qu'en ce royaume les bénéfices ecclésiastiques étaient à ceux que le roi désigne et que le pape confirme, et que si l'on tentait aujourd'hui de déroger à cet usage au profit de quelque cardinal, le roi n'y consentirait point». La reine ajoute qu'au reste elle ne croit pas le pape disposé à jeter le trouble dans le pays par des innovations inopportunes.

«Nous mandons tout cela à Votre Altesse, dit-elle en manière de conclusion, afin qu'elle sache combien nous pensons à Elle et à ses enfants et parce que nous sommes persuadés que Vos Altesses accepteront nos propositions. Nous vous prions par conséquent de faire en sorte qu'au retour de votre messager, don Hippolyte se trouve prêt à partir pour la Hongrie, afin de jouir au plus tôt de son archevêché. Nous l'attendons avec une impatience indicible et, pour

preuve de l'amour que nous lui portons non comme à un neveu, mais comme à un fils, nous voulons qu'il demeure dans notre château où nous lui aménageons un appartement, afin qu'il soit toujours près de nous, car chaque heure qui nous en sépare nous semble longue de mille ans. Nous envoyons nos salutations à Votre Altesse et la prions de saluer et d'embrasser pour nous tous ses enfants. Donné en notre château de Bude, le 8 mars 1486.

La sœur obéissante de Votre Altesse :

La reine de Hongrie. »

La nouvelle causa une grande joie à Ferrare, surtout à la cour, car on n'ignorait pas l'importance de la dignité archiépiscopale d'Esztergom, tant au point de vue ecclésiastique que laïque, puisque le titulaire du siège était de ce fait primat de Hongrie, « legatus natus » apostolique et jouissait en outre d'immenses revenus. (1)

Et alors commença entre le couple royal de Hongrie et la famille ducale de Ferrare une correspondance active qui a été presque entièrement conservée et qui jette une vive lumière sur les luttes qu'il fallut soutenir pour surmonter les obstacles que rencontra la confirmation d'Hippolyte dans sa nouvelle dignité, sur les relations intimes qui existaient entre les deux familles princières et, avant tout, sur les sentiments de Béatrice qui allait prodiguer sur son neveu, avec toute la passion qui faisait le fond de sa nature, l'amour maternel qu'il ne lui avait pas été donné de pouvoir épancher sur un enfant à elle.

(1) Muratori : *Antichità Estensi*, p. 254.

II.

Dans la correspondance des princes de cette époque, on ne constate guère de différence notable entre les notes diplomatiques et les lettres privées. Les affaires privées et des détails insignifiants concernant la famille y alternent parfois avec les affaires d'État les plus importantes ; (1) par contre, les lettres les plus intimes étaient écrites par des secrétaires dans cette forme usitée, de sorte qu'on y trouve un singulier mélange de formules cérémonieuses et de simplicité patriarcale. C'était surtout vrai des femmes ; le biographe de Sigismond Malatesta, parlant d'Isotta degli Atti, son illustre épouse, met en doute qu'elle ait su écrire. (2) Béatrice même, qui passait dans son temps pour posséder une haute culture, fait preuve d'un style bien lâche et d'une orthographe bien défectueuse dès qu'elle prend elle-même la plume, ne fût-ce que pour écrire quelques lignes. Les nombreuses redites qu'on trouve dans ces lettres s'expliquent par le fait que les choses d'importance devaient être écrites dans plusieurs lettres pour arriver sûrement à destination ; l'amas de choses disparates vient de ce qu'il fallait profiter de l'occa-

(1) Nous avons déjà parlé des descriptions de chasses et autres divertissements qu'on trouve dans la correspondance diplomatique du roi Ferrante. Louis XI sollicitant Laurent de Médicis de s'entremettre dans l'affaire du mariage napolitain, le prie à la fin de sa lettre de lui envoyer un beau chien. (Desjardins-Canestrini, ouv. c. t. I, p. 163.)

(2) Charles Yriarte : *Un condottiere au XVe siècle, Rimini ;* Paris 1882.

sion pour écrire tout ce qu'on avait à dire, et encore fallait-il donner des commissions verbales au messager. Les communications étant difficiles et les routes peu sûres, l'envoi d'une lettre coûtait cher; le fait qu'elle tombait fréquemment en d'autres mains que celles du destinataire rendait souvent nécessaire l'emploi d'une écriture conventionnelle, dont il fallait aussi changer de temps à autre, ce qui causait parfois des confusions. (1) Les passages de ces notes ayant un caractère de correspondance privée sont écrits dans un style laconique et simple; ils ont souvent rapport à des choses excessivement banales, telles que les conditions matérielles de la vie, la santé, les remèdes, le ménage et les achats; les épanchements du cœur n'y figurent que fort rarement. (2)

L'estime et les sympathies sincères qui unissaient les deux cours donnent un certain caractère de chaleur à la correspondance échangée au sujet de l'affaire du petit Hippolyte. Hercule et Éléonore ne se contentent pas d'envoyer, dans leurs lettres et par leurs messagers, l'expression presque outrée de leur «éternelle reconnaissance qui s'étend à toute leur famille» (3) et de combler de présents le couple royal de Hongrie et ses amis, mais ils s'efforcent encore d'obtenir, pour tout ce qu'ils font, l'approbation

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 67; lettre citée plus haut de la duchesse Éléonore en date du 3 juin 1481. Archives d'État de Modène, min. d. lett. a Princ. Ungh.

(2) De Maulde la Clavière: *Les femmes de la Renaissance*, p. 415.

(3) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 79, 84, 103. Archives d'État de Modène div. c. Le brouillon de la lettre écrit de la main d'Éléonore est daté du 8 juin 1486.

de Mathias et de Béatrice. Éléonore subordonne avec empressement ses projets, ses désirs à ceux de sa sœur cadette, (1) elle lui envoie des remerciements même quand Béatrice leur donne un conseil opposé à leurs desseins. C'est ainsi que Mathias réussit avec le concours de Béatrice à dissuader son beau-frère de faire un pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle en Espagne. On est frappé de l'ardeur que Mathias et Béatrice mirent à le détourner de ce projet. Hercule se mit pourtant en route, mais chemin faisant il se ravisa et, au lieu d'aller à Compostelle, se rendit à Rome, à l'invitation du pape, dit-on, qui le releva de l'accomplissement de son vœu. (2) Il est fort probable que c'est le roi de Naples qui avait engagé à cette occasion Mathias et Béatrice à user de leur influence à la cour de Ferrare. Ferrante, dont le trône chancelait de nouveau par suite du soulèvement des barons et de ses démêlés avec le pape, avait été effrayé du projet d'Hercule : il craignait que son beau-fils, étant en Espagne, ne vînt à conclure avec Ferdinand le Catholique, roi de Castille et d'Aragon, un accord qui aurait pour résultat de faire passer la royauté de Naples de la branche bâtarde à la branche légitime. (3)

La correspondance a naturellement pour principal objet la confirmation d'Hippolyte et son entrée en possession de l'archevêché ; elle est complétée par les copieux rapports que le duc envoie

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 271, 316, 439 et IV, p. 373.
(2) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 307.
(3) Muratori : *Antichità Est.* p. 252—253. *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 241, 253, 260, 273, 292, 293, 295.

à ce sujet en Hongrie, puis par ceux de son mandataire César Valentini, chargé de prendre possession, au nom d'Hippolyte, des domaines appartenant à l'archevêché.

La crainte qu'on avait que le cardinal Ascanio Sforza, écarté par la reine, userait de toute son influence pour détourner le pape de confirmer la nomination d'Hippolyte, ne se réalisa que trop. (1) Le pape, dans un bref du 6 juin 1486, refusa net la confirmation en s'appuyant sur l'opposition qu'elle soulevait dans le sein du Sacré Collège; et il avait certainement raison de dire qu'il était absurde de donner à un enfant un emploi auquel tant de prêtres de mérite aspiraient dans le pays même. (2) Mais Mathias ne céda pas, et Béatrice déclara carrément, dans une lettre, que son mari n'avait cure de la confirmation; qu'il avait nommé Hippolyte et le mettrait en possession de son archevêché; qu'elle avait même ordonné à l'intendant des domaines d'envoyer immédiatement à Ferrare deux mille ducats à titre d'acompte sur les revenus du diocèse. Le roi écrira au pape, disait-elle, pour lui faire comprendre qu'il ne demande que ce que le Saint-Siège a accordé nombre de fois à d'autres souverains. (3) Et, en ceci, Béatrice avait parfaitement raison, car il était d'usage courant en Italie et ailleurs, au XVe siècle, de donner des bénéfices ecclésiastiques à des fils impubères de

(1) Rapports des ambassadeurs de Milan relatifs aux prétentions d'Ascanio en date des mois d'avril et mai 1486. Archives d'État de Modène. (*Cart. d. Amb. Milano*, G. Trotti.)

(2) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 100.

(3) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 167—168.

princes ou de familles puissantes. (1) Dans une autre lettre, la reine écrivit même que le roi saurait bien forcer le pape à confirmer Hippolyte. (2)

Cette fermeté produisit l'effet attendu. A la fin d'octobre, Béatrice étant à Retz, ville de la Basse-Autriche, dans le voisinage de Znaim, où Mathias campait alors, fit venir l'envoyé de Ferrare et lui apprit qu'elle avait reçu une copie du bref contenant la confirmation ; elle lui demanda en plaisantant son pourboire et désigna les cadeaux qu'elle attendait de Ferrare. (3) La joie fut grande, mais elle ne fit pas oublier l'irritation causée par le premier refus, et le courroux de Béatrice et de la cour de Ferrare se tourna dès lors contre ceux qui, en qualité d'envoyés de Mathias à Rome, auraient dû dès l'abord y faire triompher la cause d'Hippolyte, et dont l'un, le cardinal Gabriel de Vérone, évêque d'Eger, était soupçonné d'avoir travaillé en secret contre la confirmation, par dépit de s'être vu préférer le prince. (4) Mais avant que le courroux des princes s'abattît sur sa tête, le vieux cardinal fut appellé à comparaître devant le Juge céleste. Il tomba gravement malade à Rome où il séjournait depuis quelque temps, et y mourut le 27 septembre.(5) Une lettre, envoyée en novembre de

(1) Voir, pour les bénéfices donnés en France à Jean de Médicis (le futur Léon X), Reumont : *Lor. Medici*, II, p. 484 et suiv.

(2) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 175—176.

(3) Ibid. p. 199.

(4) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 163, 217. Rapport de l'ambassadeur de Ferrare à Milan en date du 4 avril 1486. (Archives d'État de Modène. Disp. d. Oratori.)

(5) Burchard : *Diarium* (*Thuasne*) p. 211—213.

Ferrare à l'ambassadeur Valentini, parle de ce décès et le prie de remercier, au nom du couple ducal, le brave médecin du service qu'il lui avait rendu. Le texte de cette lettre n'est pas très clair, mais il semble bien que le médecin qui avait rendu un si bon service était celui de l'évêque d'Eger. (1) Immédiatement après ce décès, Mathias — comme pour réparer l'injustice commise envers le clergé hongrois par la nomination d'Hippolyte — s'empressa de donner le riche évêché d'Eger à un prélat de grand mérite, à Urbain Dóczi de Nagylucse, évêque de Győr, son trésorier, au siège duquel il nomma Thomas Bakócz d'Erdőd, son secrétaire. Et voilà comment se trouvèrent écartés deux cardinaux qui aspiraient à l'évêché d'Eger, et dont l'un était encore Ascanio Sforza, tandis que l'autre n'était pas un moindre personnage que le vice-chancelier du Sacré-Collège, Rodrigue Borgia, plus tard pape sous le nom d'Alexandre VI. (2)

Cependant, malgré la joie qu'il causait d'avance, le bref de confirmation dont on possédait la minute, n'avait toujours pas été publié officiellement par le consistoire, ce qu'on ne pouvait attribuer qu'à Ascanio, écarté deux fois par le roi de Hongrie, et qui avait donné assez clairement à entendre qu'il ne poserait pas les armes avant d'avoir reçu une compensation des cours de Bude ou de Ferrare. (3) En apprenant cela, Béatrice se mit dans une grande

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 220.

(2) Rapport de l'ambassadeur Ces. Valentini. *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 205.

(3) Lettre de Béatrice à Éléonore en date du 2 mars 1487. *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 266.

colère. Elle écrivit à sa sœur que son mari «saurait bien montrer au pape qui était roi de Hongrie, lui ou Ascanio Sforza ?» et qu'après ce qui s'était passé, le cardinal ne devait plus compter recevoir un liard de Mathias. De plus, elle priait fort sa sœur de ne pas se laisser entraîner à donner à Ascanio l'abbaye de Pomposa — dont la collation dépendait du duc de Ferrare — car, en ce cas, le roi serait capable de reprendre l'archevêché à Hippolyte. (1) Mais Mathias jugea les choses avec plus de sang-froid et trouva préférable de donner quelque dédommagement aux cardinaux évincés en conférant à Ascanio Sforza l'abbaye de Pécsvárad et à Rodrigue Borgia celle de Pétervárad. (2)

Enfin le duc Hercule réussit par un voyage à Rome à mener à bon port l'affaire de la confirmation qui avait traîné si longtemps ; (3) mais alors une nouvelle difficulté surgit, causée par la reine elle-même, qui embrouilla les affaires par la demande qu'elle fit au pape de nommer le petit Hippolyte «legatus a latere», afin de rehausser son autorité. Elle écrivit elle-même au pape à ce sujet. (4)

Tout cela n'aurait pas empêché Hippolyte de faire le voyage de Hongrie ; Mathias avait déclaré d'avance qu'il était prêt à le mettre en possession de son bénéfice sans attendre la confirmation pontificale, et Béatrice assaillait à ce sujet la famille

(1) Lettre de Béatrice citée plus haut, ainsi qu'une autre lettre adressée à Éléonore en date du 17 avril. *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 266 et 290.

(2) Fraknói : *Les Hunyadi et les Jagellon* (*Hist. de Hongrie*) IV, p. 300 (en hongrois).

(3) Muratori : *Antichità Est.* p. 254.

(4) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 255, 262, 264, 293 et 295.

ducale de sollicitations toutes plus pressantes les unes que les autres, pour qu'elle hâtât le départ d'Hippolyte. (1) Mais d'autres difficultés surgirent. Le garçon était souffrant et sa mère, «bien qu'il puisse, disait-elle, faire des promenades et monter à cheval», ne voulait pas l'exposer aux fatigues d'un si long voyage. (2) Puis, par un fâcheux hasard, il arriva qu'un messager retournant à Ferrare fut détroussé sur la route qu'Hippolyte devait suivre pour venir en Hongrie. (3) Béatrice eut beau affirmer que c'était là un cas exceptionnel causé par l'imprudence du messager lui-même et qu'on pourvoirait à la sécurité de son neveu. (4) Il fut aussi question d'envoyer avec Hippolyte le fils aîné du duc, Fernand, âgé de neuf ans; c'était, disait-on, le désir de Mathias d'avoir auprès de lui un jeune garçon dont il ferait l'éducation militaire, Hippolyte devant rester aux côtés de Béatrice, car «il est bon qu'un prêtre s'habitue à la société des dames». (5) Le roi nourrit en outre de vastes projets touchant Fernando : il voulait lui faire épouser une princesse héritière d'une

(1) Voir, outre les lettres publiées dans les *Mon. Hung.*, celle de Béatrice à Éléonore en date du 25 août 1486, aux Archives d'État de Modène. (Cart. di princ. Est. Ungh. Ba 2.)

(2) Lettre d'Éléonore à Béatrice en date du 13 avril 1486 loc. c. (Minute di lett. a Princ. Est. Ba 18. Ungh.)

(3) L'événement fit une sensation énorme, ce que prouve le rapport de l'ambassadeur de Milan en date du 25 mars 1486 ; selon cette relation l'attentat aurait eu lieu sur territoire allemand. (Archives d'État de Modène. Cart. d. Amb. Milano.)

(4) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 96.

(5) Lettre de Béatrice à Éléonore en date du 3 avril 1486. *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 77.

grande fortune. (1) Mais la cour de Ferrare déclina avec force remerciements cette proposition séduisante. Fernando était alors chez son grand-père, le roi de Naples, et y faisait son éducation avec ses cousins, les fils du duc de Calabre ; son grand-père ne voulait pas le laisser partir et, d'ailleurs, il eût été difficile de le ramener chez lui à cause des guerres qui désolaient alors l'Italie. (2)

Le voyage du jeune prince, si impatiemment attendu, fut d'abord projeté pour l'été de 1486. Béatrice avait voulu l'installer le plus magnifiquement possible et tenait beaucoup à ce qu'il apprît au plus vite le hongrois. Elle désirait aussi qu'il amenât d'Italie un évêque pour lui servir de vicaire-général et d'administrateur. Mais il faut aussi qu'il y ait dans sa suite une femme d'expérience, connaissant le naturel du jeune garçon et le régime qu'il devait suivre, qui veille sur lui et le soigne, «s'il lui arrive de déranger son pauvre petit estomac». Qu'il n'amène pas de chevaux, lesquels ne sont qu'un embarras en voyage ; il en trouvera assez à son arrivée dans le pays, et la reine se charge de lui procurer une escorte d'honneur recrutée parmi les fils des plus grandes familles de Hongrie.

Le voyage dut cependant être ajourné par suite d'une nouvelle indisposition, puis à cause des grandes chaleurs et, enfin, parce que Mathias et Béatrice furent sans cesse en voyage depuis le

(1) «Figliola de uno Duca gran maistro» ; lettre de Béatrice à Éléonore en date du 3 août. *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 156.

(2) Lettre d'Éléonore à Béatrice en date du 7 juin. *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 105.

milieu de l'été jusqu'à l'arrière-automne, soit à cause de la guerre avec l'Autriche, soit en vue de se rencontrer avec le roi de Pologne, et séjournaient le plus souvent dans des localités où l'on n'aurait pu faire à Hippolyte une réception digne de lui, (1) si bien que l'hiver vint qui força Béatrice à renoncer pour cette année à la rencontre qu'elle attendait avec tant d'impatience. (2)

Entre temps, vers la fin de juillet, était arrivé l'ambassadeur de Ferrare, César Valentini, qui a fait un rapport plein de couleur et de vie de sa réception, par le couple royal, à Pozsony (Presbourg). « J'entrai dans Pozsony, écrit-il, suivi de trois ou quatre cents cavaliers et descendis de cheval au son des trompettes devant un superbe château . . . Dès le lendemain, je fus reçu par la reine qui souffre actuellement des jambes. » Puis, après avoir relaté fidèlement les formules de politesse protocolaire échangées, il continue : « Messire César, me dit la reine, on m'a raconté que vous avez apporté le portrait de mon cher fils don Hippolyte ; si vous voulez me faire plaisir, montrez-le-moi tout de suite! » Je sortis alors les portraits, celui de don Hippolyte ainsi que celui de signor Alphonse, (3) et après que j'eus dit à Sa Majesté quelle personne représentait chacun de ces portraits, elle fit éclater une joie, une félicité extrêmes, disant qu'elle avait déjà bien des fois serré en pensée contre son cœur ce fils chéri ; et s'efforça de démontrer que son fils,

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 159, 162, 200.

(2) Ibid. p. 190, 209.

(3) Frère d'Hippolyte, fils aîné d'Hercule et d'Éléonore, héritier du trône ducal.

c'est-à-dire Hippolyte, était bien plus beau et plus aimable que l'autre; cependant elle loua aussi le portrait d'Alphonse, mais avec moins de chaleur. Sa Majesté admira les portraits une heure entière, puis elle les envoya à son auguste époux. La joie de ce dernier ne fut pas moindre que celle de la reine ; lui aussi prit le parti de «son Hongrois», affirmant qu'il était bien plus beau que l'autre, et enfin il ne put s'empêcher de couvrir le portrait de baisers, ce que firent après lui tous les grands et les nobles présents, et j'ai ouï dire que le portrait a ainsi passé de main en main dans toute la cour.» (1) Cette relation est confirmée, dans ses grandes lignes, par une lettre de Béatrice qui raconte combien Mathias et toute la cour ont été enchantés du portrait d'Hippolyte. (2)

L'ambassadeur de Ferrare accompagna ensuite le couple royal de ville en ville. Béatrice mena cette année surtout (1486) une vie très agitée, bien qu'elle souffrît de rhumatismes depuis le mois d'avril. (3) Au milieu de l'été, elle accomplit par eau un pèlerinage de Bude à Pécs conformément à un vœu qu'elle avait fait ; (4) en août, elle accompagna Mathias de Pozsony à Stomfa, puis à Vienne et, de là, partout où le roi faisait campagne en Autriche ; elle fit des séjours à Retz, Znaim, Hainbourg et passa la plus grande partie de l'hiver à Vienne. En octobre, un grand deuil fondit sur sa famille : le prince François, le plus jeune des fils légitimes de Ferrante, qui avait quitté la Hongrie

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 137 et suiv.
(2) Ibid. p. 155.
(3) Ibid. p. 90.
(4) Ibid. p. 124.

peu auparavant et venait de se fiancer à sa cousine Isabelle del Balzo, fille du duc d'Altamura, mourut à Naples à la fleur de l'âge. (1) On réussit longtemps à cacher à Béatrice cette mort prématurée, le second deuil qui l'atteignait dans la personne de ses frères ; on voulait peut-être attendre que l'arrivée d'Hippolyte vînt lui servir de consolation. C'est ainsi qu'en janvier 1487 elle ignorait encore la perte qu'elle avait faite et que l'ambassadeur de Ferrare fut obligé, par ordre de Mathias, d'intercepter une lettre du roi de Naples où il était question de cette mort. (2)

La duchesse Éléonore fut aussi malade ce même hiver ; c'est ce qui explique peut-être le redoublement de tendresse qui éclate dans une lettre de Béatrice datée de Vienne le 4 janvier 1487. (3)

«Votre Altesse est bien bonne de s'excuser si humblement de n'avoir pu encore envoyer. Sa Seigneurie don Hippolyte, et les larmes nous sont venues aux yeux en lisant que, sur notre désir, vous nous auriez envoyé avec plaisir don Hippolyte, comme vous l'enverrez bientôt, lors même qu'il n'aurait pas obtenu la haute dignité que nous avons sollicitée pour lui. Recevez l'expression de notre plus chaude reconnaissance pour cette grande amitié, et que Votre Altesse soit bien persuadée que nous recevrons son fils avec un amour maternel aussi sincère que l'empressement que vous mettez à nous l'envoyer. Notre joie ne sera pas diminuée par le retard apporté à son voyage d'abord par la maladie,

(1) Notar Giacomo, ouv. c. p. 160. Passero, ouv. c. p. 47.
(2) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 243.
(3) Ibid. p. 233.

puis par la rigueur de l'hiver ; nous voulons avant toute chose le voir arriver en bonne santé ; c'est pourquoi nous approuvons ce que vous avez fait et désirons seulement qu'il se mette en route la semaine après Pâques. Nous laissons à Vos Altesses le soin de décider s'il viendra par voie de terre ou de mer, car nous pensons que vous êtes bien renseignés touchant la sécurité des routes, à laquelle nous pourvoirons nous-mêmes quand lui et sa suite seront arrivés à la frontière de notre royaume. »

Béatrice eut encore l'occasion de faire preuve de patience, la cour de Ferrare ajournant sans cesse le voyage pour de futiles raisons, telles que le manque d'argent ; enfin, le petit archevêque partit le 16 juin avec sa suite du port de Ferrare, toucha à Chioggia et continua sa route vers Zengg à travers l'Adriatique. (1)

En ce temps, de graves complications recevaient à Naples un dénouement sanglant, après avoir causé pendant dix-huit mois beaucoup de soucis non seulement au roi Ferrante, mais à Mathias et à Béatrice qui, depuis le commencement de 1486, demandaient sans cesse au couple ducal de Ferrare des nouvelles du royaume de leur père et beau-père commun.

Ferrante qui, dans sa vieillesse, était tombé de plus en plus sous l'influence du prince héritier son fils, et lui passait toujours plus ses rodomontades et ses actes de violence, avait lui-même pour une bonne part provoqué la rupture avec le pape Innocent VIII en refusant net de lui payer le tribut dont son

(1) Archives d'État de Modène, Camera Ducale, Registri varii Intra e Spesa ; ibid. : Arch. Propr. Minut. Cron. 1485—1486.

prédécesseur l'avait exempté, et en procédant arbitrairement dans la collation et l'imposition des bénéfices ecclésiastiques. Et c'est au moment peu propice de cette brouille que le roi tenta de réduire à l'obéissance, par la force ou l'intimidation, ses grands vassaux, les «barons», toujours remuants, et de leur imposer une dépendance plus étroite qu'avant. La conséquence en fut que, pendant l'été et l'automne de 1485, une grande partie des barons, les Sanseverino, les Balzo et les Acquaviva entre autres, se révoltèrent ouvertement contre le roi et que, n'ayant pu gagner à leur cause Federigo, son fils cadet, ni trouver appui dans la maison royale elle-même, ils se placèrent sous la protection du pape, seigneur suzerain de Naples, en même temps que les villes d'Aquila et de Salerne arboraient aussi le drapeau pontifical. Le pape reçut leur serment d'allégeance, déclara en due forme la guerre au roi, et, à Rome, le très influent cardinal Julien de la Rovère, qui avait des attaches avec la France, accrut encore le danger en ressuscitant les prétentions de la maison d'Anjou au trône de Naples. (1)

Appuyé par les Orsini qui étaient avec lui, parce que les Colonna tenaient pour le pape, le prince héritier Alphonse de Calabre marcha incontinent sur Rome, pendant que les deux belligérants cherchaient de tous côtés des alliés. Venise et Gênes se déclarèrent pour le pape, Florence et Milan pour le roi de Naples; Ferrare s'efforça de garder la neutralité en invoquant toute sorte de prétextes. Le roi s'adressa

(1) Voir à ce sujet l'ouvrage de Camillo Porzio : *Congiura dei Baroni ;* puis Muratori : *Annali* 46, p. 164. et suiv. ; Gregorovius : *Geschichte der St. Rom*, t. VII. p. 272 et suiv.

naturellement aussi à Mathias qui répondit à son appel. Nous possédons de nombreuses preuves de l'estime et du respect que Mathias avait pour son beau-père, qu'il comblait d'ailleurs d'attentions et auquel il était toujours prêt à rendre service. (1) Quant à Béatrice, elle brûlait de zèle pour la cause de son père ; elle voyait le doigt de la Providence dans tout ce qui arrivait d'heureux pour Naples et avait la conviction que « Dieu, qui est juste, donnera une victoire complète au roi son père, et punira les rebelles ainsi que le pape et ses ambitieux cardinaux. » (2) Depuis que les premières nouvelles inquiétantes étaient parvenues, elle faisait preuve d'un zèle infatigable pour la défense des intérêts de son père : elle écrivait à Ferrare, à Milan pour demander des secours ; à Venise, pour essayer de la détacher de la Ligue ; elle écrivit même au pape une lettre où les caresses alternaient avec les reproches, (3) Enfin, elle se déclara disposée à envoyer sur-le-champ des troupes à ses frais, (4) et usa naturellement de son influence auprès de son époux afin que l'aide qu'on voulait prêter fût aussi efficace que possible.

(1) Voir : Lettres du roi Mathias, II, XLIX ainsi qu'aux pages 97, 104 et 369.

(2) Lettre à Éléonore du 2 mai 1486. *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 95.

(3) «Cum il dolze et cum lo amaro», voir dans les *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 57 ; la lettre qu'elle écrivit à l'ambassadeur Belprato.

(4) Rapports de l'ambassadeur de Milan du 4 avril 1486, *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 78, de l'amb. de Naples en date du 20 février, aux Archives d'État de Modène et ibid. la copie d'une lettre sans date, adressée par Béatrice à Franc. Fontana à Naples.



Le 29 janvier 1486, Mathias déclara, dans son château de Bude, en présence des prélats, des grands du royaume et des ambassadeurs italiens, qu'il allait prêter son appui au roi de Naples ; que si le pape continue à prêter le sien aux révoltés, il lui refusera l'obéissance et portera sa cause devant un concile œcuménique, et qu'il déclarera la guerre à Venise si elle prend part à la lutte. (1) En outre, il s'adressa au roi de France, au duc de Milan et à la République de Florence pour réclamer leur appui en faveur du roi de Naples qu'il trouverait «déshonorant» pour lui d'abandonner dans le besoin.(2) En même temps, il obtint par son influence à Constantinople que le sultan, grand ami de Venise à ce moment, empêchât la République d'attaquer Naples. (3)

Il remplit sans tarder sa promesse concernant l'envoi de secours. Suivant des rapports de Ferrare, le roi et la reine commencèrent, dès le mois de mars, à faire transporter par eau de la cavalerie à Manfredonia, et les envois de troupes continuèrent en juin et même en septembre. Il arriva qu'une galère du pape saisit dans le voisinage d'Ancône un navire

(1) Rapport de l'amb. de Ferrare à Milan en date du 4 avril ; Archives de Modène sect. c. Il est probable que c'est aussi vers ce temps que Mathias a écrit à son ambassadeur à Naples la lettre dont une copie sans date se trouve aux Archives d'État de Milan (Sez. Storica Pot. Estere. Ungh.) et dans laquelle il parle du pape sur le ton de la plus grande irritation disant «qu'il n'en attend plus rien de bon».

(2) Lettre de Mathias à l'amb. de Naples, Franc. Fontana, en date du 28 avril 1486. Archives d'État de Modène. (Cart. Dipl. Est.)

(3) Rapport de l'amb. de Ferrare en date du 17 août 1486. *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 173.

hongrois avec trente cavaliers. (¹) Il semble que Mathias ait aussi pensé à profiter de la présence de ses troupes en Italie pour y faire des conquêtes; (²) l'occupation d'Ancône un peu plus tard semble confirmer cette supposition.

Toutefois la promptitude de ces secours ne satisfit pas encore complètement le roi de Naples, rendu impatient par la situation pénible où il se trouvait. Les instructions qu'il envoie au commencement de juillet à son ambassadeur en Hongrie, Antonio Brancia, avec des paroles flatteuses à l'adresse de Mathias et de Béatrice, contiennent aussi des reproches; il lui décrit la joie que lui et ses partisans, la terreur que ses ennemis ont éprouvée à la seule nouvelle que Mathias avait décidé d'envoyer des troupes et avait même fait espérer qu'il viendrait en personne; et voilà que ces retards faisaient naître des doutes touchant le sérieux de ces projets. Il attend tout de Béatrice; il faut que l'ambassadeur s'entende avec elle; sa rare sagesse et son tact lui montreront ce que le salut de son Etat exige qu'elle fasse. (³)

Dans les instructions qu'il adresse au commencement d'août à son ambassadeur Geronimo Sperandio, Ferrante parle déjà avec plus d'assurance. (⁴) Il y annonce l'arrestation d'une partie des conjurés, les aveux qu'ils ont faits, et il donne à Mathias des

(¹) Rapport de l'amb. à Milan en date du 15 juin. Archive d'État de Milan, sect. c.

(²) Rapport de l'amb. de Ferrare à Milan en date du 4 avril relatif à ce projet. Archives d'État de Modène.

(³) Instructions aux amb. Section des manuscrits à la Bibl. Nazionale de Naples. (XIV. A. 5. f. 14.)

(⁴) Ibid. f. 186.

conseils pleins d'onction sur la politique à suivre et qui consisterait à faire la paix avec l'empereur pour tourner toutes ses forces contre les Turcs, politique que Béatrice devait appuyer.

Sur ces entrefaites, les opérations de guerre entre Rome et Naples continuaient assez mollement et avec des succès alternants ; enfin les amis de la paix à Rome, profitant de l'absence du cardinal Julien, le roi d'Espagne et Laurent de Médicis à Naples, parvinrent à décider le pape et Ferrante à conclure promptement la paix, ce qui eut lieu sans l'avis des barons et des alliés, de sorte qu'une grande partie des troupes auxiliaires hongroises arrivèrent effectivement trop tard. Le roi, bien qu'il pût se considérer comme le vainqueur dans cette guerre, accepta toutes les conditions et promit tout ce qu'on voulut : tribut, serment d'allégeance au pape et amnistie aux insurgés, naturellement avec l'arrière-pensée de ne pas tenir sa parole. Les barons furent traduits en justice malgré le serment de fidélité qu'ils avaient prêté. (1) Les favoris enrichis du roi eurent le même sort, le plus souvent sur un simple soupçon de complicité. Des femmes et des enfants jetés en prison, des pères faisant sur l'échafaud leurs derniers adieux à leurs fils, des cadavres traînés par des taureaux sauvages dans les rues de Naples, puis écartelés : telles sont les dernières scènes de la sanglante aventure connue dans l'histoire sous le nom de conjuration des barons et que Gregorovius appelle justement « le plus horrible drame du XVe siècle. » (2)

(1) Muratori : *Annali* t. 46, p. 169—170. Pastor, ouv. c. III, p. 190 et suiv.

(2) *Geschichte der St. Rom,* VII, p. 272—273.



Béatrice dut éprouver de la satisfaction en apprenant «le triomphe de la juste cause de son père»; le pape se borna à élever une timide protestation au sujet du parjure commis à l'égard des barons qu'il avait lui-même excités à la révolte, et Ferrante s'efforça de convaincre les puissances de la légitimité de sa conduite en leur envoyant les pièces du procès qu'il avait fait imprimer. (1) Mais la cruauté avec laquelle, à l'instigation surtout du prince Alphonse, on étouffa la révolte ne contribua pas au raffermissement du trône des Aragon de Naples, et c'est ce dont leur descendance, bien qu'innocente de ces atrocités, devait bientôt faire la cruelle expérience.

Pendant qu'à Naples les dernières condamnations sont mises à exécution, descend au tombeau un homme dont Béatrice et Éléonore ne purent apprendre la mort sans émotion. (2) C'était Diomèed Carafa qui, après avoir servi toute sa vie son maître avec gloire et honneur, s'était endormi du sommeil éternel le 17 mai 1487 au château de l'Oeuf, dont il était le commandant. (3)

Pendant ces événements, il s'était produit un temps d'arrêt dans la guerre avec les Turcs, mais les relations avec cette puissance préoccupaient constamment Mathias et, parfois, Béatrice ellemême.

Après la mort de Mahomet II, une guerre civile avait éclaté pour la succession au trône.

(1) Muratori : t. c., p. 174—175.
(2) Lettre d'Éléonore à Béatrice en date du 10 juin 1487. *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 307.
(3) Notar Giacomo ouv. c. p. 163. Voir encore : Reumont, ouv. c. p. 197 et T. Persico, p. 140.

Ses deux fils, Bajazet et Djem, y prétendaient également. Bajazet l'emporta et Djem, obligé de prendre la fuite, se plaça sous la protection du grand-maître de Rhodes. Mathias, se fondant sur ce qu'une sœur de sa grand'mère, enlevée par les Turcs, avait été épousée, selon certains bruits, par Amurat II et se trouvait être la mère de Mahomet II, regardait Djem comme son cousin, et il voulut lui donner asile avec l'intention bien arrêtée de faire la guerre à Bajazet en s'appuyant sur ce prétendant et son parti. (1)

Il paraît que Djem désirait lui-même se rendre auprès de Mathias, le seul duquel il pût espérer un appui pour faire aboutir ses revendications, mais Venise, qui avait pris parti pour Bajazet et intriguait toujours contre Mathias, amena le grand-maître à ne pas le laisser partir pour la Hongrie et à le faire interner dans un de ses châteaux du midi de la France. Au début de 1486, on conçut un plan d'évasion du prince Djem en vue de le faire venir en Hongrie. Béatrice entretint à ce propos une correspondance secrète avec la cour de Ferrare ; il s'agissait principalement des instructions verbales à donner à un certain Andriolo Fortis qui leur servait d'agent (2) et au sujet desquelles Hercule recommandait à sa belle-sœur de garder le plus grand secret. (3) Mais ce projet échoua et Mathias chercha à atteindre ses

(1) Fraknói : *Le roi Mathias* (en hongrois), p. 297 et suiv.

(2) Voir les lettres d'Éléonore et de Béatrice. *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 83, 100 et 180 et IV, p. 367. Lettre de Mathias à Hercule du 15 février. *Lettres du roi Mathias* II, p. 299.

(3) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 110.

fins par les voies de la diplomatie. Il envoya au roi de France Jean Filipecz, évêque de Nagyvárad, qu'il avait nommé chancelier en remplacement de Pierre Váradi. L'envoyé partit avec une suite nombreuse et emportant de riches présents dont une partie venait de Béatrice ; il avait aussi pour mission de proposer au roi une alliance contre l'empereur d'Allemagne. Mais bien que le prélat-ambassadeur se fût montré follement prodigue en France pour y faire des amis à son maître, (1) il ne put mener à bon port l'affaire du prince Djem. Venise intervint de nouveau et, pour finir, Djem fut emmené à Rome pour y être gardé à la cour du pape et sous sa surveillance.

Cependant les hostilités avec l'Autriche n'avaient pas cessé un instant, et Mathias avançait lentement, mais sûrement dans la réalisation de son projet, qui était de soumettre tout le duché d'Autriche. L'empereur d'Allemagne, avec lequel les cours de Naples et de Ferrare le pressaient toujours de faire la paix, (2) avait vivement irrité Mathias en faisant élire, en février 1486, roi des Romains son fils Maximilien, par une assemblée d'électeurs à laquelle n'avait pas été convoqué le roi de Bohême, et d'avoir ainsi coupé à un autre le chemin à l'empire. Mathias chercha à former une coalition européenne pour faire annuler cette élection entachée d'illégalité ; il se tourna d'abord vers Ulászló qui était le plus directement lésé, et l'invita à une entrevue dans la ville d'Iglau en Moravie.

(1) Bonfini : *Dec.* IV. lib. VII, p. 464.

(2) Lettre de la duchesse Éléonore à Béatrice en date du 20 mai 1486. Archives d'État de Modène, sect. div. c.

Les deux rois se rencontrèrent le 1er septembre, et leur entrevue se prolongea pendant onze jours; cette fois Béatrice n'accompagnait point son époux; elle se contenta d'envoyer au roi de Bohême de riches cadeaux consistant surtout en vêtements, literie, linge de table, si richement ornés d'or et d'argent que l'ambassadeur de Ferrare les estime à 5 ou 6000 ducats. (1) L'entrevue n'eut pas grand résultat pratique, car elle ne défit pas ce qui s'était fait à Francfort, et les délibérations, sur lesquelles on garda le plus profond secret, durent avoir pour objet de resserrer les liens d'amitié entre les deux rois. (2)

Mathias continua donc ses opérations avec toujours plus de vigueur; dans l'été et l'automne de 1486, il s'empara de Zellerndorf, (3) Laa, Retz et Eggenburg; puis, ayant passé le gros de l'hiver à Vienne, il se rendit, dès les premiers jours du printemps, devant Wiener-Neustadt que ses troupes assiégeaient depuis longtemps et que Frédéric avait abandonnée après en avoir fait quelque temps sa résidence. Le roi prit en mains la direction des opérations du siège. Béatrice suivait le roi presque partout; on la voit à Vienne, Znaim, Retz, Hainburg, Klosterneuburg, Ebenfurt (4) sur le domaine donné par le roi à Étienne Zápolyai et,

(1) Étude d'Óváry dans les *Századok*, loc. c. (en hongrois).

(2) Rapport de l'amb. Valentini, envoyé de Pozsony le 28 septembre. *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 188.

(3) On ne peut entendre que Zellendorf sous les noms de «Ciscerstorf», «Czistorf» et «Cistertolph» que mentionnent Bonfini et les rapports d'amb. contemporains.

(4) Les écrits contemporains l'appellent Embfurt.

le plus souvent, à Lichtenwörth [1] près de Wiener-Neustadt.

Quelques jours avant leur rentrée à Vienne, à la fin de 1486, s'était présenté devant Mathias et Béatrice un homme dont nous avons maintes fois cité le nom et dont les historiens de cette époque parlent avec une grande estime. C'était Antonio Bonfini, natif d'Ascoli, que la renommée de Mathias et de sa femme attirait auprès d'eux, écrit-il, et qui, lors de sa présentation, fit hommage de ses œuvres au couple royal. Bonfini dit qu'il n'avait pas l'intention de rester à la cour, mais le roi l'y retint en lui offrant de beaux honoraires pour être le lecteur de la reine. [2]

L'importante mission d'écrire l'histoire de Hongrie ne lui fut confiée que plus tard, à ce qu'il semble, et Bonfini déclare lui-même que Mathias lui demanda seulement l'histoire des premiers temps de la monarchie ; [3] d'ailleurs, il ne put guère aller plus loin pendant la vie du grand roi et c'est Ulászló, dit-on, qui l'engagea à la continuer. Quoiqu'il en soit, il est certain que les parties les plus remarquables de cette œuvre historique sont celles qui ont trait à l'histoire contemporaine ou, du moins, à l'époque la plus rapprochée. Il y a dans le rôle de Bonfini des analogies frappantes avec les exemples qu'offrent les cours de l'Italie contemporaine et, en particulier, celles avec lesquelles Béatrice était en

(1) Cette localité figure sous les noms de Lincheberch, Lintheberg, Linthenberch ou Lutenberg chez Bonfini et dans la correspondance de Béatrice.

(2) *Decas*, IV. lib. VII, p. 463. C'est à tort que Tiraboschi (ouv. c. XVI, p. 208,) en fait le précepteur de Béatrice.

(3) Dédicace à Ulászló II, (édition Sambucus), p. 14.

relations. Ferrante aussi donne à Pontano la mission d'écrire l'histoire des guerres civiles de son temps, et il est fort probable que cette œuvre de l'excellent latiniste et ministre d'État (1) a servi de modèle à Bonfini, lequel s'en est tenu d'ailleurs à Tite-Live pour la division de ses *Decas*, tout comme son contemporain Flavio Biondo pour son histoire d'Italie. Et, de même que le mari de Béatrice confiait à Bonfini la mission d'écrire l'histoire des Hongrois, l'époux d'Éléonore, sœur de Béatrice, donnait à Pandolfo Collenuccio celle d'écrire l'histoire de Naples. (2) En somme, l'œuvre historique de Bonfini est au point de vue du sérieux, de la sûreté des informations et de la perfection de la forme, bien supérieure à la plupart des œuvres historiques de cette époque, et ce n'est pas le moindre mérite de Mathias et de Béatrice que d'avoir pris au service de la cour de Hongrie ce savant, fécond et éloquent écrivain. (3)

Pendant que Béatrice séjournait avec Mathias aux environs de Wiener-Neustadt assiégée, elle reçut, au commencement de juillet 1487, la nouvelle que son neveu, l'archevêque Hippolyte, était arrivé à Zengg. Elle lui avait déjà écrit pour lui exprimer la grande joie que lui faisait sa venue; elle l'informait que toutes les mesures étaient prises en vue de lui faciliter le voyage et qu'elle envoyait à sa rencontre jusqu'à Zágráb (Agram) son cousin le comte

(1) *Historiae Napolitanae. De bello Napolitano libri sex.* T. V de la Collection Gravier. 1769.

(2) *Compendio dell' Istoria del regno di Napoli*, Venezia, 1591.

(3) Voir l'éloge de Mathias comme mécène et de Bonfini comme écrivain chez Vecchioni (Notizie), p. 85—88.

Bernardin Frangepan, (1) tandis qu'elle comptait elle-même aller l'attendre à Sopron (Oedenburg). César Valentini, qui avait fait tous les préparatifs pour la réception à Esztergom, allait aussi à Zágráb, et de Bude on lui envoyait des voitures dans cette ville. (2) Le convoi se composait de 38 voitures et l'escorte de 85 cavaliers ; ces derniers étaient vêtus de costumes de même couleur et portaient de riches armures. (3)

Retenue par une indisposition, Béatrice dut renoncer au dernier moment à aller recevoir à Sopron son neveu si impatiemment attendu. Elle se fit remplacer par Etienne Fodor — Crispus —, plus tard évêque de Szerém, que les chroniques de l'époque appellent son favori et qui avait le don d'amuser ses hôtes. Le roi se fit représenter à Sopron par Étienne Báthori, voïvode de Transylvanie et grand-juge de Hongrie. (4) Voici comment Hippolyte rend compte dans une lettre à sa mère de la réception que lui fit le roi : (5)

« Continuant ma route d'excellente humeur et en bonne santé — écrit-il de Wiener-Neustadt le 22 août — j'ai quitté Sopron mercredi passé, accompagné d'un des capitaines du roi qu'on appelle voïvode et de nombreux hommes d'armes pour aller trouver Leurs Majestés le roi et la reine dans leur camp et leur présenter mes hommages. A environ

(1) Il avait épousé Aloïse, cousine de Béatrice.
(2) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 312.
(3) Rapport de Valentini et lettre d'Hippolyte : *Mon. Hung.* (D. E.), p. 322 et 325.
(4) Bonfini : *Dec.* IV. lib. VIII, p. 467—468.
(5) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 327.

quatre lieues du camp, nous avons rencontré une nombreuse et brillante troupe et, tout de suite après, nous avons aperçu le sire Roi qui venait à ma rencontre. Je lui ai baisé la main et l'ai salué au nom de Vos Altesses. Il m'a reçu avec une bonté, une affabilité que je ne puis vous décrire et n'a point permis que je descende de cheval. Enfin Sa Majesté m'a emmené dans un château à vingt-trois heures du camp, (1) où se trouve Sa Majesté la reine qui souffre depuis peu d'une fièvre tierce. Son Altesse ma mère peut s'imaginer avec quelle joie et quelle bonté elle m'a reçu ! Elle me comble de tant de bontés et me procure tant de divertissements qu'elle ne pourrait faire davantage quand même je serais mille fois son fils. Je suis resté quelque temps auprès d'elle, puis, avec sa permission, Sa Majesté le roi m'a emmené dans son camp pour trois ou quatre jours, et Sa Majesté a voulu à toute force que j'occupe ses chambres, tandis que lui, il allait coucher sous la tente. Entre temps Wiener-Neustadt s'est rendue et le sire Roi y est entré hier en grande pompe et a pris possession de la ville. »

Le fait qu'Hippolyte assista à l'entrée solennelle dans Wiener-Neustadt est confirmé par Bonfini, qui dit que le petit archevêque, en qualité de primat du royaume, venait à cheval immédiatement après le roi. (2) Il lui donne dix ans dans ce passage de son livre ; en réalité, il ne les avait pas, mais les retards apportés à sa nomination et à son voyage avaient

(1) C'est Lichtenwörth d'où partit Béatrice pour faire son entrée à W.-Neustadt. (Schober ouv. c. p. 279.)

(2) *Dec.* IV. loc. c. et la *Préface* de Philostratus. (Kollár *An. Vind.* p. 819.)

eu du moins l'avantage de permettre au nouveau favori du couple royal d'atteindre l'âge de huit ans. Quel spectacle édifiant ce devait être que celui d'un archevêque d'Esztergom dans la suite de qui le précepteur et une nourrice avaient les rôles principaux (1) et dont les bagages contenaient une quantité considérable de jouets ! (2)

Le petit Hippolyte répondit à l'attente du couple royal autant qu'on pouvait l'espérer d'un enfant de cet âge : il remplit bien son rôle, il était aimable et devait être bien doué. Ce qui autorise cette opinion, ce ne sont pas seulement les rapports de l'envoyé de Ferrare, (3) mais les faits postérieurs qui démontrent que Mathias avait pris son neveu en grande affection, qu'il séjournait volontiers avec sa femme dans sa résidence épiscopale d'Esztergom ; il est probable que tout le bien que Mathias écrivit plus tard de lui à son père n'était que l'expression sincère de sa satisfaction et de l'affection qu'il avait pour lui. (4)

La venue d'Hippolyte en Hongrie, qui fit tant de plaisir à Béatrice qu'elle ne pouvait plus vivre éloignée de lui, a été chantée par un des plus grands poètes de l'Italie et en même temps le favori de la cour d'Este, l'Arioste, dans sa célèbre épopée romanesque le *Roland furieux*, qu'il dédia à Hippolyte devenu entre temps cardinal. Il y prédit en termes

(1) Madame Casandra della Pena. (Alb. Nyáry ouv. c. *Századok* (en hongrois) 1872, p. 295.

(2) Sa mère lui envoie encore des balles à jouer en novembre 1488. *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 446.

(3) *Mon. Hung.* (D. E.), p. 329.)

(4) Lettre datée du 10 février 1488 : *Lettres du roi Mathias* II, p. 338.



hyperboliques l'élévation future de la maison d'Este, objet des tableaux brodés par Cassandre sur la tenture magique de la tente sous laquelle Roger, l'ancêtre de la dynastie d'Este, célébra ses noces avec Bradamante. (1)

III.

L'arrivée d'Hippolyte porta à son apogée l'influence italienne et mit la couronne à la création de ce «monde italien en Hongrie» tel que ses concitoyens l'attendaient de Béatrice, mais qui lui attira la haine de ses sujets hongrois, bien qu'il y ait eu là encore autre chose qu'un effet de sa volonté. Ajoutons qu'il n'y a pas de proportion entre les résultats qu'elle obtint de ses efforts dans ce domaine et la réaction qu'ils provoquèrent et dont elle eut plus tard à supporter les dures conséquences.

Nombre de faits démontrent que Mathias et Béatrice s'efforçaient sincèrement de ménager, autant que possible, le sentiment national des Hongrois, tout en faisant prévaloir une politique impérialiste conforme aux instincts naturels de Mathias et au goût de domination inné de Béatrice. C'est qu'il importait beaucoup au roi, surtout dans les commencements, de rendre sa nouvelle femme populaire dans le pays, et il devait savoir qu'il ne pouvait imposer de force à la nation cette vie de cour, cette nouvelle civilisation qu'il avait en vue.

Béatrice était assez intelligente pour le reconnaître elle-même. Il est vrai que la plus grande partie

(1) Chant XLVI, stances 86—89.

du pays lui est restée inconnue ; elle n'a jamais été dans les provinces de l'Est, mais elle a passé presque la moitié de son temps aux côtés du roi sur territoire autrichien. Quand elle ne séjournait pas dans sa capitale, elle était dans les camps ou à des chasses, ou bien elle visitait des villes habitées presque exclusivement par des Allemands comme Bude ; (1) elle n'allait guère visiter ses propriétés et la tradition n'a conservé aucun souvenir de ses rapports avec le peuple des campagnes. En dehors de ses courtisans, elle avait le plus de relations avec des soldats et des prêtres et ne voyait que fort rarement des dames de la noblesse hongroise. A Pozsony et à Vienne, elle invitait souvent à ses soirées des dames de la bourgeoisie, (2) c'est même dans ces cercles qu'elle alla chercher le repos après la mort de son époux ; (3) elle acceptait là aussi des cadeaux que lui faisaient des bourgeois. (4) En revanche, elle faisait aussi parfois de riches présents à tel ou tel de ses partisans hongrois, comme elle le fit, par exemple, pour Étienne Zápolyai à l'occasion de son mariage. (5) Elle nourrissait le dessein d'unir sa parenté à des familles hongroises par les liens du mariage ; on sait celui qu'elle projeta pour Fernand d'Este ; sa cousine Aloïse d'Aragon était déjà l'épouse du comte Bernardin Frangepan avant l'arrivée de Béatrice en Hongrie. La reine

(1) Voir Désiré Csánki : *La géographie hist. de la Hongrie au temps des Hunyadi* (en hongrois), t. I, p. 5.

(2) Comptes de la ville de Pozsony (archives de la ville), notes en date des mois de décembre 1477, septembre 1482 et 1483, Schober, ouv. c. p. 397.

(3) Ibid. note du 18 avril 1490.

(4) Ibid. note de 1483.

(5) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 257.

donna la fille de cette cousine, Marie-Madeleine, en mariage au fils du défunt voïvode de Transylvanie, Jean Dengelegi Pongrácz, qui était apparenté avec Mathias, et le couple royal lui fit une dot de 8000 florins d'or. (1) Une autre fille de Bernard Frangepan, Béatrice, qui devint plus tard la femme de Jean Corvin, fut selon toute vraisemblance la filleule de la reine et était élevée à la cour. (2) Béatrice fit épouser une de ses dames, Antoinette, comtesse de Salerne, à Jean Vajdafi de Léva, et lui constitua avec le roi une dot de 6000 ducats. (3)

Il paraît certain, en outre, que Béatrice avait appris dans une certaine mesure le magyar et parlait cette langue. C'est ce que Diomède Carafa lui avait conseillé avant son départ. Mathias, bien qu'il sût plusieurs langues, ne pensait toujours qu'en hongrois, (4) et l'avait probablement exigé d'elle qui, à son tour, l'exigea de ses parents qu'elle faisait venir en Hongrie, ce qu'elle n'aurait pu faire si elle n'en avait pas donné l'exemple. Elle y exhortait aussi Hippolyte, et quand il fut question pour la seconde fois de faire venir son neveu Fernand d'Este, elle recommanda expressément à son beau-frère, le duc Hercule, de ne pas envoyer de nombreux Italiens avec son fils ; le roi voulant le regarder comme son enfant, il faudra qu'il s'entoure de Hongrois pour se former à leurs mœurs et s'habituer à leurs

(1) Pièce datée du 23 juin 1489 aux Archives nationales hongroises, publiée par Teleki : t. XII, p. 455.

(2) Schönherr, ouv. c. p. 226.

(3) Archives nationales de Hongrie D. 24768. (3 avril 1482).

(4) Fraknói en voit la preuve dans son style latin. Introduction au t. II, de la correspondance de Mathias.

usages. (1) Philippus Bergomensis dit, dans le prologue qui sert de dédicace à son livre, que les ambassadeurs et les particuliers pouvaient parler à la reine en latin, en hongrois ou en allemand et qu'elle n'était jamais embarrassée de leur répondre en ces langues.

Son plus proche parent Hippolyte lui-même — sans doute pour lui faire plaisir — tâcha dans les commencements de se faire aimer des Hongrois et d'apprendre leur langue. Plus tard, il avait encore une prédilection pour les objets de luxe de fabrication hongroise : il importa même en Italie des voitures de gala fabriquées à Kassa (Cassovie); il faisait de fréquentes commandes d'orfèvrerie chez des maîtres de Bude, Körmöczbánya, Nagybánya et de Transylvanie ; il fit même venir à Ferrare, célèbre alors par ses arquebusiers, un mousquet fabriqué à Miskolcz. (2) On doit penser qu'il savait un peu le hongrois, car les rapports que les administrateurs de ses bénéfices envoyaient en Italie fourmillent de termes magyars, (3) mais on a aussi la preuve qu'il ne savait pas encore cette langue dans les temps qui suivirent immédiatement la mort de Mathias. (4)

Ces faibles concessions, tentatives et efforts ne pouvaient satisfaire les Hongrois, jeter le voile sur l'extension continue de l'esprit et des intérêts étrangers et faire cesser l'opposition radicale qui exis-

(1) Lettre de Béatrice à Hercule du 28 juillet 1488. *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 428.

(2) B. Alb. Nyáry, ouv. c. *Századok* 1870, p. 677—679.

(3) L. Óvári : *Recherches dans les Archives de Modène et de Mantoue. Századok* 1889, p. 393.

(4) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 430.

tait entre le caractère, la manière de comprendre la vie des Italiens arrivés en foule à la suite de Béatrice, et le caractère hongrois, que Bonfini lui-même qualifie d'obstiné. (1)

Bonfini constate avec satisfaction dans son *Histoire* que, depuis l'arrivée de Béatrice, « Mathias a introduit des éléments italiens dans les mœurs scythiques de son peuple, qu'il a purgé la Hongrie des coutumes rustiques, qu'il s'efforçait même d'en faire une seconde Italie». (2) Naldus Naldius, lui aussi, espérait que, lorsque Mathias aura un fils, il ferait de son royaume une autre Italie. (3) Coelius Calcagnini loue Béatrice d'avoir adouci « les mœurs sauvages d'un roi qui avait été élevé parmi des barbares.» (4) On attribuait à la reine — et vraisemblablement non sans raison — le changement radical qui s'était opéré dans les usages de la cour. Bonfini raconte que la garde que Mathias jugeait naguère inutile, devint permanente. Le roi ne fut plus accessible au premier venu; les tables ouvertes, les repas en commun du roi avec ses capitaines, les grands du pays ou même d'autres personnes, le sans-gêne et la simplicité qu'on rencontre plutôt dans les camps qu'à la cour, disparurent: les Hongrois trouvaient le roi plus froid, plus réservé. (5) Les coutumes nationales furent remplacées par l'étiquette italienne, mais la prodigalité n'en demeura pas moins le trait distinctif de la cour et surtout de la table du roi.

(1) «Durae cervicis ungari», *Dec.* IV. lib. VIII, p. 746.
(2) Ibid. et p. 459.
(3) M. Bél, ouv. c. 1, 3, p. 226.
(4) Voir son *Eloge de Béatrice*, édit. cit.
(5) *Apologie d'Udis* (chez le baron Roszner), p. 474.

L'influence étrangère s'était déjà fait sentir sous la dynastie des Anjou sur le costume des grands et surtout des gens de cour, et avait aussi fait des conquêtes dans les autres classes de la population, mais c'est sous le règne de Mathias et, en particulier, depuis l'arrivée de Béatrice, qu'une grande transformation se fit dans ce domaine. Béatrice et Hippolyte se fournissaient à l'étranger d'étoffes et de toile fines, souvent même de fourrures et de bijoux; ils en faisaient venir du Brabant, de Flandre, de Lyon, de Cambray, de Cracovie, de Florence, de Lucques, de Venise; la reine avait un tailleur italien — vers 1480 c'était maître Simon — qu'elle chargeait aussi des emplettes à faire à l'étranger. Ce tailleur travaillait aussi pour le roi. (1)

Les habits à l'italienne n'étaient donc pas quelque chose d'insolite à la cour de Hongrie, quoique, d'un autre côté, certains indices donnent à penser que les Italiens de la reine étaient bien obligés de s'accommoder dans une certaine mesure à la mode et aux coutumes hongroises. L'ambassadeur du duc de Milan envoyant, dans les dernières années du règne de Mathias, un rapport à son maître sur les préparatifs qu'on faisait pour la réception de la princesse Marie-Blanche, recommande que les membres de sa suite fassent faire des habits longs, car c'est la mode à la cour de Hongrie et les pourpoints courts à l'italienne feraient scandale ici. (2) En revanche, Mathias avait introduit, du moins à sa cour, parmi ses grands, ses prélats et ses capitaines,

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 366. IV, p. 118. B. A. Nyáry, ouv. c. *Századok* 1870, p. 683.
(2) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 31.

la mode de porter des cheveux bouclés et flottants et de se raser le visage, comme c'était l'usage chez les gens de qualité au XVe siècle en Italie et dans une grande partie de l'Europe centrale et occidentale. Il est certain que cette mode date chez nous du second mariage de Mathias et, connaissant les traditions et le naturel des Hongrois, qui leur font voir une marque de virilité dans le port de la moustache, on a le droit de supposer que cette mode n'a pu être introduite sans opposition.

Outre les modes italiennes, les relations de commerce toujours plus actives entre les deux pays contribuèrent encore à faciliter les conquêtes que le goût et les intérêts italiens faisaient en Hongrie au temps de Mathias et de Béatrice. Mathias lui-même envoya plusieurs fois des agents faire des achats à Florence et les recommandait à Laurent de Médicis ; (1) on sait les rapports suivis qu'il entretenait avec les peintres-enlumineurs de cette ville, ainsi que les mesures qu'il prit en vue de l'acquisition d'œuvres d'art ou de produits de l'art décoratif et de l'établissement d'artisans et d'artistes dans le pays. Sa belle-sœur, la duchesse de Ferrare, lui envoyait toute sorte de masques, ce qui lui faisait plaisir, dit-on ; (2) on peut donc supposer qu'ils étaient aussi en usage à la cour de Mathias. Béatrice fait partager au roi et à la cour son goût pour les produits délicats de l'agriculture et de l'horti-

(1) *Lettres du roi Mathias* (Mátyás király levelei), p. 340, 436.

(2) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 8—10. *Le Cortegiano* (I, p. 118) montre combien les Italiens de cette époque aimaient les déguisements ; cependant on se servait aussi parfois du masque contre le soleil.

culture italiennes. Elle se fait envoyer par la cour de Ferrare du fromage de Plaisance, du cumin doux de Forli, des anguilles salées pour le carême, des graines de melon et de salade de Florence, des marrons, des olives, des oignons au vinaigre et crus de Ferrare ; ces derniers, comme friandise, plurent si fort à Mathias qu'il ordonna d'en cultiver dans le pays.(1) C'est aussi vraisemblablement en vue de pareils essais, et non seulement pour l'aménagement de ses jardins d'apparat que le couple royal fit venir d'Italie des jardiniers et des agriculteurs, (2) car les Hongrois ne s'entendaient alors qu'à la culture des céréales et de la vigne. (3) La fabrication des sucreries et des pains d'épice était aussi une spécialité italienne, et c'est de Naples qu'Hippolyte fit venir son confiseur ou épicier de cour, comme on disait alors. (4)

Les Hongrois devaient se ressentir d'autant plus fortement de la grande habileté des Italiens pour le négoce que la banque et le haut commerce étaient presque, entièrement centralisés en Hongrie, à cette époque, dans les mains de représentants de maisons italiennes. Au temps de Mathias, on voit figurer à Bude les Cavalcanti, les Poli, les Buontempi, les Felice, les Caluri, les Antoni, les Volterra et les Amandoli de Florence, les Simonetti de Naples et plus tard, sous Ulászló II, les Cotta ; c'est vrai-

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 160, 208, 228, 247 ; IV, p. 9—10, 15.

(2) Bonf. *Dec.* IV, lib. p. 459.

(3) Relation du héraut d'armes de la reine Anne de Bretagne touchant son voyage de Bude en 1500 : *Magyar Tört. Tár,* t. XXIII, p. 97.

(4) B. A. Nyáry, ouv. c. *Századok* 1872, p. 363.

semblablement d'après eux que la rue des Seigneurs d'aujourd'hui à Bude s'appelait alors rue des Italiens, (1) et pour cette raison que le héraut de la reine de France a pu dire en parlant des maisons de cette rue qu'elles étaient en style italien. (2)

Il y a encore à Pozsony (Presbourg) une rue appelée Ventur, nom d'une famille de riches négociants italiens. (3) Les banques italiennes faisaient presque tout le change et tous les envois d'argent à l'étranger, mais elles faisaient surtout des prêts, usuraires le plus souvent, à cause du taux élevé de l'argent et de l'insécurité du crédit. (4)

Comme une quantité d'argent hongrois passait de cette manière en Italie ; que Mathias dépensait des sommes énormes pour ses savants, ses artistes et ses diplomates étrangers ; que sa femme et lui envoyaient sans cesse des cadeaux de grande valeur en Italie, (5) on conçoit l'irritation qu'excitaient quelques prélats d'origine italienne qui emportaient ou se faisaient envoyer en Italie la majeure partie des énormes revenus qu'ils tiraient de leurs bénéfices de Hongrie. Avant Hippolyte, Gabriel de Vérone avait déjà donné lieu à des plaintes à ce sujet. C'est pour cette raison que, à la mort de Jean d'Aragon, lorsque le pape fit mine de vouloir lui donner un successeur italien au siège archiépiscopal d'Esztergom, les États de Hongrie firent une loi à teneur de laquelle les prélats résidant à l'étranger ne

(1) Csánki : *Géogr. hist. de la Hongrie* (en hongrois), I, p. 1.
(2) Loc. c.
(3) Ortvay : *Histoire de la ville de Pozsony* (en hongrois) II, 2, p. 272.
(4) B. A. Nyáry, ouv. c. *Századok* 1870 : p. 685—686.
(5) *Apologie d'Udis*, p. 471.



pourront plus posséder des bénéfices ecclésiastiques en Hongrie, et que ceux qui en possèdent actuellement ne pourront plus toucher leurs revenus. Et le roi fit immédiatement exécuter cette loi : ayant appris que le cardinal-évêque d'Eger résidant à Rome s'était fait envoyer deux mille cinq cents ducats, il expédia un courrier qui rejoignit le porteur à Zágráb (Agram) et lui fit rendre l'argent. (1)

Dans ces conditions, on s'explique le mécontentement que causait en Hongrie l'accroissement excessif du nombre des Italiens depuis l'arrivée de Béatrice, les conquêtes qu'ils faisaient à la cour, leur mainmise sur les bénéfices ecclésiastiques et d'autres emplois. Les diplomates et les savants appelés jadis d'Italie par Mathias avaient déjà commencé à donner un air italien à la cour ; puis ce furent les parents et les familiers de Béatrice, les gens venus à la suite d'Hippolyte, si bien que, sur une observation faite un jour par Mathias à leur endroit, la reine reconnut elle-même qu'ils étaient trop. (2) Grâce à la protection d'Hippolyte, les Ferrarais regardaient la Hongrie «comme une seconde patrie». (3) Cependant il faut aussi reconnaître que le couple ducal de Ferrare veillait avec une sollicitude particulière sur les jeunes Hongrois qui venaient faire leurs études à Ferrare et qu'ils envoyaient de temps en temps des rapports sur eux à la reine. (4)

Les grands de Hongrie et leurs épouses durent

(1) Fraknói : *Le roi Mathias* (en hongrois), p. 332.
(2) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 428.
(3) Vecchioni : *Notizie* p. 79.
(4) Lettre de la duchesse Éléonore à Beltramo Costabili en date du 7 septembre 1487. (Archives d'État de Modène, Minutario cronologico, Ba 1485—88.)

donc se détourner peu à peu d'une cour où la première place était occupée par des gens avec qui ils ne pouvaient, le plus souvent, pas même causer. C'est aussi là une des raisons pour lesquelles Mathias se plaignait que les Hongrois fussent si ignorants des langues étrangères. (1)

Outre son isolement au point de vue de la langue, l'intérêt d'État avait été cause que le pays avait eu, dès les origines de la monarchie, des reines de nationalité et, partant, de langue étrangères. Instruits par l'expérience, les Hongrois avaient, sous André III, le dernier roi de la dynastie d'Árpád, fait une loi obligeant le souverain à donner à sa reine «une cour brillante», mais de la composer de nobles hongrois et non d'étrangers. (2) Cette loi ne fut probablement jamais moins strictement observée qu'au temps de Mathias et Béatrice. Mathias savait faire respecter les parents de Béatrice ainsi que les autres étrangers de distinction, mais on ne voit nulle part qu'ils aient eu de véritables amis en Hongrie. Il est vrai que ces étrangers, mus par un sentiment d'intérêt ou de rivalité, s'efforçaient parfois de ruiner mutuellement leur crédit ; le grave et fier Bonfini ne se faisait point scrupule de critiquer et de railler Galeotti, (3) à qui ses violences et quelques-uns de ses écrits avaient fait beaucoup d'ennemis dans le royaume. (4) L'administration des

(1) Márki S. : *Le roi Mathias et l'école* (en hongrois), éd. c. p. 95. Csánki : *La cour de Mathias* (en hongrois). *Századok* 1883, p. 477.

(2) André III, loi de 1298, art. XXIV.

(3) *Symposion Trim.* p. 66—67, 127.

(4) *Monum. Romana Episc. Vesprim.* III, p. 279.

biens de l'archevêché d'Esztergom donnait lieu à des dénonciations et à des cabales perpétuelles parmi les Italiens immigrés. (1) Puis l'âpreté que Béatrice mettait partout à la défense des intérêts de ses protégés — aux dépens d'autrui à coup sûr — devait les rendre odieux, bien qu'elle n'ait guère réussi, sauf dans quelques cas bien rares, à leur faire obtenir des domaines de la munificence de Mathias.

Nous avons donné plus haut les noms de ses parents les plus proches qui se sont fixés en Hongrie pour un temps plus ou moins long. Nous avons aussi connaissance du séjour que fit chez nous un certain Pierre d'Aragon, que Mathias recommande chaudement, ainsi que sa mère au roi de Naples, comme un homme qui mérite sa protection à cause de sa naissance et de ses qualités personnelles, et qui était très estimé de toute la cour de Hongrie. (2) Ce mode de recommandation montre qu'il ne s'agit point ici d'un fils du roi ni même, vraisemblablement, d'un de ses proches. Nous avons mentionné plus haut Aloïse, épouse de Bernardin de Frangepan ; une autre fille de la maison d'Este, Isabelle, faisait aussi sa résidence en Hongrie. (3) Ce sont avec Nardella, la nourrice de la reine, la comtesse Antonetta de Salerne qui épousa un Vajdafi et une certaine

(1) Archives d'État de Modène : *Rapports des ambassadeurs*, année 1489. *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 18, 20, 41, 404 et 406.

(2) *Lettres du roi Mathias*, II, p. 366.

(3) Cesare Valentini nomme, dans une de ses lettres (D. E. III, p. 201.), en même temps qu'Aloïse, une certaine Isabelle, toutes deux «attincte (attenente?) ad vostra Signoria» (la duchesse Éléonore).

Margherita, (1) les seules Italiennes de la cour de Béatrice dont nous connaissions les noms à cette date. Elles devaient être nombreuses cependant, car Galeotti dit, dans son ouvrage intitulé *Les propos de Mathias*, que Béatrice avait amené de son pays, «suivant l'usage des reines», beaucoup de dames d'atours, les unes de naissance princière, les autres de familles illustres, lesquelles, au dire de l'auteur, semblaient laides auprès de Béatrice et des «tant belles Hongroises» ; c'est pourquoi, un jour qu'elles s'étaient assises sans attendre la permission de la reine, le roi dit qu'elles avaient bien fait «car ainsi, on les remarque moins».

Parmi les personnes qui avaient servi Béatrice comme jeune fille, il paraît que Nardella Parmesana et son mari Sabatino Viola sont les seuls qui soient venus à la cour de Hongrie et restés auprès de la reine, qui leur fit faire don par son époux du château et du domaine de Garignicza en Croatie. L'acte de donation relève que «noble dame Nardella Parmesana a été la nourrice de la reine, qu'en cette qualité elle a veillé sur la reine dès le berceau et a aidé, avec son mari, à faire son éducation». On ignore si ce dernier continua en Hongrie à copier des manuscrits; il paraît qu'il mourut vers 1490, laissant un fils du nom de François (2) qui fut dans la suite le régisseur

(1) Il en est fait mention dans un fragment de lettre de Pandolfo, datée probablement de 1483 comme d'une «gentile creatura». *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 23.

(2) Archives Nationales de Budapest : les documents de 1482—89 relatifs à Garignicza se trouvent aux archives du duc Batthyány, à Körmend, alm. IV. lad. 8. n. 236 et 307 ; alm. V. lad. I. n. 88, 89 et 90. Les *Cedole d. l. Tesoreria* de Naples appellent Nardella *N. di Nola*, mais il est hors de doute que c'est bien une seule et même personne.

du domaine de la reine à Diósgyőr. (1) On trouve encore aux côtés de Béatrice l'intendant Juon Monchajo, devenu plus tard son factotum, dont il est question dans des lettres de 1496, et qui la servit jusqu'au jour de sa mort, (2) puis Sanctoro Bersano, qui devait être une espèce de secrétaire et de messager privé en même temps, et qui resta aussi auprès d'elle jusqu'à sa mort. (3)

Tant que Ferrare, plus rapproché, n'eut pas essaimé sur la Hongrie, ce sont naturellement les Napolitains que Béatrice favorisa surtout de sa protection ; ses familiers, ses secrétaires étaient presque tous de Naples, tel ce Perotto Vesach (4) qui, bien qu'il fût encore au service de Ferrare en 1476, (5) devint bientôt gouverneur de Zólyom, déploya beaucoup de zèle pour faire réussir la candidature d'Hippolyte au siège archiépiscopal d'Esztergom et pour d'autres bons et loyaux services qu'il lui rendit, mérita la reconnaissance particulière de la reine. (6) Béatrice voulut aussi un Napolitain pour com-

(1) *Ordonance de Béatrice à l'adresse de la Ville de Kassa* (Cassovie) en date du 7 juin 1495. Archives de la Ville de Kassa Nº 726.

(2) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 161 et *Lettre de Béatrice à Ludovic Sforza*, en date du 22 juillet 1496. (Archives de Milan.)

(3) Lettre de l'évêque de Bitetto en date du 22 septembre 1508 relatant la mort de Béatrice : Archives de Modène, Lett. di Vescovi esteri, Italia Bª 3. Pour Sanctoro voir ibid. et *Mon. Hung.* (D. E.) III. p. 228, 242, 315 et 348.

(4) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 72, 92 et 108.

(5) Rapport de l'ambassadeur de Naples à Ferrare en date de septembre 1476. Archives de Modène. Cart. Amb. Napoli.

(6) Acte de confirmation signé d'Ulászló II en date du 24 février aux Archives Nationales de Budapest (D. Nº 19.601.)

mandant du château d'Esztergom de son neveu Hippolyte, (1) et le roi lui fit un jour observer qu'il y avait beaucoup de Napolitains dans cette ville — probablement depuis le séjour qu'y avait fait Jean d'Aragon. (2) Le tailleur, maître Simon déjà nommé, qui fut chargé de plusieurs missions en Italie, était aussi de Teano, dans le royaume de Naples.

Par contre, ce n'est pas de Naples, mais de Crémone en Lombardie que venait ce Bernard Monelli qui figure, tout jeune encore vers 1480, comme commandant du château de Diósgyőr appartenant à la reine, (3) devint plus tard préfet de la Chambre des gabelles de Marmaros et était aussi, à ce qu'il paraît, majordome — palatii comes — du palais de la reine à Vieux-Bude, charge qu'il remplissait encore lorsqu'il mourut à l'âge de 39 ans. Son monument funéraire est conservé au Musée National hongrois. (4)

Du reste, peu des Italiens qui entouraient la reine et possédaient sa confiance ont laissé de leur passage des traces qui permettent de porter un jugement sur ce qu'ils étaient ; nous ne savons guère que leurs noms ; il semble qu'ils aspiraient moins à jouer un rôle officiel qu'à celui de conseilleurs, d'entremetteurs secrets, d'informateurs de leur cour, et qu'ils s'occupaient parfois à cabaler. Ils étaient venus en Hongrie moins pour s'y faire une renom-

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 235.

(2) Fraknói : *La vie de Pierre Váradi* (en hongrois). *Századok* 1883 ; p. 512.

(3) Teleki, XII, p. 220.

(4) La pierre tombale porte cette inscription : *Bern. Mon. Cremen.* (Cremensis) *palatii comes.*

mée par leurs mérites, qu'alléchés par l'appât du gain. (1)

C'est aussi le jugement qu'on peut porter sur les divers secrétaires de la reine, lesquels mettaient toute leur ambition à donner des renseignements curieux ou importants et de bons conseils aux envoyés des cours italiennes (2) dans l'espoir d'en être récompensés par lesdites cours. Une des premières lettres de Béatrice, après son arrivée en Hongrie, est écrite et contresignée par Benedictus Lopis ; (3) un rapport d'ambassadeur de 1486 mentionne comme secrétaire messire Joanne Candido ; un rapport de 1489 Thomaso Maximo, (4) et un autre le jeune Niccole Correggio ; (5) Bernardo Vidal, comptable de la reine qui l'envoyait souvent en mission, était aussi regardé par les ambassadeurs comme un homme très bien renseigné. (6) A partir de 1480, la plupart des lettres de Béatrice sont contresignées par Sanctus de Aversa, qui savait admirablement imiter l'écriture de la reine. Les Archives d'État de Modène conservent trois lettres adressées par ce secrétaire au duc Hercule et à la duchesse Éléonore, se recommandant à la bienveillance de cette dernière comme «son humble esclave», prédisant le

(1) «. . . qui non tam officii gratia, quam munerum spe allecti visitabant . . .» dit surtout des Napolitains *l'Apologie d'Udis* (loc. cit.).

(2) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 200—201.

(3) Archives de Modène ; cette lettre est publiée p. 366 du t. II. des *Mon. Hung.* (D. E.)

(4) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 161 et IV, p. 252.

(5) Rapport à la duchesse Éléonore daté du 18 septembre 1489. (Archives de Modène, rapp. d'ambassadeurs.)

(6) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 77, 90, 149, 161. On l'appelle *Scrivano di ragione.*

chapeau de cardinal à Hippolyte et montrant en tout une basse servilité. (1) Dans la première de ces lettres, il raconte aussi l'histoire de sa vie ; il y dit comme quoi il est né à Aversa près de Naples, qu'il est le petit-fils d'un ancien commandant de Somma, qu'il a commencé sa carrière au service de la feue reine Isabelle — mère de Béatrice et d'Éléonore — puis qu'il a été employé à la chancellerie du roi de Naples qui l'a envoyé trois fois en mission en Hongrie, et qu'enfin la reine a daigné le prendre pour secrétaire.

Suivant un rapport de l'ambassadeur de Milan, ce Sanctus de Aversa se rendit coupable d'une scandaleuse falsification de document et de trahison dans l'affaire du mariage de Jean Corvin avec Marie-Blanche Sforza. (2) Lorsque Mathias envoya en 1487 l'évêque de Nagyvárad à Milan pour le mariage par procuration, Béatrice tenta d'abord, à ce qu'on dit, d'induire son secrétaire Maximo à falsifier une lettre du roi qui retirerait à l'envoyé sa commission. Ce secrétaire ayant refusé de commettre un faux, c'est Sanctus qui s'en chargea, puis il expédia un courrier après l'ambassadeur avec la lettre falsifiée ; mais la chose s'étant ébruitée, le roi put encore le faire arrêter à temps et, dans

(1) Lettres datées de Bude le 2 avril 1486, de Pozsony le 4 août et de Retz le 8 novembre de la même année. Archives de Modène ; sect. cit.

(2) Rapport de Maffeo Trivilliense de Bude à Milan ; *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 251. L'original ne porte pas la date de l'année ; l'hypothèse de 1490 émise par les conservateurs des Archives d'État de Milan repose sur une erreur, car il n'est guère probable que le roi dont il s'agit dans cette pièce soit Ulászló II.

sa colère, fut sur le point de faire mettre à mort Sanctus ; et c'est pour cette histoire, assure-t-on, que Béatrice chassa Maximo, car — à ce que dit l'ambassadeur Maffeo Trivilliense — «il n'y a pas de place pour un honnête homme à la cour de la reine».

Ce récit laisse subsister bien des doutes. D'abord il n'est pas puisé à une source authentique. Il n'est guère vraisemblable que Béatrice se soit laissée entraîner par l'ardeur de la passion jusqu'à commettre un acte dont la divulgation aurait certainement eu pour elle les conséquences les plus graves. Toutefois si la chose ne s'est pas passée comme on l'a dit, ce récit est bien caractéristique de l'opinion qu'on avait de Béatrice et de ses familiers à la cour de Hongrie pendant les dernières années du roi. Il est certain que Sanctus de Aversa continua, sans être inquiété, à remplir ses fonctions auprès de Béatrice et qu'il y resta même après la mort de Mathias ; on ne perd ses traces qu'à partir de l'été 1497. Il semble qu'il n'abandonna la reine que quand elle fut tombée dans la misère ou, peut-être, parce qu'elle fut obligée de réduire son train de maison. (1)

On rencontrait encore à la cour, outre ces gens à poste fixe, une autre catégorie d'Italiens : c'étaient les messagers spéciaux venus ici à certaines occasions et y faisant un séjour plus ou moins prolongé. A cette époque, des ambassades de Ferrare, de Milan, de Naples se succédaient sans cesse à Bude,

(1) Des lettres de Béatrice datées de 1488, 1489, 1490 et 1497 portent le contreseing de Sanctus, parfois sous cette forme : *Sanctus Umbr.*

surtout à cause des affaires d'Hippolyte, du mariage de Jean Corvin et de la question de la succession au trône. Outre les ambassadeurs, il y avait des gens venus pour faire des achats ou pour voir leur famille ; ils étaient souvent porteurs de lettres ou de messages importants. Les ambassadeurs recueillaient toute sorte de nouvelles sans intérêt pour l'État et même de simples racontars, ce qui était naturel alors, vu le manque complet de tout autre service de renseignements ; (1) mais leur habileté consistait surtout à intercepter les rapports de leurs collègues et, s'il le fallait, à s'approprier la clef des écritures secrètes, ce dont ils parlaient dans leurs relations comme d'une chose toute naturelle. Cette pratique explique pourquoi on trouve dans les archives des cours italiennes tant de copies de rapports destinés à une autre cour. Mathias et Béatrice se servaient parfois de ces Italiens comme de messagers ; à d'autres ils confiaient des emplois dans le pays même, tel ce Cesare Valentini qui fut administrateur des biens du diocèse d'Esztergom, ou Beltramo Costabili qui servait de Mentor à Hippolyte, lorsqu'il vint dans le pays et qui ne cessa, dans la suite, d'envoyer à Ferrare des rapports sur toute sorte de sujets. Parmi ces gens qu'on envoyait en Italie en qualité de messagers, c'est surtout Francesco de Palude qui possédait la confiance de la reine ; (2) Sanctoro Bersano était aussi souvent chargé de lettres ou de messages confidentiels ;

(1) L'ambassadeur de Milan à Paris constate lui-même en 1479 qu'on le regarde, lui et ses collègues, comme des espions et de bavards colporteurs de nouvelles. Reumont : *Lor. d. Medicis,* I, p. 473.

(2) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 257.



parmi les courriers de la reine, on peut citer, aux environs de 1480, Lodovico de Parme, (1) et en 1486, Benedetto de Leyra. (2)

A cette époque, les estafettes princières (3) n'étaient point de simples subordonnés chargés de porter des lettres, mais — bien qu'ils ne pussent d'ordinaire passer que peu de temps dans la ville où ils avaient porté un message, — ils y jouissaient presque des mêmes honneurs que les ambassadeurs et étaient les bienvenus à la cour. Le duc de Ferrare avait entre autres un courrier du nom de Francesco Cattivello (4) que Béatrice avait pris en affection. Entre 1486 et 1489, on le voit sans cesse faire la navette entre Ferrare et Bude ou Pozsony et Vienne ; on peut se le représenter comme un élégant cavalier, à la parole dorée, un «cortegiano» de l'espèce commune. L'ambassadeur de Ferrare conseille de faire porter en cadeau au roi par Hippolyte de belles armes, une dague par exemple, comme celle que Cattivello portait dernièrement, ce qui ferait plaisir à toute la cour. (5) Si l'on veut être agréable à la reine, il faudra faire porter la nouvelle de son arrivée par Cattivello et non par un autre, car il est «le favori de Sa Majesté la reine et de ses femmes». Béatrice exprime elle-même par lettre ce désir, car «elle a un plaisir indicible à causer avec Francesco» ; la grossesse de la seconde femme du courrier ne saurait, dit-elle, faire obstacle à son voyage ; enfin, quand Cattivello

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) II, p. 417.

(2) Ibid. III, p. 93.

(3) On leur donnait généralement le nom de *cavallaro*.

(4) Il figure aussi sous les noms de Cativello, Captivello, Captinello, Cactinello.

(5) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 240.

fut arrivé à Vienne, la reine l'y retint «pour des raisons importantes» et s'ingénia à retarder son départ. (1)

Ce sont surtout les Ferrarais que Béatrice comble de ses faveurs. Éprouvant une défiance instinctive pour les Hongrois, lesquels avaient d'ailleurs sujet de se méfier d'elle et même de la détester, elle s'entoure uniquement d'Italiens ; c'est avec eux seuls qu'elle ose être familière sans crainte d'être trahie, qu'elle sait s'amuser, d'eux seuls qu'elle reçoit des conseils et enfin à eux qu'elle confie les soins de son corps et le salut de son âme. Il est donc naturel que ce ne sont pas seulement ses secrétaires et ses messagers qui sont Italiens, mais que ses lecteurs, ses confesseurs, ses médecins sont presque tous de cette nation. Son lecteur, Hieronimo Forte de Thezamo étant mort dans l'été de 1486, elle s'adresse sur-le-champ à sa sœur Éléonore, la priant de lui en procurer un autre ; elle lui indique même un certain Giorgio Alessandrino, qui demeure à Venise ou à Padoue, et qu'elle voudrait avoir. Ce qui montre avec quel sans-gêne elle croyait pouvoir disposer des biens ecclésiastiques, c'est qu'elle promet à ce lecteur, qui était homme d'Eglise, de lui faire avoir une bonne prébende. (2) Mais Giorgio Alessandrino refusa de venir (3) et ce fut, comme l'on sait, Bonfini qui occupa la charge de lecteur.

Le souvenir de graves complications reste attaché à la personne de quelques-uns des confesseurs de la reine. Il semble que son directeur de conscience

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 142, 161, 235, 247.
(2) Ibid. p. 209.
(3) Ibid. p. 272.

fut d'abord Antoine de Zara — probablement le prieur des dominicains de Bude — ; la reine «fit don», selon sa propre expression, à ce Père Antoine de l'évêché de Modrus, (1) mais le pape, sans égard à cette donation, nomma évêque de Modrus Christophe de Raguse. De là le premier conflit entre le pape Sixte IV et Mathias, auquel mit fin Ferrante de Naples par son intervention en faveur de Christophe ; Mathias et Béatrice donnèrent leur consentement à cette nomination, et la reine prit même en grande amitié le nouvel évêque. (2) Outre son confesseur dalmate, elle en avait encore un italien, car en 1485, lorsque l'affaire de Modrus était encore pendante et par conséquent du vivant d'Antoine de Zara, elle envoie de Vienne à sa sœur Éléonore les saluts d'un religieux nommé d'Altavilla, son confesseur, (3) et ce moine resta à ses côtés jusqu'à sa mort en 1489. Alors, par l'entremise de la duchesse de Ferrare, ce fut encore un prêtre italien Jacomo de Parma qui prit sa place. (4)

La renommée de l'Italie dans toutes les branches des sciences explique pourquoi Béatrice et même Mathias n'avaient que des médecins italiens. Francesco Fontana était — comme nous l'avons dit — médecin de profession, ainsi que Florio Roverella, mais ils étaient tous deux entièrement pris par la diplomatie. En 1478 déjà, nous voyons un maître chirurgien d'Urbin se présenter au couple royal

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) II, p. 440. Teleki (ouv. cité V, p. 259) l'appelle Antoine de Jadra.
(2) C'est ce qu'affirme Ransanus dans son *Epilome*. Éd. citée, p. 417.
(3) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 45.
(4) Ibid. IV, p. 14, 43.

avec une recommandation du prince de Calabre. (1) Vers 1480 jouissait d'une grande considération à la cour de Hongrie le médecin maître Franceschino, ou plus justement Francesco da Bressa, que les Este avaient fait instruire dans son art à Ferrare, et qui fut, par reconnaissance sans doute, un zélé promoteur de la nomination d'Hippolyte à l'archevêché d'Esztergom. (2) Francesco da Bressa tomba malade en 1487 et mourut, mais il était encore en vie que Béatrice demandait déjà à sa sœur Éléonore de lui envoyer un nouveau médecin et un chirurgien. Elle ne les voulait jeunes ni l'un ni l'autre, car «c'est à eux, dit-elle, que nous confions notre vie». Éléonore lui procura en effet un nouveau médecin dans la personne de maître Baptista Canano, et un chirurgien dans celle d'Egano de Floreno. (3) Cependant c'est sur le conseil d'un médecin et professeur de l'Université de Vienne que Béatrice se rend en 1488 aux bains de Baden. (4) Mathias retient auprès de lui, pour profiter de ses connaissances en médecine, l'évêque de Caserte, venu de Naples avec un message du roi ; (5) du temps de Bonfini, il avait un médecin bon humaniste du nom de Milio. (6)

Enfin, c'est une invasion d'Italiens et surtout de Ferrarais qu'on voit se produire lors de l'instal-

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) II, p. 367.

(2) Csánki : *La cour de Mathias* (en hongrois). *Századok* 1883. *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 175. Par Bressa il faut entendre probablement Brescia.

(3) Ibid. p. 304.

(4) Ibid. p. 389. Csánki, ouv. c. p. 361.

(5) *Lettres du roi Mathias* II, p. 368.

(6) Bonfini : Préface à *Philostrate ;* Kollár, p. 827. Ici il est appelé Julius Aemilius. *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 115, 130.

lation d'Hippolyte au siège archiépiscopal d'Esztergom. Une ancienne chronique ferraraise estime à cinquante-six le nombre des personnes venues de Ferrare en Hongrie avec Hippolyte,(1) mais ce chiffre ne répond point à l'état de maison qu'il avait ici, lequel peut être évalué dans les commencements à 245 personnes, (2) dont la moitié pour le moins étaient des Italiens qu'il avait trouvés dans le pays ou qui étaient venus à sa suite. (3) Sa mère jugea nécessaire de motiver à la reine la grandeur de cette suite en se référant aux instructions que Béatrice elle-même lui avait envoyées à ce sujet. (4) Au dire de la duchesse, la cour de Hongrie demandait qu'on envoyât un certain Pandolfo ainsi qu'un nommé Taddée Lardi qui sera le majordome de l'archevêque. (5) On demandait encore un évêque pour remplir à sa place les fonctions ecclésiastiques, ainsi qu'un chapelain pour dire la messe quotidienne, un domestique et une nourrice connaissant le régime auquel l'enfant est habitué et qui aideront à l'élever, puis deux médecins et un chirurgien ; il aura aussi besoin d'un argentier et d'un camérier. Il lui faudra aussi emmener quelques enfants, autrement le pauvre garçon ne saurait avec qui parler et jouer, puis deux précepteurs pour faire son éducation et celle de ses petits camarades : c'est ce qui fait, si

(1) *Cronaca Estense di Fra Paolo de Legnago*, p. 148. Manuscrit des Archives d'État de Modène. —

(2) Baron A. Nyáry, ouv. c. *Századok* 1872, p. 298.

(3) Avant la venue d'Hippolyte, Esztergom avait déjà un prévôt d'origine vénitienne, Giorgio de' Priuli. *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 261.

(4) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 315.

(5) Nyáry, loc. c.

l'on y ajoute la domesticité, qu'il y a tant de personnes.

Outre les gens dont nous venons de parler, on peut encore citer, comme faisant partie de la maison d'Hippolyte pendant les premiers temps de son séjour en Hongrie, le protonotaire apostolique Beltramo Costabili issu d'une bonne famille de Ferrare, qui était le conseiller intime, le guide et le gouverneur du petit archevêque et qui reprit dans la suite, de l'envoyé Valentini, lequel en avait été chargé temporairement, l'administration des biens du diocèse où régnait le plus grand désordre. (1) L'intendant était un certain Bacchiano, le chambellan et argentier Francesco da Bagnacavallo, le chef de la comptabilité Pietro Pincharello et le commandant du château Alfarello Ferraris. (2) L'Arioste parle dans son *Roland furieux* du savant Tommaso Fusco, élevé plus tard à l'épiscopat, comme d'une personne ayant accompagné Hippolyte en Hongrie ; (3) mais on ne trouve aucun indice de son séjour dans le pays pendant les premières années qu'y passa Hippolyte. Cependant il est indubitable que plusieurs personnes ont contribué en dehors de Costabili à faire l'éducation du jeune prince.

Si ces rapides conquêtes de l'élément italien dans tous les domaines où leur influence pouvait s'exercer et qui leur assuraient des avantages matériels étaient

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 100, 408. Nyáry, ouv. cité. *Századok* 1870, p. 277. Suivant quelques lettres, Antonio Costabili, encore plus illustre que Beltramo, serait aussi venu en Hongrie. Voir son *Éloge funèbre* par Calcagnini.

(2) Nyáry, ouv. cité. *Századok* 1870, p. 281, 284, 290 ; et 1872, p. 298.

(3) Chant 46, stance 89.



capables à elles seules d'exciter la jalousie et le mécontentement des Hongrois, l'explosion de ces sentiments d'hostilité dut être encore provoquée par le violent contraste que présentaient, surtout à cette époque, les deux nations et leurs représentants à la cour de Hongrie au point de vue de la mentalité, des mœurs, de la culture, enfin de toutes leurs aspirations. Dans son admirable étude sur Machiavel, Macaulay a montré combien différait de celui des autres peuples le jugement que portaient les Italiens de ce temps sur la valeur des qualités et des talents humains. Tandis que chez les autres on prisait surtout le courage, chez eux c'était la supériorité intellectuelle. Tandis qu'ailleurs ce qu'on méprisait le plus c'étaient les vices qui, comme l'astuce et l'hypocrisie, sont les armes défensives du faible et du lâche et qu'en revanche, la témérité, dans ses plus grands excès, pouvait toujours compter sur l'indulgence et même le respect des hommes, les Italiens, eux, jugeaient avec une indulgence relative les crimes qui supposent de l'empire sur soi-même, de l'habileté, une intelligence prompte, un génie inventif et une profonde connaissance du cœur humain. Ces oppositions se manifestaient en Hongrie avec une plus grande violence qu'ailleurs peut-être. On peut dire qu'en dehors de quelques rares points où leurs sentiments se rencontraient, les Italiens prisaient peu ce que les Hongrois estimaient le plus et, par contre, que les Hongrois n'avaient que de l'aversion ou même de l'horreur pour les choses dont les Italiens tiraient vanité, auxquelles ils étaient accoutumés, qui leur étaient même indispensables.

Là où le sentiment des deux peuples était d'accord, c'est la personne de Mathias. Il était le roi national

des Hongrois ; il appartenait à la noblesse, bien qu'il ne fût devenu noble que par son père ; il était de naissance un des plus grands seigneurs du pays, il s'était montré intrépide soldat dès son enfance, puis presque invincible comme chef d'armée. Ce sont là les qualités pour lesquelles les Hongrois, bien qu'ils le boudassent souvent à cause de son despotisme et de ses exigences en fait d'impôts, étaient fiers d'un roi qui incarnait à leurs yeux toutes les vertus nationales : et ce sont précisément les qualités que les Italiens appréciaient et admiraient non seulement dans des panégyriques écrits en vue d'une récompense, mais dans leurs lettres les plus confidentielles. Dans ses instructions à Francesco d'Aragon, Diomède Carafa trouve le jeune prince digne d'envie de passer ses jours aux côtés du roi de Hongrie, où il apprendra que la première vertu du soldat est le courage poussé jusqu'à la témérité. (1) Un fait qui montre l'admiration que les Italiens de cette époque avaient pour l'intrépidité de Mathias, c'est qu'un Romain fit peindre, du vivant même du roi, sur la façade de sa maison Via del Pellegrino, un grand portrait équestre de Mathias brandissant une épée, tandis que des anges lui posent une couronne sur la tête. (2)

Cette admiration s'étendait à l'armée du roi, dont l'organisation était, à bon droit, regardée comme son œuvre, et même aux vertus guerrières

(1) Tom. Persico, ouv. cité, p. 231.

(2) Cette peinture, mentionnée aussi par Paolo Giovio, a été détruite dans le courant du XVIIe siècle ; on en voit une mauvaise copie à la Bibliothèque Barberini. (Voir l'art. de Müntz dans *les Mélanges d'Archéologie et d'Histoire* 1868, p. 145.)



des Hongrois. Ce qui montre la bonne opinion que les Italiens avaient de la force physique des Hongrois, c'est le proverbe que Machiavel met dans la bouche d'un personnage de ses comédies : «J'ai confiance en toi comme un Hongrois dans ses épaules». (1) Galeotti vante l'intrépidité jointe à la prudence des Hongrois ; (2) chez Bonfini, on trouve *invicta gens Ungarica.* (3) Le même auteur fait, en témoin oculaire, un magnifique éloge des bonnes mœurs et de la discipline qui régnaient dans le camp de Mathias ; il dit qu'il n'y a pas de nation au monde dont l'armée supporte mieux le chaud et le froid, les fatigues et la faim, obéisse mieux à ses chefs, affronte la mort avec plus de courage, et que, néanmoins, les soldats sont pacifiques, honnêtes et pieux dans le camp, se gardent de blasphémer et méprisent l'immoralité. (4) Ce qu'il admire le plus, c'est que l'armée ne lève point le siège des forteresses et ne cesse pas les autres opérations de guerre à l'approche de l'hiver. Béatrice fait aussi remarquer, dans une lettre à ses parents, que les soldats de son époux sont habitués à faire la guerre été comme hiver. (5) Il est naturel que cela ait paru étonnant aux Italiens venus en Hongrie, car, chez eux, c'était l'usage d'envoyer les troupes prendre leurs quartiers d'hiver à l'approche de la mauvaise saison, moins rude cependant en Italie. Enfin, c'était l'époque où l'emploi de troupes mercenaires, le *condottierisme,* produisait chez les Italiens ses plus tristes effets,

(1) *Mandragola,* acte II, scène 2.
(2) *De egr. dictis,* chapitre dernier.
(3) Préface à *Philostratus,* chez Kollár, p. 821.
(4) *Dec.* IV, lib. VIII, p. 469.
(5) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 12.

lorsque le roi de Naples se vit une fois, au milieu d'une guerre, abandonné de ses troupes qui étaient rentrées dans leurs foyers ; (1) que son petit-fils se plaignait amèrement d'avoir perdu son royaume non par la vaillance de ses ennemis, mais par la lâcheté de ses généraux et de son armée. (2)

Mais si les Italiens impartiaux étaient d'accord avec les Hongrois sur ce point, les contradictions touchant la situation, le rôle, la mission politique de Mathias sont flagrantes. Les aspirations de leur roi à l'empire d'Allemagne que la majorité des Hongrois n'envisageaient pas sans crainte, remplissaient d'enthousiasme les Italiens de son entourage. Il est clair qu'à leurs yeux l'empereur d'Allemagne était plus que le roi de Hongrie, et que les conséquences qu'aurait pour le pays la réalisation de ce projet les laissaient indifférents. Le rôle de Béatrice dans cette affaire ne nous paraît pas très clair : elle a toujours été l'amie de l'empereur et a toujours poussé son époux à faire la paix avec lui dans l'intérêt des États italiens ; cependant tout montre qu'elle n'aurait pas volontiers renoncé aux possessions de Mathias en Occident, ni surtout à celle de Vienne comme capitale. Les Italiens avaient donné d'avance à Mathias le titre de *Majesté Impériale*. (3) Bonfini donne à entendre que le roi crut son rêve impérial sur le point de se réaliser après la prise de Wiener-Neustadt. (4) Lodovico Carbo s'écrie : «Qu'il vienne

(1) Reumont : *Lor. d. Medici*, I, p. 256.

(2) Guicciardini : *Istorie d'Italia*, I, p. 135—136.

(3) Óváry : *Copies de documents de la commission d'histoire de l'Académie hongroise* (en hongrois, Budapest, 1890), p. 149, No 600.

(4) Préface à *Philostratus*, p. 821.

au plus tôt le jour où nous saluerons Mathias roi de Rome et empereur d'Allemagne». (1) L'idée de faire dériver le nom de Corvin des Valériens, des Sabins, des Lacédémoniens, des Troyens et même de Jupiter, (2) n'avait pu venir qu'à des humanistes italiens ; elle ne soulevait nul enthousiasme parmi les Hongrois, (3) Mathias lui-même ne la prenait pas au sérieux, mais il ne la repoussait point, car elle était conforme aux idées du temps, lui donnait un droit de plus à l'empire et augmentait les chances du prince Jean de lui succéder. Ce qui prouve clairement combien se trompaient ceux qui attribuaient uniquement à l'influence de Béatrice les conquêtes de l'esprit italien dans la Hongrie de Mathias, c'est l'empressement que les humanistes du roi mettaient à saluer Jean Corvin comme un soleil levant, ce qui n'était certainement pas pour plaire à la reine.

Un autre sujet d'éloges de la part des Italiens, c'était la libéralité de Mathias ; (4) ces éloges il les méritait aussi bien que sa femme, mais précisément là où les étrangers avaient lieu de louer sa libéralité, les Hongrois voyaient un objet de critique. Dans l'état de civilisation de la Hongrie d'alors, les trésors artistiques et littéraires qui faisaient le plus bel

(1) *Dialogue sur les exploits de Mathias* etc. (en hongrois). Edit. G. Kazinczy, p. 123.

(2) Bonfini, *Dec.* III, lib. IX, p. 371. *Discours* de Ransanus (M. Florianus, *Fontes domestici*, Chron. min. p. 129).

(3) Tubero (*Commentarium, etc.* chez Schwandtner, p. 121) met dans la bouche d'Etienne Báthori : «Mathiam Hunyadem, quem Italorum assentatio Corvinum vocavit . . .»

(4) Baptista Guarinus. Ábel: *Contributions hist.* (en hongrois), p. 203 et suiv. Phil. Bergomensis, ouv. cité, préface.

ornement de la cour de Mathias n'étaient appréciés que d'un petit nombre de Hongrois, tandis que les étrangers, qui vivaient toujours dans le cercle d'idées de leur pays natal, voyaient dans la protection que le prince accordait aux arts la mesure de son mérite.

C'est aussi pour cette raison que peu de Hongrois appréciaient comme les Italiens la haute culture de Mathias, sa connaissance de presque toutes les langues européennes, son goût pour les auteurs classiques et les études humanistes, qualités que les compatriotes de Béatrice devaient d'autant plus louer qu'elles se rencontraient moins souvent chez des princes non italiens. Si les Italiens et les Hongrois ne pouvaient être du même avis touchant les choses de Hongrie que sur un petit nombre de points, d'autant plus étendu était le domaine dans lequel les divergences de goût et d'humeur devaient aboutir à des conflits.

Les Hongrois devaient être blessés du mépris avec lequel — les vertus guerrières et le luxe de la cour à part — les Italiens parlaient, non sans raison à plus d'un égard, des choses de Hongrie. Si Bonfini attribue à Béatrice le mérite «d'avoir adouci les mœurs féroces» des Hongrois, (1) et se donne lui-même pour mission «de tirer ce peuple de la nuit de l'oubli», (2) si Sabadino, Calcagnini et Philippus Bergomensis traitaient les Hongrois de barbares ou, du moins, de «demi-barbares» que la reine d'origine italienne avait seule pu accoutumer à mener une vie un peu civilisée : tout cela fait preuve d'idées dont la manifestation devait amener des frottements,

(1) *Symposion Trim.* II, p. 174.
(2) *Dec.*, I. lib., p. 113.

La Hongrie était à cette époque, comme, au reste, la plupart des autres pays de l'Europe, bien au-dessous de l'Italie au point de vue de la civilisation. Les Italiens en faisaient un grief aux Français d'alors aussi bien qu'aux Hongrois. (1) La noblesse ne regardait toujours que la carrière des armes comme une occupation digne d'elle. (2) La plupart des grands ne savaient pas signer leur nom ; à la fin du XVIe siècle, les conciles déclaraient que la lecture et quelques connaissances élémentaires étaient suffisantes pour l'exercice des fonctions ecclésiastiques. (3) La civilisation se répandait très difficilement par suite du manque de moyens de communications, du petit nombre des villes et de leur répartition défectueuse, qui faisait que dans le centre du pays il y avait d'immenses territoires qui n'en possédaient aucune. Celles qui existaient ne présentaient pas non plus un état de civilisation bien avancé. Mathias avait beau encourager le peuple, par ses paroles et son exemple, à construire les maisons avec plus de luxe ou de confort. On s'imagine comment les Italiens immigrés devaient, dans ces conditions, se sentir dépaysés. L'ambassadeur de Ferrare, venu pour préparer la réception d'Hippolyte, a hâte de retourner à Bude, car l'ennui l'a fait vieillir de dix ans depuis qu'il est à Zágráb (Agram). (4) Leur mécontentement crût encore, comme on peut le penser, après la mort de Mathias ; (5)

(1) *Cortegiano*, I, p. 74—75.
(2) Tubero : *Comment.*, p. 120.
(3) Baron A. Nyáry, ouv. cit. *Századok* 1874, p. 4.
(4) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 118.
(5) Lettre de l'agent d'Hippolyte à Rome (Episcopus Cupersanensis) du 26 septembre 1498. Archives de Modène.

ils éprouvaient tous le sentiment d'un pénible exil. (1)

Comme, en dehors de la chasse, on ne connaissait guère d'autres plaisirs que ceux de la table, on s'y livrait avec excès, tandis que dans l'Italie d'alors l'étranger était frappé de la sobriété et de la tempérance de la population en général. (2) Castiglione exige du courtisan qu'il ne soit ni gros mangeur ni grand buveur, car c'est de la rusticité ; (3) et par opposition à cette délicatesse de goûts, l'auteur du *Symposion Trimeron* décrit les soupers hongrois comme le dernier terme de la goinfrerie. Le goût pour les mets gras et fortement épicés rendait la tempérance difficile, et les vins de Hongrie étaient, en général, plus capiteux que ceux de l'étranger. L'Arioste craignit d'accompagner Hippolyte en Hongrie, parce qu'il faut y boire des vins très forts pendant les festins, et qu'on regarde comme un sacrilège de tremper son vin ou de refuser de boire. (4) De même qu'on buvait plus en Hongrie qu'en Italie, on y mangeait aussi autrement. Les Italiens se servaient déjà d'assiettes au XIVe siècle; par contre, Galeotti décrivant la manière de manger des Hongrois de son temps, dit : «Ils ne mangent pas comme nous, chacun dans une assiette, mais tous dans le même plat et, pour prendre les morceaux, ils ne se servent pas de fourchettes, comme on le fait chez nous en Italie au sud du Pô, mais de

(1) Rapport de Thomas Damerius Mutinensis au duc Hercule, daté de Bude le 15 juin 1502. Archives de Modène.

(2) Reumont : *Lor. d. Medici*, I, p. 278 et II, p. 427.

(3) T. I, p. 160.

(4) Satires.

leurs doigts et d'une tranche de pain.» Le même auteur met en relief l'étonnante propreté du roi qui, dit-il, « bien que se servant aussi avec les doigts, ne se salit jamais ». (1) Comme on l'a vu, Béatrice avait fait venir de Ferrare des couteaux et des fourchettes de prix, mais l'usage de ces objets n'avait encore pu s'implanter que dans le premier tiers du XVIe siècle. (2)

Mais c'est encore de l'habitation que les Italiens se plaignent le plus vivement. A cette époque, ils attachaient déjà beaucoup d'importance à l'aménagement et au confort de l'habitation ; il fallait que la maison eût un jardin et, héritiers des coutumes des anciens Romains, ils aimaient à passer en plein air la plus grande partie de leur temps. Or, en Hongrie, ils en étaient empêchés par la rudesse du climat que, de loin, ils se figuraient encore plus rigoureux : Arioste croit que la Hongrie est proche du pôle nord, « au pied de l'âpre Rifeus », et que l'air des Carpathes glace les poumons ; Galeotti mentionne, à titre de curiosité, la coutume qu'ont les Hongrois de faire du feu en hiver dans les appartements et même de dormir dans une chambre chauffée, ce qui est nuisible à la santé ; (3) l'auteur du *Roland furieux* est navré de désespoir qu'on fasse tout dans des chambres remplies de fumée, où l'on mange, boit, joue et dort même ! On comprend quelle nouveauté ce fut, lorsqu'on vit Béatrice dîner avec son époux sur la terrasse de leur palais d'été à Bude.

(1) *De egr. dictis* etc. chap. XVII.
(2) Baron A. Nyáry ouv. cité. *Századok* 1872, p. 360.
(3) Ouv. cité, chap. XXX.

A cette supériorité souvent nuancée d'ironie que les Hongrois étaient contraints de subir de la part des envahisseurs italiens, ils pouvaient opposer avec droit un autre genre de supériorité : celle de l'honnêteté. La plupart de ces étrangers ne devaient paraître aux Hongrois que de plats courtisans ou même des complices de la reine dans l'exploitation du pays, et l'on considérait leur astuce, leur habileté à tramer des intrigues comme un trait du caractère national. (1) D'autre part, quelque dédain que certains Italiens montrassent pour les choses de Hongrie, les plus raisonnables étaient bien obligés de reconnaître qu'ils n'avaient pas vu dans ce pays l'immoralité, le relâchement des liens de famille, le règne des maîtresses princières, toutes choses auxquelles on était accoutumé en Italie. Bien caractéristique est l'éloge mêlé de surprise que Galeotti décerne au roi pour avoir repoussé de grossières flatteries, (2) ou refusé, comme on le lui conseillait, de pratiquer une politique de parjure et d'assassinat, disant « qu'en Hongrie, on se bat avec des armes et non avec le poison ». (3) On devait bien en rire à Venise, par exemple, où les commissions à donner aux spadassins étaient traitées comme des affaires d'État ordinaires et même par écrit. (4) Lodovico

(1) «Italicae artes», comme dit l'évêque de Várad chez Tubero (*Comment.* p. 140), et «Hungari enim, Italicae genti fraudem maxime obiicere solunt», ibid. p. 128.

(2) Ouv. cité, chap. XXIII.

(3) Ibid. chap. XV.

(4) Óváry : *Copies de documents de la Commission d'histoire de l'Académie hongroise* (en hongrois) *Nos 287, 296 et 298* et *Arrêté du Conseil des Dix* en date du 9 juillet 1477. (Archives d'État de Venise, Filza 1.)

Carbo, dans son Dialogue panégyrique de Mathias, se fait adresser ces paroles par Ernest-Sigismond, évêque de Pécs : « C'est à juste titre que notre roi s'est fâché contre vous autres Italiens, à qui nos compatriotes (c'est-à-dire les évêques révoltés) ont emprunté de si abjectes maximes, et l'on a eu de la peine à le détourner de défendre par édit aux jeunes Hongrois d'aller dorénavant faire leurs études en Italie ». A quoi Carbo de répliquer : « Ce n'est pas à notre patrie italienne qu'il faut s'en prendre, si quelques-uns des vôtres ont été ingrats et parjures. Avec les sciences nous enseignons aussi la morale .... Ce n'est pas la faute de la science, si un homme se déprave et se corrompt en s'instruisant, mais c'est la faute de ceux qui abusent des meilleures choses, car y a-t-il rien qui ne puisse devenir nuisible par le mauvais usage qui en est fait ?» (1)

Ces différences de mœurs se manifestent, par exemple, dans la correspondance que Mathias entretint avec son beau-père, le roi de Naples, au sujet d'un dresseur de chevaux que celui-ci lui avait envoyé. Mathias avoue, avec une franchise mêlée d'humour, l'étonnement que lui cause l'envoi d'un dresseur de chevaux dont son beau-père sait bien qu'il n'a que faire. « Car, dit-il, nous manions les armes dès des notre enfance ; nous avons fait la guerre contre bien des peuples et toujours sur nos propres chevaux tels qu'ils sont dressés par nous ... Nous n'avons jamais désiré avoir des chevaux dansant à l'espagnole, nous ne voulons nous en servir ni pour les tournois ni pour les combats sérieux comme il

(1) Chez G. Kazinczy, p. 79—80.

s'en livre chez nous . . . » (1) Le même esprit se manifeste dans la semonce qu'il fait à l'évêque Gabriel de Vérone à Rome. Il l'exhorte à ne pas se plaindre des légères fatigues qu'il a endurées pour la délivrance d'Otrante, mais de penser plutôt aux capitaines et aux soldats hongrois qui font la guerre contre les Turcs et dorment sur la terre nue, détrempée par les pluies d'automne, avant de rentrer, non comme lui dans la ville de plaisirs qu'est Rome, mais dans leurs pauvres foyers. (2)

Ces oppositions devinrent toujours plus sensibles dans la mesure où l'étranger gagnait du terrain, et, dans les dernières années du règne de Mathias, il était impossible de ne pas voir dans les couches profondes de la nation les symptômes d'une lutte sourde contre tout ce qui portait la marque de l'influence ou des intérêts italiens. On hait, sans oser toutefois s'attaquer directement à l'objet de sa haine ; mais dès que Mathias et son épouse n'étendent plus leur main protectrice sur eux, le poids du courroux populaire s'appesantit lourdement sur les étrangers établis dans le royaume ; sous Ulászló II, une véritable persécution éclate à Bude et à Pest contre les Italiens, les Tchèques et les Juifs, (3) et la Diète fait une loi qui défend expressément de donner des bénéfices ecclésiastiques à des Italiens. (4) Tout montre que Mathias, vers la fin de son règne, trouvait lui-même excessif le pouvoir que les com-

(1) *Lettres du roi Mathias* II. LXIX, p. 367—368.

(2) Ibid. p. 152.

(3) Rapport de Donato Aretino en date du 2 août 1496. (Archives de Modène, rapports des ambassadeurs.)

(4) Fraknói : *Le règne des Hunyadi et des Jagellon* (en hongrois) (M. N. T. IV.) p. 361.



patriotes de Béatrice avaient acquis dans certains domaines. Un envoyé de Ferrare à Milan croit savoir, au printemps de 1485, que Mathias ne veut pas que Jean Corvin épouse une princesse napolitaine, car il en a assez « de ces gens qui prennent et demandent toujours » ; (1) le même ambassadeur apprend, deux ans plus tard, que le roi ne donnera plus des bénéfices qu'à des Hongrois, « parce qu'il ne veut plus voir tant d'Italiens autour de lui ». (2)

Mathias devait sentir que la jalousie et la haine qu'excitaient les Italiens étaient concomitantes du mécontentement provoqué dans le pays par plusieurs actes de son gouvernement. Ce qui frappe dès l'abord, c'est que la réaction hongroise se tourne presque toujours contre les choses pour lesquelles Mathias était loué avec le plus d'enthousiasme par ses humanistes italiens et contre les favoris de la reine et des Italiens. Galeotti, pour des raisons faciles à comprendre, porte jusqu'aux nues le « généreux » trésorier du roi, l'évêque Urbain Nagylucsei, (3) de qui l'historien hongrois Gaspard Heltai a dit « qu'il écorchait nuit et jour le royaume pour fournir au roi les moyens d'entretenir ses immenses armées », « qu'il était la cause, pour une bonne part, que le pays était rongé d'impôts ». Heltai dit ailleurs : « Les Hongrois étaient fort attristés de voir comment on dépensait l'argent du pays pour des futilités, et se plaignaient tous les jours de ce que le roi

(1) Rapport de Jacopo Trotti en date du 20 mars 1485. Archives d'État de Modène. Disp. d. Oratori Est. a Milano.

(2) Rapport de Jacopo Trotti en date du 3 septembre 1487. Ibid. (Cart. d. Amb. Ba 5.)

(3) Ouv. cité, chap. XXXII.

avait abandonné les coutumes simples des anciens Hongrois ». [1]

Et l'opinion émise, près d'un siècle plus tard, par ce pasteur protestant de Transylvanie sur les sentiments du peuple hongrois au temps de Mathias, est en conformité parfaite avec le sévère jugement que portait un éloquent et courageux franciscain, sur les actes des puissants, dans les dernières années du grand roi.

Pelbart de Temesvár est une figure saisissante du moyen âge finissant en Hongrie. [2] L'instinct d'expiation de la conscience publique semble l'animer et lui inspirer des sermons aussi hardis que ceux qu'un franciscain français fulminait peu auparavant contre Louis XI, [3] et qui font penser à son contemporain de Florence, Girolamo Savonarola. La mentalité et la vie de ces deux hommes offrent de nombreuses ressemblances, mais elles diffèrent pourtant sur plus d'un point. Savonarola, comme Pelbart, est un intransigeant en matière de foi ; ils sont l'un et l'autre savants théologiens et un peu poètes ; l'ardeur du fanatisme les anime, les fortifie tous deux et les porte même à de regrettables exagérations. Mais Pelbart n'a d'autre ambition que de réformer les mœurs et non pas l'Église ; il est entièrement soumis à Rome et ne s'attaque, entre autres, au pouvoir royal bien plus rapproché, que parce que Mathias bravait souvent le pape.

(1) Ouv. cité II, p. 203—204, 220.

(2) Voir Aron Szilády : *La vie et les œuvres de Pelbart de Temesvár,* (en hongrois) 1880.

(3) Antoine Fradin, vers 1870. (Voir Reumont : *Lorenzo d. Medici,* I, p. 422.)

Il accuse les grands devant le roi ; il le fait avec violence et, parfois, sur le ton d'un démagogue et, bien qu'il reste dans les limites de la prudence, il est impossible de ne pas reconnaître que ses attaques sont dirigées contre le roi lui-même et sa cour.

Il blâme les princes et les grands de vouloir des habitations confortables et somptueuses, des jardins embaumés, de riches mobiliers ; (1) il dit qu'il y a des gens qui font parade de leurs vêtements, tandis que le Christ était vêtu de bure, d'autres qui ont de riches prébendes, tandis que le Christ n'avait pas un endroit où reposer sa tête ; qu'il y a des gens qui nagent dans l'opulence et abusent des plaisirs de la table, tandis que le Christ se nourrissait de lait ; des gens qui habitent des palais, tandis que le Christ est né dans une étable, qui couchent dans des lits d'ivoire, tandis que le Maître des cieux reposait sur une botte de foin, qui s'enorgueillissent d'avoir une cour nombreuse et brillante, tandis que N. S. Jésus, au service de qui il y a des milliers d'anges, est venu au monde dans la société de l'âne et du bœuf. (2)

Dans la stérilité de la reine il voit le doigt de la Providence. «Dieu, dit-il, donne au juste de nombreux enfants. Il vient au monde des loups aussi bien que des brebis ; celles-ci sont dévorées par ceux-là ; les hommes aussi les tuent pour les manger et cependant il y a au monde plus de brebis que de loups. D'où cela vient-il ? Il y a des causes naturel-

(1) *Sermones Pomerii* Fratris Pelbarti de Themesvar ord. Sti Francisci, *de Sanctis ;* édit. du XVIe siècle ; Sermo XI. I.
(2) Ibid. Sermo XXXV. C.



les, mais en dehors de ces causes, c'est parce que Dieu l'a voulu ainsi. Les incrédules ne sauraient pousser de profondes racines ni établir des fondements stables. (Eccl. 4 p. 3 r.) Ainsi, de même que les animaux carnassiers ne se multiplient point, Dieu a voulu que les méchants n'aient pas de postérité ou que, s'ils en ont une, elle leur survive rarement et de peu . . . » (1)

La reine, si adonnée aux pratiques religieuses, a-t-elle entendu un sermon de Pelbart ? L'occasion ne lui en a pas manqué, car ce moine prêchait à Bude vers 1480 et venait parfois à Esztergom. Il ne prononçait pas plus le nom de la reine que celui du roi, mais chacun aurait pu nommer la personne qu'il accusait d'être la cause du mécontentement général. « La reine poussait le roi en tout, dit Heltai, elle le portait à toute sorte de vanités et de plaisirs charnels, ce qui eut pour conséquence que les étrangers emportèrent tout l'or et l'argent qu'il y avait dans le pays. »

L'*Apologie* anonyme, écrite dans l'intérêt d'Ulászló, attribue à l'influence de Béatrice les dépenses exagérées que le roi faisait « pour des acteurs, des musiciens, des chanteurs, des flatteurs . . . des vagabonds de toute espèce ». On croyait et on disait que c'est elle qui, par sa dureté, lui avait aliéné le cœur de ses sujets, qui avait fait jeter en prison ou exiler les plus fidèles sujets du roi, qui accaparait les trésors du pays et les envoyait dans sa patrie étrangère. (2)

(1) Ibid. Sermo LIV. E.

(2) Rapp. de l'amb. Jac. Trotti du 13 oct. 1490. Archives d'État de Modène.

Bien que ce soit une exagération et une injustice de s'en prendre à Béatrice de tout ce qui excitait la colère des Hongrois contre Mathias, il n'en reste pas moins qu'elle fut en quelque sorte l'expression, le point de rencontre des oppositions irréductibles qui s'élevaient entre les aspirations politiques et civilisatrices de Mathias ; l'influence étrangère, l'esprit de la Renaissance, d'une part, et le sentiment national hongrois, les vieilles mœurs et l'ancienne manière d'entendre la vie, d'autre part : forces ennemies qui se combattaient en Hongrie sur les confins du moyen âge. Ce fut là la cause première de la haine que le pays conçut pour Béatrice et qui ne fit que croître avec le temps.

Il est vraisemblable que l'aversion des Hongrois ne dégénéra en haine et n'osa peut-être se manifester çà et là que lorsqu'on sentit que le roi et la reine n'étaient pas d'accord sur la question de la succession au trône, et que la dignité de primat de Hongrie conférée à Hippolyte eut fait monter à son apogée l'influence italienne. Dans la dernière année de sa vie, Mathias fut lui-même obligé d'avouer avec regret à son beau-frère, le prince de Calabre, que son épouse n'avait pas l'amour de ses sujets et ne cherchait peut-être non plus à se faire aimer d'eux.(1)

Et si l'on voit que Béatrice eut quand même jusqu'au bout un parti puissant, qu'on fut unanime à lui remettre le pouvoir à la mort de son mari, que la question de l'élection du roi fut résolue avec son assentiment, et que les accusations — fausses pour la plupart — d'avoir trahi le pays et forfait à

(1) Mart. Georg. Kovachich : *Scriptores rerum Hungaricarum minores, inediti,* tom. I, p. 343.

l'honneur ne furent formulées contre elle d'une manière concrète que lorsqu'on la vit abandonnée de tous ; ce n'est là que le spectacle offert par la vie publique de tous les temps. Un homme au pouvoir a toujours un parti ; dès que le pouvoir lui échappe, le parti non seulement disparaît, mais les flatteurs et les panégyristes se posent en accusateurs et les anciens titres de gloire se changent en crimes.

IV.

L'année 1487 fut signalée par une victoire pour Béatrice, qui eut enfin la joie d'avoir auprès d'elle son neveu Hippolyte comme archevêque d'Esztergom et favori du roi ; mais elle eut en même temps le crève-cœur de voir s'accomplir par procuration le mariage du fils naturel de Mathias, le prince Jean, avec Marie-Blanche Sforza, ce qui devait avoir pour conséquence d'intéresser une puissante maison italienne aux droits de Jean Corvin à la succession au trône.

Il est clair que le roi n'avait accordé si facilement la demande hardie de sa femme touchant le don de l'archevêché qu'à titre de dédommagement pour la résolution qu'il avait prise dans l'affaire du mariage de Milan.

Mais ce fut peine perdue ; Béatrice ne désarma pas et continua d'intriguer aussi bien contre ce mariage que contre la reconnaissance du prince comme héritier du trône ; et ce qui favorisait ses visées, c'est que le roi ajournait sans cesse la consommation du mariage, malgré les instances de la cour de Milan, peut-être à cause de l'extrême jeunesse du



prince Jean — il n'avait alors que quatorze ans — mais aussi pour d'autres raisons.

Pendant l'été de 1487, Béatrice ne cessa de presser Mathias d'abandonner ce projet de mariage en remettant toujours sur le tapis un ancien projet d'union de Jean Corvin avec la fille du prince Federigo de Naples. Elle faisait miroiter à ses yeux l'extravagant espoir que la petite princesse, dont la mère était parente du roi de France, obtiendrait de celui-ci comme cadeau de noces la délivrance du prince Djem.(1)

Le mariage fut conclu à Milan le 25 novembre ; (2) Jean Corvin était représenté par l'envoyé favori du roi, Jean Filipecz, évêque de Nagyvárad, qui avait déjà reçu en janvier des lettres de crédit l'autorisant à conclure un traité avec le duc de Milan et le duc de Bari, Ludovic Sforza, nommé séparément, ainsi qu'à fixer la dot, en prendre livraison et en donner quittance. La dot toutefois ne lui fut pas remise alors, les prudents Milanais attendant pour ce faire que le mariage ait été consommé. (3)

Béatrice fut bientôt avisée de la conclusion du mariage, car, lorsque sa sœur l'informa de l'événement, (4) ce n'était déjà plus du nouveau pour elle ; sa réponse ne trahit aucune irritation et elle ne fait à ce sujet que la remarque énigmatique suivante :

(1) Rapports de Jac. Trotti, amb. de Ferrare à Milan, en date du 30 août et du 3 septembre 1487. Archives d'État de Modène. (Cart. d. Amb. Est. in Mil. Ba 4 et 5.)

(2) Donati Bossii Caudifici etc. *Gestorum dictorumque memorabilium*, etc. Liber. 1492. Mediol.

(3) Voir pour la dot et les cadeaux de noces le texte du contrat de mariage dans les *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 360.

(4) Ibid. p. 371.

« Quand la fiancée viendra — plût à Dieu que ce soit bientôt — elle me trouvera ici, et pourra se convaincre que mon conseil était bon et que ce que j'ai fait, a été fait à bonne intention ». [1]

Le calme se fit pour quelque temps en apparence, autour de ce mariage, du moins Mathias n'eut pas, à ce qu'il semble, de nouveaux sujets de plainte ; d'ailleurs sa tendresse pour sa femme ne se démentit jamais et les relations entre les deux époux continuèrent à offrir un tableau de paix et de concorde parfaite. Le roi alla plusieurs fois avec sa femme pour des séjours de quelque durée chez le petit primat à Esztergom où le couple royal était fêté avec le plus grand éclat.

Pendant ce temps, les cours de Ferrare et de Bude échangèrent une correspondance active au sujet des revenus du jeune archevêque ; les administrateurs s'accusaient réciproquement, les employés mal payés s'étaient plaints à Ferrare, [2] et Béatrice dut enfin se laver du soupçon de s'approprier les revenus d'Hippolyte, ce qui lui valut des excuses et des explications de la cour de Ferrare. [3]

Ces questions d'argent à part, la correspondance de ce temps est remplie des éloges du petit archevêque et de l'expression de la reconnaissance de ses parents. Hippolyte est « beau comme une fleur » écrit Béatrice, la légère fièvre qu'il a eue a même

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 422, datée par erreur du 20 juin.

(2) Lettre de Gregorius de Pannonia à la duchesse Éléonore en date du 24 octobre 1487. Archives de Modène. (Arch. Duc. Secr. Casa.)

(3) Voir les lettres p. 18, 20, 41, 404, 406 et 417 du tome IV. des *Mon. Hung.* (D. E.)

tourné à son avantage, car il a grandi pendant ce temps. [1] Sa mère lui donne parfois des commissions pour le roi et la reine, ce dont il s'acquitte très gentiment ; [2] il avait d'ailleurs assez d'occasions de voir sa tante, car Béatrice, souvent malade dans ce temps, faisait venir auprès d'elle Hippolyte pour la consoler dès qu'elle se sentait indisposée : c'est ainsi qu'elle le fit venir à Vienne au printemps de 1488, puis à Baden en automne de la même année. Le couple royal veut déjà pourvoir à l'avenir de l'enfant ; il prépare les voies afin de lui faire obtenir un jour le chapeau de cardinal par l'entremise du roi de Naples et de quelques-uns de leurs amis de Rome, mais Béatrice, en raison de la tension des rapports entre le Saint-Siège et son époux d'une part, et le roi de Naples d'autre part, s'efforce de calmer l'impatience de Ferrare et recommande à Hercule d'agir avec prudence dans cette affaire. [3]

Un seul fils adoptif ne lui suffisant pas, Béatrice reprend l'ancien projet de faire venir Fernand d'Este, son autre neveu, et Mathias l'appuie de toutes ses forces. Les pourparlers à ce sujet durent sans interruption du printemps de 1488 jusqu'à la mort du roi : ce ne sont qu'invitations et prières instantes de la part de Béatrice, de Mathias et d'Hippolyte, promesses alternant avec des excuses de la part des

[1] Lettres de Béatrice, Costabili, Beltrami et Hippolyte dans les *Mon. Hung.* (D. E.), tome III, p. 368, 378, 385 et 424 et tome IV, p. 105, 336 et 394.

[2] *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 8.

[3] Lettre de Béatrice à Hercule en date du 13 janvier 1490. *Mon. Hung.* (D. E.) IV. p. 127. Rapport de Beltr. Costabili à Hercule en date du 3 du même mois et de la même année. Ibid. p. 410—418.

parents. Comme le projet avait échoué une première fois, parce que le prince héritier de Naples avait pris Fernand à sa cour, Béatrice explique à sa sœur que Mathias, qui voudrait s'attacher entièrement cet enfant et lui faire donner une éducation militaire complète, pourrait lui assurer de plus grands avantages et un plus bel avenir que ses parents de Naples. (1)

Le couple ducal voyant Béatrice inébranlable dans son projet, finit par y donner son adhésion avec force remercîments. Il était déjà question de la suite du jeune prince et des détails relatifs au train de maison qu'il aura en Hongrie, quand le voyage dut être brusquement ajourné, fait qui se répéta plusieurs fois. Il fut enfin convenu que le duc enverrait son fils au printemps de 1490, (2) mais ce printemps vit Mathias descendre au tombeau.

Béatrice, si attachée à sa famille, dut éprouver en automne 1487 un vif plaisir du second mariage de son frère Federigo ; ce prince épousa le 18 novembre sa cousine Isabelle del Balzo qui avait été fiancée à son frère cadet Francesco, mort prématurément, et dont le père avait été jeté en prison par Ferrante lors de la conjuration des barons. La jeune Isabelle ne se doutait pas, en donnant sa main au fils puîné du roi, qu'elle serait un jour reine de Naples, la dernière de la dynastie des Aragon. (3) A peine Federigo eut-il convolé en secondes noces que son aîné Alphonse, le prince héritier, devint

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 412.
(2) Ibid. IV, p. 102, 107.
(3) Passero, ouv. cité p. 51. Notar Giacomo, ouv. c. p. 152. Ben. Croce : *Isabella del Balzo, regina di Nap.*, p. 3—4.

veuf, sa femme, la spirituelle Hippolyte Sforza, belle-sœur de Béatrice, étant morte à l'âge de 42 ans, dans l'été de 1488. Au moment de sa mort, elle avait un fils déjà adolescent, Ferrandino prince de Capoue, que Béatrice aurait voulu donner pour époux à Marie-Blanche Sforza à la place de Jean Corvin, et une fille, grande aussi, Isabelle, fiancée dès son enfance à Gian-Galeazzo, duc de Milan. On n'attendit pas la fin de l'année de deuil pour conclure le mariage entre la fille de la défunte reine et le jeune duc de Milan. La charmante Isabelle quitta Naples à la fin de la même année, et à sa suite se joignit Fernando d'Este, qui revenait de Naples et se préparait à aller en Hongrie. (1) Mais la fatalité sembla peser sur ce mariage consommé dans une année de deuil, car «Isabelle fut malheureuse comme fille, épouse, princesse et mère», (2) et aucune des espérances qu'on avait placées dans cette union ne se réalisa.

En dehors des alliances de famille, d'autres affaires sollicitaient grandement alors l'attention de Béatrice et surtout de Mathias en Italie.

La ville d'Ancône voyait depuis longtemps d'un œil jaloux l'hégémonie de Venise sur l'Adriatique et, mécontente d'ailleurs du gouvernement papal allié de Venise, elle se plaça au printemps de 1488 sous la protection de Mathias, refusa l'obéissance au pape son suzerain et arbora le drapeau hongrois. La fin de l'affaire fut cependant que Mathias renonça à ses prétentions sur Ancône et se réconcilia avec le pape et même avec Venise.

(1) *Antichità Estensi*, p. 255.
(2) Litta, ouv. cit. 15 liv. et tableau généalogique.

Pendant cette querelle, Béatrice écrivit — au su de Mathias certainement — plusieurs lettres au pape pour apaiser sa colère, lui expliquer les raisons de son mari, le supplier de faire la paix et lui offrir sa médiation. (1) Ces lettres montrent que Béatrice recevait aussi des brefs du pape, et que le nonce vint plus d'une fois en audience et envoyait à Rome des rapports sur ce qu'elle avait dit. (2) La reine, qui se donnait le titre de «la plus obéissante fille du pape», s'efforçait de toutes les manières d'engager le Saint-Père à remettre le prince Djem à son époux qui, dans ce cas, se déclare prêt à faire droit à toutes les demandes de la Curie, car, ayant Djem sous la main, il trouvera aide de tous côtés et «en trois ans chassera le Turc de Constantinople; Venise n'en est pas capable, seul le roi de Hongrie est à même de le faire, tant à cause de ses qualités personnelles que de la situation de son royaume, et il veut et peut faire contre eux une guerre victorieuse.» C'est pourquoi «me jetant aux genoux de Votre Sainteté, écrit-elle, je La supplie de bien peser ce qu'Elle va décider... Je sais ce que je dis, Saint-Père, ... pour l'amour de Dieu, réfléchissez, je Vous prie, aux conséquences possibles de l'affaire du prince turc et que votre résolution s'inspire de la sagesse divine.»

On sait que Djem ne fut jamais remis à Mathias, ni livré non plus à Venise; ce qui montre que le roi était plutôt seulement jaloux de la cité des lagunes,

(1) Lettres de Jean Vitéz cadet, évêque de Szerém des années 1488 et 1490, aux Archives de Venise. (Bolle ed Atti della Curia Rom. Ba VIII.) Lettre du pape en date du 26 mars 1489 conservée auxdites Archives.

(2) Fraknói : *Pecchinoli Ang.* p. 33, 53 et 74.



c'est qu'il déclara quelques mois plus tard qu'il n'avait que faire du prince turc. Béatrice, de son côté, fut tout heureuse à la nouvelle de l'amnistie accordée aux Ancônais, laquelle mit fin à la querelle. (1)

En général, Mathias est, dans les dernières années de sa vie, visiblement dégoûté de la guerre et aspire à la paix. Cela s'explique d'abord par le délabrement de sa santé ; puis les querelles domestiques durent aussi paralyser une énergie qu'il employa désormais presque exclusivement à assurer sa succession à son fils. C'est pour cette raison qu'il penche à la paix dans les affaires d'Allemagne où il se trouve en présence de Maximilien, roi de Rome, personnalité bien plus sympathique que ne l'était son père, et où Mathias se retrouvait en parfaite conformité de sentiment avec Béatrice, que sa parenté poussait toujours à faire la paix avec les Allemands. Au printemps de 1486, la duchesse Éléonore envoie déjà, avec une lettre de recommandation, un familier de l'empereur à Béatrice pour qu'il traite avec elle de la paix à conclure avec Maximilien, et elle y dit qu'il est «partisan d'une paix honorable.» (2) Le roi de Naples écrit le 7 août 1487 à son ambassadeur à Bude qu'il importe à la chrétienté que Mathias et Frédéric fassent au plus tôt la paix ; qu'il agisse donc dans ce sens d'accord avec la reine qui sera le plus ferme soutien de cette cause. (3) A la fin de novembre, Béatrice peut déjà

(1) Fraknói, ouv. cit. p. 74 et 85.
(2) Archives d'État de Modène, Min. d. lett. a Princ. Est. Ungh.
(3) Bibliothèque Nationale à Naples, lettre du 20 mai. (Cod. manoscr. XIX. A. 15. I. 186.)

annoncer à Hercule que son mari désire se rencontrer avec le duc de Saxe en vue de la conclusion de la paix (1) et, en janvier suivant, (1488) elle lui fait savoir qu'une trève a été conclue. (2)

Alors commença au printemps un actif échange de notes entre les deux cours, car Maximilien avait embrassé avec ardeur l'idée que son père et Mathias devaient non seulement faire la paix, mais contracter une solide alliance, à quelle fin on projetait une entrevue des deux souverains et la réunion d'un congrès où les cours italiennes amies seraient aussi représentées. (3) Mathias, renonçant à ses visées sur la couronne impériale, reconnut l'élection de Maximilien comme roi de Rome et fit publier, le 18 juin, avec une grande solennité la prolongation de la trève. Au milieu de ces accords, Béatrice ne perdait pas de vue les intérêts de sa famille ; c'est ainsi qu'elle recommanda pour femme sa belle-sœur, l'infante Giovanna à peine âgée de plus de dix ans, à Maximilien veuf depuis sept ans, ou à son fils Philippe encore tout petit, mais ce projet échoua encore plus tôt que les autres.

Mathias fut obligé par la maladie de confier à Jean Filipecz, évêque de Nagyvárad, la conduite des négociations qui eurent lieu à Linz dans l'automne de 1489, mais les envoyés de Maximilien vinrent en décembre présenter leurs hommages au couple royal à Bude. A cette occasion, ils présentèrent séparément à la reine les «saluts de parent

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 266.
(2) Ibid. p. 425.
(3) Correspondance relative aux missions diplomatiques ferraraises. *Mon. Hung.* (D. E.), tome IV, p. 90, 94, 106 et 398.

et même de frère» de Maximilien, et la supplièrent de mettre son influence au service d'une cause si importante à la chrétienté, (1) à quoi Béatrice se déclara toute gagnée aux idées de paix et d'alliance. (2)

Nous avons dit que Béatrice fut souvent malade dans ces années-là. Ses rhumatismes avaient commencé avant l'arrivée d'Hippolyte, et il semble que la maladie ait eu le caractère le plus aigu dans l'hiver de 1487 à 1488. Hippolyte écrit en novembre 1487 que la reine est guérie — à ce qu'on lui dit — et qu'elle tâche de recouvrer ses forces. Éléonore, au commencement de décembre, la prie de se soigner et de lui donner des nouvelles de sa santé. Béatrice répond de Vienne qu'elle ne va pas plus mal, mais ni mieux non plus, que les médecins lui affirment que son cas n'est pas grave et que la belle saison lui rendra la santé. Cependant elle est forcée d'écrire au commencement d'avril qu'elle n'est pas encore rétablie, c'est pourquoi elle reste à Vienne et garde Hippolyte auprès d'elle; sa sœur fait des prières pour son rétablissement et l'engage à essayer tout ce qui pourrait amener la guérison. (3) Ces encouragements furent aussi pour quelque chose dans la décision qu'elle prit en septembre 1488, sur le conseil de son médecin de Vienne, d'aller aux eaux de Baden près Vienne, localité située dans une charmante contrée, où elle prit des bains pendant une quinzaine de jours en compagnie de Mathias

(1) Rapports des ambassadeurs de Ferrare: *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 390—393.

(2) Lettre à Maximilien en date du 8 janvier 1490, citée plus haut. Archives d'État de Vienne.

(3) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 367, 371, 395, 423.

et d'Hippolyte. [1] Les eaux lui firent du bien; son beau-frère Hercule la félicite de son rétablissement [2] et, dès lors, il n'est plus question pendant longtemps de ses rhumatismes. Cependant depuis sa première maladie — et probablement aussi à cause de l'état de santé de son époux, qui déclinait de plus en plus — la reine voyage et se déplace beaucoup moins. Elle ne va plus à la chasse et c'est probablement une des raisons pour lesquelles Béatrice commence à prendre vers ces temps un embonpoint considérable, comme le montrent les portraits de l'époque.

C'est aussi par égard pour cet état de santé que que Mathias met les plus grands ménagements à repousser les assauts, sans cesse renouvelés, de Béatrice contre ses projets touchant Jean Corvin. Mathias ne semble pas avoir eu connaissance alors des cabales au moyen desquelles Béatrice, probablement avec l'aide de sa sœur, cherchait à indisposer Milan contre ce mariage. Mettant à profit une très légère claudication que le prince Jean avait, disait-on, depuis l'enfance, elle le dépeignait comme un monstre de laideur à sa fiancée, si bien que celle-ci voulut un jour entrer au couvent de désespoir. [3] C'est un fait que les cours de Bude et de Milan firent preuve, dans le courant de 1488, d'une certaine défiance réciproque — ou plutôt d'une grande circonspection — pour tout ce qui touchait au mariage, mais le mariage lui-même ne fut jamais

(1) Lettre de Béatrice : «Datum in balneis Poden prope Vienna», ibid. p. 431.

(2) Archives d'État de Modène. (Arch. Propr. Minv. Cronolo. 1485—88.)

(3) Voir à ce sujet Schönherr, ouv. c. p. 71 et suiv.

remis en question d'une manière sérieuse. Ludovic Sforza, tout en se plaignant au roi de Naples de l'attitude hostile de sa fille Béatrice, exprime lui-même des doutes au sujet de l'exactitude des nouvelles répandues à ce sujet et prie le roi d'envoyer quelqu'un à la cour de Hongrie pour lui exprimer sa satisfaction de ce mariage. (1) Le duc de Milan, frère de la fiancée, raconte dans plusieurs de ses lettres comment sa sœur grandit et embellit, il se félicite de cette nouvelle parenté et, voulant immédiatement la mettre à profit, il demande un évêché de Hongrie pour son oncle, le cardinal Ascanio. (2)

Les envoyés de Milan quittèrent rassurés, à ce qu'il paraît, la ville de Vienne où le couple royal avait passé presque toute l'année 1488, et il fut convenu que le mariage aurait lieu, non dans l'automne de la même année, comme il avait été décidé d'abord, mais au printemps de 1489, et le roi fit même faire les préparatifs nécessaires.

Entre temps le roi de Naples avait suivi le conseil de Ludovic Sforza et envoyé en ambassade à Vienne, dans l'été de 1488, l'évêque de Lucera, Pietro Ranzano, bien connu à la cour de Hongrie, pour présenter à Mathias les félicitations de son beau-père à l'occasion du mariage de Jean Corvin. Mais ceci ne fut qu'un prétexte pour envoyer quelqu'un : l'évêque fit à l'audience publique un pompeux éloge de Mathias, de Béatrice et du prince Jean, assurant même ce dernier et sa fiancée des

(1) Rapport d'ambassadeur du 16 janvier de la même année. Arch. de Modène.

(2) *Mon. Hung.* (D. E.) III, p. 404—405.

sentiments maternels de la reine,(1) mais, en audience privée, Ranzano employa toute son éloquence à détourner le roi de son projet touchant la succession au trône de Jean Corvin, projet offensant pour la reine, qui est encore dans la fleur de l'âge, et à le gagner à l'idée de désigner Béatrice pour lui succéder. (2) C'est peut-être le même envoyé qui a apporté à Mathias une lettre de Ferrante datée du 27 juillet, qui l'exhorte à porter à sa femme une affection inaltérable et à pourvoir à son avenir. Cette lettre était évidemment destinée à appuyer les prétentions de Béatrice, et c'est une de ces recommandations auxquelles Mathias se réfère dans des instructions qu'il donne plus tard à son ambassadeur. (3)

A l'appui de ces prétentions, Béatrice avait imaginé — avec le conseil de ses familiers italiens sans doute (4) — une théorie de droit public toute nouvelle, que son père fit sienne et développa plus tard devant l'ambassadeur de Milan. (5) Selon lui, la reine une fois couronnée reste reine pour toute la vie et ne peut être privée de ses droits ; si son époux vient à mourir sans postérité, elle prend le gouvernement à la tête d'un conseil composé de quelques magnats, mais elle est tenue de se rema-

(1) Le texte du discours se trouve dans les *Fontes domestici* de Florianus, Index I, p. 122.

(2) Relation de Jac. Trotti en date du 27 septembre 1488. Archives de Modène div. citée.

(3) L'original est aux Archives du chapitre de la cathédrale d'Esztergom.

(4) F. Nunziante, *Castel Capuano sede dei Tribunali*, Napoli Nobil. II, p. 116.

(5) Rapport de l'ambassadeur Giac. Trotti en date du 11 mars 1489. Archives de Modène.



rier et son époux devient roi par le seul fait de ce mariage.

Il est évident que Béatrice et son entourage tiraient des conclusions erronées, ou plutôt arbitraires et fausses, de quelques précédents tout autres, à l'aide desquels ils étayaient leur thèse de droit public.

Il est probable que Ranzano prit aussi position en faveur de cette théorie absurde, ce qui causa un vif déplaisir au roi. (1) On ignore s'il parvint à faire revenir l'envoyé de son erreur ; à l'égard de Béatrice, il est certain qu'il alla jusqu'aux dernières limites de la patience et de la délicatesse, comme nous le verrons, par la déclaration qu'il fit plus tard et dont nous donnerons un extrait.

Sur ces entrefaites, Mathias jugea encore à propos d'ajourner au printemps de 1490 le mariage fixé d'abord au printemps, puis au mois de septembre de l'année précédente. Il en donnait pour raison que la route que le cortège de noce devait suivre, et en particulier la traversée du Frioul, était semée de périls par suite de l'hostilité de Venise et de l'empereur, et qu'il voulait d'abord assurer le voyage de sa future bru par la conquête ou l'acquisition à l'amiable de ces territoires. La chose parut suspecte, si bien que la cour de Milan jugea nécessaire de se faire représenter dorénavant en Hongrie par un agent à demeure et y envoya Maffeo del Naso Trivilliense avec mission de s'enquérir de la véritable cause de ces ajournements. Nous ne croyons pas faire erreur en la cherchant

(1) Rapport d'ambassadeur cité en date du 27 septembre 1488. Archives de Modène.

dans les négociations entamées alors avec Maximilien, lesquelles, comme l'on sait, faisaient entrevoir la possibilité d'un mariage entre le prince Jean et la fille du roi de Rome.

Ceci ne resta pas longtemps un secret pour la diplomatie milanaise qui, suivant en cela les traditions de la politique italienne contemporaine, chercha immédiatement à tirer parti d'une défection possible de Mathias, et commença à s'occuper d'un projet de mariage entre Marie-Blanche et Maximilien, le roi de Rome et futur empereur. (1)

Naturellement ces hésitations de Mathias encouragèrent Béatrice à continuer ses intrigues. Nous ne possédons que des renseignements défectueux et vagues touchant certaine lettre chiffrée qu'elle écrivit à la duchesse de Milan et qui étant tombée aux mains de Ludovic, le mit dans une grande colère. (2) Ce n'est pas sans de bonnes raisons non plus que le roi fit saisir la lettre où l'évêque de Lucera racontait la scène regrettable qui avait eu lieu entre le roi et la reine, et retint l'évêque à Bude pour qu'il ne pût même en faire une relation verbale. (3) Ce qu'on voulait cacher, était probablement la violente dispute dont les gens de l'entourage d'Hippolyte envoyèrent le récit à Ferrare. La cause première en fut l'accusation que portait Béatrice, conseillée par ses Italiens, contre la mère de Jean Corvin d'avoir causé sa stérilité par des maléfices. Une violente altercation eut lieu à ce sujet en

(1) Schönherr, ouv. cité p. 83, 91—92, 99—100.

(2) Rapport de Trotti en date du 20 mai 1489. Archives de Modène, div. c.

(3) C'est ce qu'écrivit le roi de Naples à Éléonore le 1er novembre 1489. *Mon. Hung.* (D. E.) p. 101.



présence du roi entre la reine et le prince Jean; on en vint aux injures et, finalement, Mathias leva, à ce qu'on prétend, la main sur son fils. (1) Il va sans dire que de pareilles scènes ne faisaient que stimuler Béatrice à continuer la lutte qu'elle menait contre l'accession au trône du prince Jean.

Le roi qui, d'ailleurs, se sentait de plus en plus malade, perdit enfin patience et se décida à dévoiler à la famille de Béatrice la conduite intolérable de sa femme en l'avertissant des dangers que les menées de la reine peuvent lui faire courir à elle. Le plus simple eût été de s'adresser directement à son beau-père, mais le vieux Ferrante avait perdu toute sa confiance, et pour de graves raisons. Nous avons vu avec quel empressement Mathias était venu en aide au roi de Naples lors de la conjuration des barons ou lorsque les Turcs avaient fait irruption dans ses États, et son empressement à lui rendre service ne s'était jamais refroidi. Sa querelle avec le pape ne se serait pas envenimée à tel point, si le Saint-Siège n'avait pas attribué l'attitude provocante de Ferrante aux encouragements de son gendre. (2) Mathias avait carrément déclaré au légat du pape que «l'honneur ne lui permettait pas d'abandonner son beau-père et ses alliés». (3) Et pour récompense de tous ces services, son beau-père contrecarrait ses projets à Milan, appuyait clandestinement les absurdes prétentions de Béatrice à la succession au trône et l'importunait

(1) Rapport d'Ant. Costabili cité plus haut en date du 18 septembre 1489. Archives de Modène.

(2) Pastor, ouv. c. III, p. 200.

(3) Fraknói : *Pechinoli Ang.* p. 86.

de ses sollicitations pour les faire couronner de succès! Les derniers temps, Mathias ne cachait plus son irritation contre son beau-père; il déclarait au légat du pape que le roi de Naples ne tenait jamais sa parole, que tout ce qu'on faisait pour lui était peine perdue et qu'il lui avait causé tant de désagréments que «tout le velin que peut fournir un bœuf ne pourrait en contenir la description». (1) Enfin il éclata, en présence de l'ambassadeur de Milan, contre l'avidité, la perfidie de son beau-père et dit que c'est lui qui excitait la reine contre ses projets, qu'il en avait la preuve par des lettres interceptées. (2)

Dans ces conjonctures, il est tout naturel que Mathias, cherchant dans la famille même de sa femme, remède aux ennuis que lui causaient les tracasseries et les perpétuelles intrigues de Béatrice, ne se soit pas adressé à son beau-père, mais à son beau-frère Alphonse, héritier du trône et prince de Calabre.

Il pouvait le supposer moins prévenu que son père en faveur de sa sœur, et il savait, d'autre part, que personne n'avait autant d'influence que lui sur le vieux roi. Il envoya donc à Naples, au printemps de 1489, un messager dans la personne d'Antoine Sánkfalvi, prévôt de Pozsony, qui fut plus tard évêque de Nyitra, (3) et tout en le chargeant secrètement de renseigner le prince sur la situation, il lui remit une sorte de mémoire qui est

(1) Fraknói: *Pechinoli Ang.* p. 63—64, 65—69.
(2) Rapport de Maff. Trivilliense (en date de 1490 au lieu de 1489). *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 251.
(3) Fraknói : *Les diplomates hongrois de Mathias* (en hongrois). *Századok*, année 1898, p. 874.



un acte d'accusation en règle contre Béatrice, et fait en même temps une peinture prophétique des malheurs que la reine attira sur elle dans la suite. (1)

« Nous avons fait et Nous faisons encore avec plaisir — dit Mathias dans ce mémoire — tout notre possible pour faire plaisir à Sa Majesté le roi, mais quand on Nous demande des choses qu'il n'est pas en notre pouvoir d'accorder ou qui sont même absolument impossibles, on ne doit pas Nous en faire un grief si Nous sommes forcés de les refuser. Sa Majesté et Son Altesse le Prince Héritier Nous recommandent chaudement la cause de la Reine notre épouse, mais Nous savons bien que ces recommandations ne sont pas dues à l'initiative de Sa Majesté ni de Son Altesse, mais de la reine même, qui aspire, sinon ouvertement, du moins en secret, à une chose qu'il n'est pas en notre pouvoir de faire. La reine désire après Notre mort — au cas où nous mourrions avant elle — Nous succéder sur le trône et prendre dans ses mains les rênes du gouvernement, ce que Nous ne pourrions lui promettre quand même Nous le voudrions et que Nous ne pouvons même pas proposer à nos sujets, si nous ne voulons pas exciter en eux une haine éternelle contre Nous et contre la reine. Le peuple hongrois est capable de se faire tuer jusqu'au dernier homme plutôt que de se plier au gouvernement d'une femme ; il se souvient encore avec amertume d'en avoir eu un jadis, lequel fut mauvais et désastreux pour le pays. Nous devons ajouter en toute franchise que la reine n'est guère aimée de nos sujets, ce que Nous constatons avec chagrin, mais enfin Nous

(1) Kovachich : *Scriptores Minores*, I, p. 341—350.

ne pouvons pas leur infuser l'amour, et la reine ne s'efforce pas de gagner leur affection. Voilà, en particulier, pourquoi Nous ne pouvons pas faire ce qu'elle désire, mais elle ne veut pas se résigner et Nous importune nuit et jour non seulement de ses demandes, mais de ses plaintes continuelles, de ses récriminations et de ses larmes. Pour calmer ses inquiétudes touchant l'avenir, Nous fîmes naguère le projet d'assurer à notre épouse après notre mort, en cas où Nous mourrions sans enfant, une situation digne d'elle. Elle a repoussé nos propositions, parce qu'elle veut Nous succéder dans la plénitude de notre pouvoir, ce qui est impossible, comme Nous l'avons dit, par égard pour les Hongrois et même pour nos autres peuples. Nous avons été jusqu'à prendre en secret des renseignements, mais Nous avons trouvé nos sujets inébranlables dans leur sentiment à cet égard. Par contre, ils Nous supplient de désigner comme successeur notre fils Jean Corvin, prince de Silésie, et de le faire élire roi de notre vivant, tout en stipulant que si la reine venait à mettre au monde un fils, c'est celui-ci qui serait l'héritier du trône. Et Nous n'avons pu accéder au vœu de notre peuple à cause de l'opposition de la reine...»

«De la sorte nos soucis ne font que grandir. Par égard pour S. M. le Roi notre Père, pour Son Altesse, pour toute la maison d'Aragon, pour notre propre dignité et l'amour que Nous avons toujours eu et que Nous avons encore pour la reine, Nous avions le dessein de pourvoir à son avenir après notre mort d'une manière digne de son auguste père et de son royal époux; nous voulions en outre que notre fils, que nos sujets désirent voir Nous

succéder, et sa future épouse adoptent dès aujourd'hui la Reine pour mère, la respectent comme telle, la défendent elle et ses biens, et lui conservent ses droits. Et au cas où la reine ne se fierait pas aux promesses de notre fils, pour obliger celui-ci à les tenir, Nous aurions obtenu des États de Hongrie qu'ils reconnussent à tout jamais notre épouse comme leur reine aînée.»

«Tout cela aurait pu se faire au cas où Nous n'aurions pas de fils de la reine. Mais voyant que tout était inutile, que les raisonnements ne faisaient qu'irriter la reine au lieu de l'apaiser, Nous avons fini par faire le silence sur ce sujet et, dès lors, Nous n'avons plus reparlé de la situation qui lui sera faite après Notre mort — puisqu'enfin nous sommes tous mortels — car il est évident que les meilleurs conseils, lorsqu'ils sont en opposition avec ses vues, n'ont d'autre effet que de la faire persister dans sa résistance opiniâtre et d'exciter son mécontentement.»

Il enjoint par conséquent au prévôt de déclarer au prince que, lorsqu'on verra le sort de la reine prendre une fâcheuse tournure, ce n'est pas lui qu'il faudra en accuser, parce qu'il l'avait prévu, mais ce sera la faute de la reine elle-même; que le prince prie donc le roi d'exhorter sa fille à changer de conduite. «Car — dit Mathias — Nous savons ce que Nous disons en déclarant que, si la reine s'y refuse, non seulement elle ternira d'opprobre pour l'éternité notre gloire et notre renommée acquises au prix de tant de travaux, mais elle causera sa perte et celle de notre fils. Le droit d'élire son roi appartient à la nation, et elle peut faire un choix contraire à nos désirs; Dieu seul

sait ce que recèle le cœur des sujets, car lui seul sonde les reins et lit dans les cœurs. Il se peut que la nation, oublieuse de nos bienfaits, élise précisément celui qui est pour l'heure le pire ennemi de notre personne et de notre royaume, (1) qui, sitôt monté sur le trône, chassera ignominieusement la reine et notre fils et leur prendra tous leurs biens; il est même possible qu'on mette à mort la reine, (2) car, comme nous l'avons dit, elle n'est point aimée et nul ne connaît mieux le caractère des Hongrois que Nous, qui régnons sur eux depuis si longtemps.»

Il voudrait préserver le roi et la reine sa fille de ces dangers, mais ce n'est possible que si cette dernière renonce à ses malheureux desseins et consent à ce que Jean Corvin soit élu roi du vivant de son père.

La cour de Naples fit-elle quelques démarches auprès de Béatrice en suite des invitations de l'envoyé et ces démarches eurent-elles quelque effet sur son âme? on l'ignore; mais ce qui est certain, c'est que, pendant les derniers mois de Mathias, la reine cessa du moins de combattre le mariage de Jean Corvin et eut même dans cette question une attitude si amicale que le duc de Milan jugea à propos de la remercier par lettre de sa bienveillance pour sa sœur, (3) et l'envoyé de Milan put annoncer que la reine avait déclaré qu'elle

(1) Il entend sans doute l'empereur Frédéric.

(2) Il pensait probablement au sort terrible de Gertrude, femme d'André II, et de la reine Elisabeth, veuve de Louis le Grand.

(3) Lettre du 27 février 1490. *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 140.

aimerait Blanche-Marie comme sa fille. [1] Il est possible toutefois que la reine voulait seulement obtenir par sa feinte résignation que son mari ne pressât pas le mariage, et qu'elle mettait son espoir dans les ajournements, en quoi, hélas, elle ne fut pas déçue.

Mais Béatrice se montra intransigeante dans la question de l'élection de Jean Corvin, et Mathias dut se contenter de faire son possible pour augmenter petit à petit et en silence les chances d'élection du prince, ainsi qu'il l'avait fait prévoir dans son avertissement au roi de Naples. Il n'est pas vraisemblable d'ailleurs que l'opposition de Béatrice ait été le seul obstacle à l'élection de Jean du vivant de son père et que la nation l'ait exigé d'une manière si unanime et si pressante que Mathias cherchait à le faire croire à Naples, car la sévérité de principes du Hongrois touchant la sainteté de la famille ne lui permettait guère de fermer si facilement les yeux sur le vice de naissance du prince.

Si Mathias ne rompit pas en visière avec Béatrice et ses partisans ouverts ou secrets à cause de l'élection de Jean, — s'il est vrai qu'il la croyait réellement possible — cela doit aussi être attribué au fait qu'il était brisé par la maladie : il ne voulait plus que la paix, la paix dans son royaume et — dans son ménage. Bonfini dit que le roi tomba gravement malade de la goutte au commencement de 1489, [2] mais les symptômes du mal étaient déjà anciens ; l'envoyé de Ferrare écrit en automne 1489 que le roi, depuis qu'il est revenu de Vienne à Bude en

(1) Lettre du 27 février 1490. *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 158—159.

(2) Dec. IV, lib. VIII, p. 47.

bateau au mois de mars, ne peut plus se tenir debout et qu'il est obligé de se faire porter en litière par quatre hommes. (1) Il n'avait encore que quarante-neuf ans; mais une carrière orageuse et le sort qui l'avait placé dès son enfance à la tête d'un pays troublé et en guerre perpétuelle, avaient usé de bonne heure ses forces physiques. Sa manière de vivre, son tempérament fougueux et son second mariage durent aussi contribuer à ruiner sa santé. (2)

Une certaine amélioration dut se produire dans le courant de l'été, car le roi fit des voyages en août et septembre avec Béatrice et Hippolyte dans la région comprise entre le Danube et la Drave; (3) mais, au retour de l'automne, des symptômes inquiétants se manifestèrent de nouveau : ses jambes enflèrent, la fièvre le prit; de plus, les astrologues de cour — en qui Mathias avait une aveugle confiance, — comme tant d'autres grands hommes de la Renaissance — le conjurèrent de se méfier des mois de novembre et de décembre. Le roi et sa nombreuse suite furent donc immobilisés pendant trois mois jusqu'au 8 janvier 1490, où la santé de Mathias s'étant quelque peu rétablie et les constellations étant devenues plus favorables, il put se remettre en route avec sa femme, son fils et Hippolyte pour son dernier voyage qui avait Vienne pour terme. (4)

Il est probable que le voyage eut lieu entièrement par eau, car le roi fit halte dans tous les châteaux

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 394.
(2) Teleki ouv. c. V. p. 474.
(3) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 82.
(4) Bonfini, ouv. c. p. 472. L'authenticité de la date est garantie par la lettre que Béatrice a écrite ce jour-là à Maximilien.



et toutes les villes du Danube où il avait fait faire des constructions importantes et qu'il désirait revoir, comme pour en prendre congé. (1) La première étape fut Visegràd, d'où Béatrice écrivit à François de Gonzague, marquis de Mantoue, qui devait célébrer ses noces le mois suivant avec Isabelle d'Este, l'aînée des nièces de Béatrice, à laquelle il était fiancé depuis longtemps et que sa tante avait destiné jadis au roi de Bohême. Tout en le félicitant chaudement de son mariage, elle exprimait ses regrets que la rigueur de l'hiver et la maladie de son époux les empêchassent d'y assister en personne, mais elle annonçait l'envoi d'une ambassade. (2)

De Visegrád le roi et la reine se rendirent à Esztergom, où ils furent pendant trois jours les hôtes d'Hippolyte et se plurent beaucoup ; toute la cour était avec eux et reçut aussi du petit archevêque une hospitalité princière. (3) Puis, après avoir touché les villes de Komárom (Comorn), Tata (Totis), Pozsony et y avoir passé quelques jours, le dernier février, le roi fit avec sa suite son entrée à Vienne où, sur l'invitation de Béatrice, Hippolyte vint bientôt les rejoindre.

Dans l'antique capitale autrichienne, qui lui rappelait son plus beau triomphe, le roi consacra presque tout son temps à l'avenir de son fils. Il réussit à lui assurer la possession de Vienne avec celle de presque tous les châteaux de la Basse-

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 127.

(2) Archives d'État de Mantoue (Archives des Gonzague, t. 532.)

(3) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 133 et 421.

Autriche, et la satisfaction qu'il en éprouvait était encore accrue par le changement survenu dans les dispositions de Béatrice dont nous avons déjà parlé ; de plus, sa santé allait beaucoup mieux depuis que le printemps était venu, de sorte qu'il se remit à faire des projets pour l'avenir et convoqua même les États de Hongrie à Bude pour la Saint-Georges.

Sur l'invitation du roi, Venise lui ayant envoyé un nouvel ambassadeur dans la personne de Domenico Bollani, il lui avait promis, lors de sa réception, de l'armer solennellement chevalier le dimanche suivant. (1)

Ce jour-là, 4 avril, était le dimanche des Rameaux, et le roi, pour raisons de santé probablement, ne voulut pas que la cérémonie eût lieu à l'église de Saint-Etienne trop éloignée ; c'est pourquoi il fit construire une chapelle en bois dans la cour du château qu'il habitait, et la fit aménager et décorer pour la circonstance. La cérémonie ayant duré longtemps, le roi, dont le teint fleuri et la bonne humeur avaient frappé les assistants,(2) rentra un peu fatigué dans ses appartements. Le dîner se faisant attendre, car la reine, dans son ardeur de dévotion, avait voulu aller encore à plusieurs églises ; le roi, pour apaiser sa faim, se fit apporter des figues, mais il trouva un mauvais goût à la première qu'il mangea et se mit fort en colère. Sur ces entrefaites, la reine étant rentrée offrit toute sorte de mets à

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 158—160 et Instructions aux ambassadeurs, en date du 21 août 1489 aux Archives d'État de Venise, Coll. IV. Secreta.

(2) Relation de l'évêque d'Orte (Pecchinoli). Archives de Saint-Marc à Venise, (classe X. Cod. CLVXV, p. 87.)

son époux, mais celui-ci les repoussa tous, et sentant la tête lui tourner et sa vue s'obscurcir, demanda qu'on le mît au lit. Il n'y eut bientôt plus de doute que c'était une attaque d'apoplexie; le prince Jean, ses parents Pierre et Mathias Geréb, Urbain de Nagylucse, l'évêque Thomas Bakócz, Étienne Zápolyai et Étienne Báthori se tenaient consternés autour de sa couche; les gémissements du malade et le fait qu'il lui était impossible de se faire comprendre rendaient la scène encore plus terrifiante. Tout le monde avait perdu la tête; la reine seule s'occupait à donner des soins à son mari: elle lui ouvrait la bouche de force pour y verser des médicaments, elle lui criait dans l'oreille des paroles d'encouragement, lui pressait les mains, soulevait ses paupières: en un mot, elle faisait des efforts désespérés pour le conserver à la vie, pressant, conjurant les médecins découragés de lui venir en aide.

Vers le matin, le malade se sentit un peu soulagé et s'endormit pour quelques instants, mais les douleurs le réveillèrent bientôt, et seule la diminution de ses forces rendait moins violente la lutte qu'il soutenait contre la mort. La reine le suppliait de dire ce qu'il voulait, l'assaillait de questions pour tâcher de deviner sa pensée; il resta muet, mais il fixait un regard suppliant tantôt sur sa femme, tantôt sur son fils, comme s'il voulait leur faire comprendre qu'il désirait rapprocher leurs cœurs, comme s'il conjurait Béatrice dans ses derniers instants de faire pour le mort ce qu'elle avait refusé au vivant. C'est ainsi que le malade passa le jour et la nuit en perdant lentement ses forces, tandis que son entourage passait les heures

en efforts désespérés. Enfin le grand roi rendit l'âme entre 7 et 8 heures du matin le 6 avril, qui était le mardi de la semaine de Pâques. (1)

La consternation des amis du roi, réunis autour de son lit de mort, était encore redoublée par les périls de la situation que créait l'imprévu de la catastrophe et l'insécurité du lendemain. Jean Corvin, que la perte de son père frappait à l'âge de 17 ans, se jeta tout en pleurs aux pieds de Béatrice et la supplia, en embrassant ses genoux, de ne pas abandonner un orphelin, de ne pas renier la mémoire de celui qui l'avait tant aimée, de l'adopter pour fils, tout comme il est prêt à la vénérer comme sa mère. La reine, toute émue, pressa le jeune homme sur son cœur et lui promit de prendre soin de lui comme de son fils, puis se recommanda, elle et le prince, à la fidélité des grands qui joignaient leurs prières à celles de Jean, et alors, sur le corps à peine refroidi du roi, ils jurèrent tous fidélité et obéissance à Béatrice et à Jean Corvin, remettant avec confiance dans leurs mains les destinées du royamue, « comme — dit Bonfini — une fois le soleil couché nos regards se tournent vers la lune ». (2)

(1) C'est à Bonfini que nous devons le récit de la mort de Mathias (Dec. IV, lib. VIII, p. 473—474), et c'est à cette source qu'a puisé Fraknói (ouv. c. p. 389—390), qui démontre, en s'appuyant sur l'avis des médecins, que la cause de la mort fut une congestion cérébrale. L'envoyé de Milan indique aussi comme cause, dans son rapport daté du jour du décès, un «accidento apopletico». *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 161.

(2) *Hist.*, loc. c.

LIVRE CINQUIÈME.

Luttes et intrigues.

I.

Le moment et les circonstances où survint d'une façon si imprévue la mort de Mathias, en faisaient un événement d'importance universelle.

Il avait mené à bien presque toutes ses entreprises, sans avoir pu toutefois garantir les résultats acquis contre toutes les éventualités futures. C'est pourquoi ses conquêtes en Autriche, la possession de Vienne, la succession au trône, l'intégrité de son empire, le maintien des réformes qu'il avait introduites dans l'administration, la continuation de la guerre contre les Turcs étaient, au moment de sa mort, autant de questions ouvertes qui attendaient une solution : elles devaient infailliblement provoquer un choc des intérêts nationaux et étrangers et agiter la plupart des États de l'Europe centrale. (1)

Les sentiments de douleur de la nation ne se

(1) Sigism. dei Conti (ouv. cité II, p. 5.) dit : «Cuius (Mathiae) obitu eo maior christianae rei iactura facta videbatur, quod apparabat graves de regno contentiones futuras.»



firent jour que petit à petit; les voix peu sincères qui s'élevaient au milieu des exagérations du deuil officiel ne pouvaient étouffer le bruit des compétitions pour le pouvoir qui allaient bientôt éclater. Nous ne pouvons connaître les véritables sentiments du peuple que par la consternation générale, l'épouvante instinctive qu'il éprouva au moment de la catastrophe, et les naïves croyances populaires qui entouraient de prodiges la mort du roi. (1)

Enfin la douleur de cette perte, la révolte contre le sort suggérèrent au peuple l'idée que la mort du roi ne pouvait être due à une cause naturelle, qu'il devait y avoir eu crime et qu'il fallait le venger. Pour quelques-uns la coupable était Béatrice, qui aurait été corrompue par Maximilien, roi de Rome, ou par quelque prince italien; Maximilien lui aurait promis mariage, disait-on, au cas où elle ferait disparaître Mathias. (2) En revanche, d'autres portaient leurs soupçons sur des magnats, et en particulier sur l'ambitieux Étienne Zápolyai. (3)

Depuis Pray, tous les historiens hongrois sont d'accord pour repousser ces accusations, que réfutent d'ailleurs le mieux les symptômes de congestion cérébrale, de la maladie du roi et auxquelles contredisent le caractère de Maximilien, ainsi que le fait qu'il n'y avait pas un seul « prince » italien qui eût

(1) «Omnia timore et pavore plena sunt», écrit l'évêque d'Orte dans son rapport au pape le jour même de la mort du roi. (Archives de Saint-Marc à Venise.)

(2) Lettres d'un certain Etienne de Crémone, datées de Pesaro et de Bologne le 20 avril et le 12 mai. 1490, *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 175 et 198; Préface de Jean Sambucus à l'*Epitome* de Ransanus, éd. Schwandtner II, p. 513—514.

(3) Pray: *Annales*, p. 203, et L. Szalay, ouv. c. III, p. 342.



intérêt au meurtre de Mathias. C'est avec Venise qu'il était le plus mal, mais, enfin, il avait fait sa paix avec elle, et les événements ultérieurs excluent l'existence d'un accord secret entre Béatrice et la République, et montrent même qu'elles se défiaient beaucoup l'une de l'autre. (1)

Il est certain — et c'est là ce qui a excité les soupçons de ses ennemis — que son mari n'aurait pu mourir plus à propos au point de vue du succès possible des aspirations de Béatrice. Mathias ne pouvait plus guère accroître l'éclat et la puissance de sa couronne, et il n'avait encore pu réaliser son vœu le plus cher, c'est-à-dire assurer la succession au trône à son fils Jean. S'il avait vécu encore un peu de temps, il est bien probable que le mariage de son fils avec la princesse Sforza aurait eu lieu et que, par suite, cette riche et puissante maison aurait mis sa fortune et son influence au service des intérêts de Jean. Mais ce mariage devint bientôt incertain ; le prince désigné pour succéder au roi, n'avait pas encore dix-huit ans révolus et, quoique Mathias eût surmonté à cet âge des difficultés non moins grandes, on dut bientôt s'apercevoir que son fils n'avait hérité ni de son génie ni de sa fermeté de caractère. Enfin, pour ce qui concernait sa personne, la reine pouvait s'abandonner à la croyance flatteuse pour son amour-propre que ses trente-trois ans, sa beauté encore vantée rendront désirable

(1) Dans une lettre du 24 novembre 1489 (Archives d'État de Venise, Cons. dei X. Misti reg. 24. c. 115.), le Conseil des Dix tance Dom. Bollani, son ambassadeur en Hongrie, d'avoir accepté de l'argent de Béatrice à certaine occasion et lui interdit sévèrement d'en accepter à l'avenir.

à n'importe quel prétendant la possession de sa personne, si elle est liée à celle de la couronne de Hongrie.

Ces circonstances et le fait que les prélats et les grands du pays présents à Vienne au moment de la mort du roi, en remettant la conduite des affaires dans les mains d'un conseil présidé par la reine et le prince Jean, avaient fait pour un instant de Béatrice la maîtresse de la situation, étaient bien propres à encourager ses espérances touchant la réussite de ses plus ambitieux projets. Jamais elle ne s'était vue aussi puissante que les premiers jours qui suivirent la mort de son époux, mais ce n'était là qu'un leurre du sort, lequel lui réservait une chute d'autant plus profonde.

Il ne faut pas voir un oubli de respect qu'on doit à la mort dans le fait que les compétitions au trône et les intrigues auxquelles la veuve et l'orphelin prirent une part très active, commencèrent sur le corps à peine refroidi du roi, avant les funérailles mêmes. Dans la situation créée par cette mort et dans un pays où le droit d'élire son roi appartient à la nation, c'était inévitable; mais ce qui nous révolte, c'est l'empressement que mit Béatrice à faire avorter les plans de son glorieux époux et à déposer ses voiles de veuve pour atteindre ses fins ambitieuses.

Bonfini raconte qu'après la scène émouvante qui avait eu lieu autour du lit de mort de Mathias, la reine, les cheveux épars, le visage meurtri par ses ongles et entièrement épuisée, se retira dans ses appartements. (1) Elle eut toutefois la force de

(1) *Dec.* IV, lib. VIII, p. 474.



se rendre avec le prince Jean au conseil de gouvernement que tenaient les grands et dans lequel de graves résolutions devaient être prises. Craignant une émeute ou une irruption des ennemis, on fit fermer les portes du château et de la ville ; (1) Étienne Zápolyai fut maintenu au poste de gouverneur de Vienne et lieutenant du roi pour les territoires conquis sur l'Autriche ; le gouvernement de la Moravie et de la Silésie fut confié à Jean Filipecz, évêque de Nagyvárad, le trésor à Jean Corvin, à qui l'on adjoignit l'évêque Urbain comme administrateur. De crainte qu'on n'en fît mauvais usage, les sceaux du roi défunt furent brisés en présence de la reine et du prince et remplacés provisoirement par ceux de Béatrice et de Jean Corvin. Il fut décidé que le corps du roi serait transporté à Bude et, de là, à Székesfehérvár (Albe-Royale) pour y être inhumé, que la reine convoquerait pour le 17 mai les États de Hongrie en vue de l'élection d'un roi et que l'assemblée aurait lieu au traditionnel Champ du Rákos. Il aurait dû encore être question dans cette première séance du conseil de la nomination d'un régent pour la durée de l'interrègne, (2) mais le conseil ne prit aucune décision à ce sujet, bien que la reine et les grands de son parti l'eussent désiré, à ce qu'il semble. (3)

L'ambassadeur de Milan, Maffeo Trivilhense,

(1) Rapport de l'envoyé suisse Melchior Russ, publié par Charles Szabó dans le *Budapesti Szemle*, année 1862, p. 163.

(2) Rapport de Pecchinoli, évêque d'Orte, cité plus haut. Archives de Saint-Marc à Venise.

(3) Rapport d'ambassadeur en date du 8 avril. *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 167.

entra sur-le-champ en lice pour défendre avec les armes d'un diplomate habile et expérimenté les intérêts de Jean Corvin ; car les Sforza, ses mandataires, auraient naturellement désiré, par égard pour le mariage de Marie-Blanche, — déjà conclu par procuration, — que la dernière volonté de Mathias s'accomplît. (1) L'ambassadeur attendit avec impatience l'arrivée de l'évêque de Nagyvárad, à qui il destinait avec droit un rôle important dans la suite des événements, et se mit en rapports avec lui dès qu'il fut arrivé, le 9 avril; en revanche, il évita avec soin tous pourparlers avec la reine. Il avait si bien percé à jour les desseins de cette dernière qu'il ne lui remit même pas la lettre que le duc de Milan lui avait écrite dans l'intérêt du prince, car «elle lui aurait ri au nez». (2) Ce qui montre bien qu'il ne partageait pas l'optimisme du prince Jean, c'est que le 9 avril, donc trois jours après la mort du roi, il demandait déjà, dans un rapport à son commettant, si l'on ne devrait pas offrir la main de Marie-Blanche au roi de Rome, lequel accepterait certainement cette proposition, car la riche dot de la princesse milanaise remédierait à la situation pénible où le mettait l'avarice de son père. (3)

Cela montre aussi que, quoique les grands continuassent à encourager le prince Jean, l'air était déjà plein de candidatures royales dès les premiers jours du deuil ; les uns proposaient Maximilien, lequel étayait ses droits sur le traité conclu

(1) Rapports d'amb. des 6, 8, 9 et 11 avril 1490. *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 161—171.

(2) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 202.

(3) Ibid. p. 169—170.

entre son père et Mathias; d'autres proposaient Ulászló (en tchèque Wladislas) roi de Bohême, petit-fils par les femmes d'Albert, roi de Hongrie; on parlait même de Casimir, le vieux roi de Pologne. Béatrice seule gardait un silence énigmatique. Elle se recommanda simplement et sans rien spécifier à la bienveillance du pape par la voie du nonce; (1) du reste, il n'est fait mention d'elle que dans un rapport du gouverneur d'Hippolyte, lequel fait ressortir le respect dont la reine douairière est entourée et l'empressement qu'on met à lui demander conseil; il raconte que tout le monde la désigne pour épouse du futur roi, mais qu'elle n'est pas disposée à se remarier. (2) Elle avoua dans la suite qu'au moment de la mort de son mari, elle était fermement résolue à passer le reste de ses jours dans un couvent. (3) Dans l'entourage de Maximilien, on semblait déjà pressentir que la main de Béatrice jouera un grand rôle dans l'affaire de la succession au trône; c'est pourquoi le roi de Rome lui écrivit immédiatement après la mort de Mathias pour lui dire qu'il était prêt à tout faire dans l'intérêt de leur «élévation et gloire» communes, mais il se garda bien de faire une promesse formelle quelconque. (4) Parmi les prélats et les grands du

(1) Rapport de l'évêque d'Orte cité plus haut.

(2) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 425—426.

(3) Déposition faite par Béatrice au légat du pape en date du 18 septembre 1494. (Une copie contemporaine s'en trouve à la division des manuscrits des Archives de Saint-Marc à Venise, Mss. Lat. Cl. 10. No 178.)

(4) Fraknói : *L'élection d'Ulászló* (en hongrois). *Századok* 1885, p. 7—8. Rapport de l'envoyé Brasca à Innsbruck, 17 avril. *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 174.

royaume, c'est sur l'appui d'Urbain de Nagylucse, de Thomas Bakócz et des Geréb que Béatrice, eu égard à la fidélité qu'ils lui avaient temoignée du vivant de son époux, croyait surtout pouvoir compter.

Le lendemain de la mort il y eut avec grande solennité un service funèbre, dans l'église de Saint-Etienne, où le corps du roi était exposé sur un riche catafalque, puis, six jours plus tard, le 13 avril, la reine, le prince, la cour, tous en grand deuil, montés sur de nombreux bateaux avec le cercueil de Mathias, se mirent en route pour Bude, la capitale qui venait de perdre son maître. Le convoi arriva le lendemain à Pozsony ; la reine débarqua avec le prince et passa deux jours dans cette ville qu'elle aimait beaucoup, (1) où elle avait passé tant de jours heureux, et où les matrones vinrent maintenant la recevoir en habits de deuil pour pleurer avec elle son illustre époux. Le vendredi après Pâques, 16 avril, on se remit en route, et le lendemain Béatrice publia à Komárom le décret contresigné des magnats par lequel « la reine de Hongrie par la grâce de Dieu » convoquait la Diète pour l'élection d'un roi. (2)

Le convoi funèbre arriva à Bude le 20 avril. Le commandant du château, Blaise Ráskai, qui occupait déjà ce poste sous Mathias, en ouvrit les portes à la reine et au prince Jean, et remit à ce dernier la forteresse confiée à sa garde. Le prince ne fit qu'un bref séjour à Bude, car il devait aller

(1) Archives de Pozsony : Comptes de la Ville (en allemand).

(2) Un exemplaire du décret se trouve aux Archives de Kassa (Cassovie) et a été publié par Teleki XII, p. 486.



à Székesfehérvár (Albe-Royale) pour les funérailles ; mais Béatrice, toute malade à force d'avoir pleuré, ne suivit pas le cercueil de son époux au delà de Bude, et ce fut donc sans elle que les obsèques eurent lieu avec une pompe princière dans l'ancienne nécropole des rois de Hongrie.

Il est certain que la mort de Mathias fournit aux cours étrangères l'occasion d'envoyer de nombreuses adresses de sympathie, bien que la plupart en soient perdues pour nous. La réponse qu'y fit Béatrice est la preuve que le couple ducal de Ferrare envoya ses condoléances, (1) et nous possédons en outre une lettre d'Hercule au duc de Milan, dans laquelle il le remercie des regrets que le duc exprime pour le deuil qui l'a frappé. (2) Le premier qui écrivit à Béatrice, déjà le 15 avril, fut Ludovic Sforza, dont la lettre trahit quelque dépit de n'avoir été informé de la mort de Mathias que par des nouvelles venues d'Allemagne et de Venise ; il exprime le respect sans bornes et la chaude amitié qu'il avait pour le feu roi et fait ressortir l'espoir que la reine, pour se conformer au désir de son illustre époux, appuiera avec l'ardeur d'une mère les prétentions légitimes de Jean Corvin au trône. (3)

Jean Corvin revenu des funérailles de son père, demeurait à Bude sous le même toit que la reine, et il se forma autour de lui une véritable cour ; (4) il était le maître des forteresses, il était le gardien de la couronne, il pouvait compter sur l'armée

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 207 et 213.
(2) Ibid. p. 183.
(3) Ibid. p. 172.
(4) Schönherr : *Corvin János* p. 119.

et la plupart des grands du royaume, enfin la diplomatie de Milan travaillait pour lui. Ludovic Sforza écrivit directement à l'évêque Urbain pour lui recommander la cause du prince (1) et, par l'entremise de son frère Ascanio, il s'efforça d'engager le pape, eu égard aux mérites de Mathias et aux intérêts du monde chrétien, à embrasser aussi cette cause et à agir dans ce sens sur Béatrice. (2)

C'est le 7 mai que Maffeo Trivilliense envoie de Bude à son maître le premier rapport inquiétant.(3) C'est aussi alors que se manifestent les premiers indices de dissentiments entre Béatrice et Jean. Jusqu'ici la reine n'était pas sortie de sa réserve ; on a bien quelques preuves qu'elle avait encouragé certains de ses partisans à persévérer dans leur fidélité à sa personne et les avait priés de venir sans faute à la Diète pour l'élection, (4) mais elle s'était soigneusement gardée de faire connaître le nom de son candidat. Cependant il avait dû transpirer quelque chose des conciliabules qu'elle tenait avec ses partisans en séjour à Bude, et c'est ainsi que l'ambassadeur de Milan crut pouvoir affirmer, dans la lettre ci-dessus, que Béatrice avait d'abord voulu se faire reconnaître pour souveraine et que, n'y parvenant pas, elle avait proposé son frère aîné, Federigo, prince de Naples, candidature qui se heurta également à l'opposition des magnats. (5)

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 177.
(2) Ibid. p. 181.
(3) Ibid. p. 188.
(4) Lettre du 23 avril à Ladislas Losonczi. Aux archives des comtes Erdődy à Galgócz.
(5) Il est aussi fait mention de la candidature de Federigo dans *l'Apologie d'Udis.* (Voir Roszner, p. 452 et suiv.)

On ne trouve nulle trace de ce soi-disant projet de la reine dans ses déclarations parvenues jusqu'à nous, et il n'est guère croyable non plus que Federigo ait été pour un seul instant un candidat sérieux, car on l'aurait su à Naples. Or, vers le milieu de mai, le roi Ferrante était disposé, d'accord avec le duc de Milan, à intervenir auprès du pape en faveur de Jean Corvin. (1) Puis il devait avoir appris peu après que le nouveau roi était tenu d'épouser Béatrice: ainsi, dès les premiers jours de mai, un accord, réel ou simulé, avait dû se faire à ce sujet entre les partisans de Béatrice. (2)

Une circonstance encore plus suspecte dont parle le rapport de l'ambassadeur, c'est que les évêques Urbain, Jean et Thomas s'opposaient énergiquement au projet du prince Jean de rendre, sur le désir du légat, la liberté à son ancien partisan, l'archevêque de Kalocsa, qui était encore en prison.

On ne saurait attribuer à la personne de Pierre Váradi une importance assez considérable pour que la question de sa mise en liberté eût pu motiver une rupture éclatante entre la reine et son parti et le prince Jean. Si elle eut quand même lieu un peu plus tard, il n'y a pas de doute qu'ils ne cherchaient qu'un prétexte pour faire opposition au prince, et qu'au commencement de mai ils avaient déjà leur candidat, lequel n'était autre qu'Ulászló, roi de Bohême, et qu'à cette candidature on avait mis pour condition la promesse qu'il épouserait Béatrice. (3)

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 199.
(2) A preuve la lettre du roi de Naples à Éléonore en date du 24 mai, citée plus haut.
(3) Schönherr, ouv. c. p. 123 et suiv.

Lorsque, quatre ans plus tard, elle soumit sa cause à l'arbitrage du pape, voici comment Béatrice exposa les faits au légat : (1) dès qu'elle fut devenue veuve, elle avait voulu se retirer dans un couvent, et avait persisté dans sa résolution même quand les évêques et les magnats la conjuraient, dans l'intérêt de l'État et de la paix publique, d'épouser celui qu'on aurait élu roi. Elle reconnaît toutefois qu'en entrant au couvent, elle n'avait jamais entendu renoncer entièrement au monde, et avait même demandé aux États qu'on lui rendît sa dot et d'autres biens qui lui avaient été assurés en cas de veuvage par convention écrite et que, par un calcul hardi, elle évaluait à huit cent cinquante mille écus d'or. A ces revendications, les grands ne répondirent — d'après Béatrice — qu'en redoublant leurs instances, les motivant par le fait que le pays, privé de son roi et menacé de tous côtés par les ennemis, ne pourrait payer une telle somme sans se ruiner ; et voilà pourquoi on avait, sur la proposition de l'évêque Thomas Bakócz, prié le roi de Naples d'engager sa fille à accomplir le vœu des États, et même de demander au pape d'intervenir à cet effet. Le roi de Naples lui écrivit, à ce qu'elle prétendait, une lettre autographe dans ce sens ; sur quoi les grands de Hongrie lui prêtèrent serment d'allégeance entre les mains de l'ambassadeur de Naples, Francesco dei Monti, et jurèrent de ne jamais abandonner leur reine dans le besoin.

De ce récit, intentionnellement enjolivé sans doute, on peut conjecturer que Béatrice, connaissant

(1) Déposition de Béatrice du 18 septembre 1494, citée plus haut. (Bibliothèque de Saint-Marc à Venise.)



la pénurie d'argent où se trouvait le pays, chercha à exercer une pression sur les ministres et à s'assurer une influence décisive dans la question de l'élection d'un roi. De cet aveu de la reine, il ressort en outre avec évidence — ce que les initiés savaient d'ailleurs fort bien — qu'elle n'avait jamais embrassé sérieusement la cause de Jean Corvin, mais qu'elle n'avait en vue que ses intérêts propres. Cependant il n'est pas vraisemblable qu'elle se soit laissée guider par des considérations personnelles dans le choix qu'elle fit d'Ulászló, ce qui rendrait peut-être sa conduite un peu plus sympathique ou, du moins, excusable. Nous avons démontré plus haut combien était peu fondée la supposition qu'elle avait conçu, du vivant de son mari, un amour passionné pour Ulászló ; l'assertion que Maximilien l'aurait offensée ne repose pas sur un fondement plus sérieux. (1) Il est probable qu'elle accepta plus volontiers pour mari Ulászló, qu'elle connaissait et pour qui elle avait du goût, que Maximilien qu'elle n'avait jamais vu ; mais si elle avait cru que l'élection de ce dernier réussirait plus facilement, elle aurait bien sûr renoncé à Ulászló ; en un mot, « son cœur resta muet, son ambition dicta seule son choix ». (2)

Ulászló, en effet, semblait avoir le plus de chances ; les Hongrois pouvaient être plus facilement gagnés à sa candidature qu'à celle de Maximilien et, comme quelques grands — l'astucieux

(1) Maximilien n'a pas appelé Béatrice «sa mère» dans une lettre fameuse, ce dont, au dire des anciens historiens, elle se serait trouvée offensée ; le fait a été démenti par Fraknói d'après Firnhaber : *L'élection d'Ulászló II* (en hongrois), p. 7—8 et note.

(2) Fraknói : Ibid. p. 7.

évêque de Nagyvárad entre autres — prêts à abandonner le parti de Corvin, étaient persuadés qu'ils n'auraient l'appui sincère de Béatrice dont ils avaient besoin pour leur préféré, que si ce dernier lui promet de l'épouser: l'idée dut nécessairement leur venir d'offrir à Béatrice la main de leur candidat, et cela non point à la légère, comme pour sonder le cœur de la reine, mais avec l'intention bien arrêtée de ne pas tenir parole. Ainsi le plan de campagne qui semblait avoir en vue le succès commun de Béatrice et d'Ulászló en regard des autres prétendants, fut en réalité une duperie pour l'un des présumés vainqueurs et causa sa ruine.

Le 20 mai, Jean Corvin mit effectivement l'archevêque de Kalocsa en liberté et, quelques jours plus tard, le 24, Béatrice quittait le château de Bude pour s'établir, non dans son palais de Vieux-Bude, mais à l'hôtel d'Urbain, évêque d'Eger, situé dans les faubourgs de la ville, au bord du Danube. Elle voulait avoir l'air de ne pas se sentir en sûreté au château, à cause de Jean Corvin qui, disait-elle, ne laissait pas aller et venir librement ses gens. (1) Suivant un rapport du gouverneur d'Hippolyte, (2) ce changement de résidence aurait eu lieu sur le conseil des ministres qui ne voulaient point se séparer de la reine et désiraient à tout prix la maintenir dans sa dignité, bien qu'elle se fût déclarée prête à quitter le royaume. Il est probable que c'était l'ambassadeur de Milan qui avait deviné juste, en regardant cet acte de la reine comme le signal de la rupture avec le prince Jean,

(1) Bonfini : *Dec.* IV, lib. IX, p. 483—484.
(2) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 212.

et destiné en même temps à servir d'orientation aux grands réunis pour l'élection ; il avait aussi deviné qu'elle s'établissait non loin du château pour rester en contact journalier avec les grands de son parti et tenir dans ses mains les fils cachés de l'intrigue d'où l'élection d'Ulászló devait sortir. (1)

A ce moment, l'ambassadeur s'était déjà rendu compte que la candidature de Jean ne réussirait qu'avec le secours des armes et regardait surtout l'attitude que prendra Jean Filipecz, évêque de Nagyvárad, comme décisive sur les résolutions de l'assemblée. Or, cet évêque, comme pour prévenir le plus secret désir de Maffeo, s'efforça de le détacher du parti de Corvin et de le gagner à celui d'Ulászló, en proposant pour époux à Marie-Blanche le roi de Bohême à la place du prince Jean. Il est donc évident que le rusé chancelier était déjà résolu alors à écarter Béatrice dès que le moment lui semblerait propice ; d'un autre côté, la reine paraît avoir voulu faire montre de son désintéressement en faisant répandre le bruit que ce n'est pas sa main, mais celle de sa belle-sœur, la fille cadette du roi de Naples, âgée alors de onze ans, qu'elle destinait à Ulászló. (2)

Quoique la Diète eût été convoquée pour le 17 mai, les électeurs ne commencèrent à se réunir que vers la fin du mois. En même temps arrivèrent aussi les délégués des prétendants : ceux de l'empereur d'Allemagne et du roi de Rome, du roi de Bohême et du roi de Pologne. Ces derniers n'étaient

(1) Ibid. Rapports des 22 et 25 mai ; p. 201 et 204.
(2) Ibid. Suivant les mêmes rapports.

pas venus pour prendre en main les intérêts du vieux roi Casimir, ni même ceux de son fils aîné, le roi de Bohême, mais en qualité de représentants de son troisième fils, le prince Jean-Albert, dont sa mère avait, disait-on, posé la candidature de son propre mouvement en opposition à celle de son fils aîné. (1) Dès les premiers jours de juin, la noblesse avec ses vassaux en armes — 10.000 cavaliers en tout — campaient sous des tentes dans la plaine du Rákos.

Les grands s'assemblèrent dans l'église de Notre-Dame à Pest et les délibérations eurent lieu en hongrois, de sorte que le petit Hippolyte ne put guère les suivre. (2) Bien caractéristique de la situation est, entre autres, l'engagement que devait prendre le nouvel élu d'abroger les innovations introduites par Mathias et de rendre les domaines «indûment et injustement occupés» par Mathias et Béatrice ; (3) mais, en revanche, la garantie des revenus touchés jusqu'alors par la reine figurait aussi, à ce qu'il semble, parmi les conditions imposées ; c'est du moins ce qu'on peut induire du texte des propositions formulées par Maximilien.(4)

Le 7 juin, les magnats se rendirent, sous la conduite de l'évêque Urbain de Nagylucse, remplaçant le palatin, au Champ du Rákos pour y entendre en présence de la noblesse les délégués des prétendants. Les premiers qui se présentèrent, soidisant pour soutenir les prétentions de Jean Corvin,

(1) Tubero, ouv. cité p. 123.
(2) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 430.
(3) Fraknói : *L'élection d'Ulászló* (en hongrois), p. 105,
(4) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 377.

furent les évêques Jean Filipecz et Thomas Bakócz, quoique chacun sût fort bien que leurs discours fleuris et vides cachaient des vues tout opposées. (1) Après eux, les délégués étrangers prirent la parole.

Comptant sur l'impatience de la petite noblesse, les partisans du jeune et brave Jean-Albert, recrutés pour la plupart dans la Haute-Hongrie, voulurent décider de l'élection par surprise et, pendant les discours des délégués, proclamèrent le prince polonais roi de Hongrie. Mais ils étaient en si faible minorité que leur tentative échoua piteusement, et ils quittèrent le camp dès le lendemain. Cet échec fut cependant la cause de bien des troubles, car Jean-Albert se regardait comme élu régulièrement par la proclamation et fit bientôt irruption dans le pays.

Étienne Báthori passa du parti de Jean-Albert à celui d'Ulászló. Étienne Zápolyai, du même parti, arriva aussi à Bude. Les prélats et les grands groupés autour de la reine et d'Ulászló commencèrent à se croire d'autant plus sûrs du succès que le départ du parti polonais avait entraîné celui d'une grande partie de la petite noblesse qui manquait de vivres ; or, c'est parmi elle que Corvin comptait le plus de partisans. Les évêques Filipecz et Bakócz entrèrent alors en pourparlers avec le prince, dont les chances diminuaient de jour en jour, pour l'engager à renoncer à ses prétentions et à rendre la couronne. Un accord se fit même à ce sujet le 11 juin. Aux termes de ce traité, Corvin se serait contenté du titre de roi de Bosnie avec la possession de cette province, de la Croatie, de l'Esclavonie, de la

(1) Schönherr, ouv. c. p. 131—132.

Dalmatie et de nombreux châteaux-forts en Hongrie et en Autriche. Mais le riche et puissant évêque de Pécs, Ernest-Sigismond, qui avait embrassé, avec l'archevêque de Kalocsa, la cause de Jean, quitta subitement l'assemblée, se rendit dans la Hongrie méridionale d'où il revint avec le prince Laurent d'Ujlaki, fils de l'ancien roi de Bosnie, les plus grands seigneurs de la région et à peu près sept mille hommes de troupes. A la vue de ce secours inespéré, Corvin se repentit de la docilité qu'il avait montrée, et ses nouveaux partisans firent échouer le projet du parti adverse qui voulait faire proclamer roi Ulászló le 15 juin par la Diète dont les membres se trouvaient, au moins en grande partie, déjà dispersés.

Les oppositions se heurtèrent avec plus de violence que jamais ; le parti de Corvin s'enferma dans la forteresse de Bude et Étienne Báthori s'apprêtait déjà à l'y assiéger, lorsque Corvin abandonna la ville en y laissant une garnison de 1000 hommes, et se dirigea vers le sud emportant la couronne, le trésor et les richesses du palais chargées sur des chariots. (1)

Pendant ces tiraillements, Béatrice n'était toujours pas sortie de sa réserve apparente, bien que chacun sût qu'elle était parfaitement d'accord avec les prélats qui dirigeaient le parti d'Ulászló ; tout le monde lui rendait les honneurs royaux comme au chef du pouvoir exécutif, si bien que les grands du Midi, groupés autour du prince Laurent d'Ujlaki, avaient cru de leur devoir d'aller lui présenter leurs hommages dès qu'ils furent arrivés à Bude.

(1) Schönherr, ouv. c. p. 134 et suiv.



Ayant totalement écarté des affaires Jean Corvin, dont elle n'était à l'origine que l'associée, la reine gouvernait le pays de l'hôtel de l'évêque d'Eger, où elle avait établi sa résidence, par l'intermédiaire de ce dernier, qui remplaçait le palatin. (1) Elle publiait des édits en matière d'administration et de finances, rendait la justice, octroyait et confirmait des franchises, (2) et faisait don de domaines, s'appliquant surtout à recruter des partisans à son candidat, ce qui mit fortement à contribution sa fortune personnelle et la força plus tard à chercher des dédommagements ailleurs. Elle donnait aussi en cadeau de nombreux objets de prix, faisait encore plus de promesses, et même des menaces à l'occasion. (3) Suivant un rapport envoyé à Milan, elle s'efforçait de gagner à son parti l'archevêque de Kalocsa par la promesse du chapeau de cardinal ou, ce qui paraît moins vraisemblable, par celle de l'archevêché d'Esztergom. (4)

Les Hongrois se trompaient grandement lorsque, éblouis par les libéralités de Béatrice, ils croyaient qu'elle avait amassé des trésors pendant le règne de son mari. Sans doute, il lui avait passé par les mains beaucoup d'argent, mais — comme on l'a vu — elle était trop dépensière pour avoir pu amasser

(1) On lit dans *l'Apologie d'Udis* (éd. Roszner), p. 472 : «. . . ipsa (Regina) gradatim, ac sensim interea Regni potestatem occuparet . . .»

(2) Voir aux archives secrètes de la ville de Kassa le No 102, aux archives publipues les Nos 633, 634, 635, 638 et 639 de l'année 1490, et aux Archives de la ville de Beszterczebánya une pièce datée du 29 avril 1490.

(3) *Apologie d'Udis*, p. 475. Tubero, ouv. c. p. 128. Kachelmann, t. c. p. 117.

(4) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 209.

une grosse fortune. L'envoyé de Milan, d'ordinaire fort bien renseigné, écrit à son maître au commencement de septembre, après la mort de Mathias, que la reine n'a pas un rouge liard d'argent comptant, mais, par contre, pour 100.000 écus d'or de dettes, (1) assertion que semblent justifier les lourds impôts dont elle frappa dès cette époque les villes minières (2) et, plus tard, ses efforts désespérés pour se procurer de l'argent.

Pour ce qui concerne la situation et l'administration du trésor public à cette époque, Mathias, au dire de Bonfini, aurait laissé à sa mort 400.000 ducats en espèces et en biens mobiliers ; nous ignorons pour quelle somme figurait dans ce total l'argent monnayé, mais l'envoyé susdit croyait savoir, le 8 mai, qu'il n'était pas resté assez d'argent comptant pour payer les funérailles. (3) C'est aussi un fait que les créanciers de Mathias assaillirent Jean Corvin de leurs réclamations ; rien qu'à Florence, il était débiteur d'une somme de 26.000 florins d'or pour fournitures de tapis et de tentures ayant servi à la décoration de son palais, (4) et le prince ainsi que ses partisans demandaient sans cesse de l'argent à Milan ; quant à Ulászló, il trouva à son arrivée le trésor complètement vide.

Dans la question du mariage, Béatrice joue toujours pour l'étranger le rôle de victime résignée, donnant à entendre que les intérêts supérieurs du pays pourraient seuls lui faire déposer son voile

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 256.
(2) M. Hatvani (Horváth) : *Magy. Tört. Okmánytár.* (*Recuil de documents pour servir à l'hist. de Hongrie*), p. 11 et 14.
(3) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, 197—198.
(4) Schönherr, ouv. cité p. 182.

de veuve. Elle dit à l'ambassadeur de Milan qu'elle désire se retirer dans un cloître ; (1) dans une lettre à sa sœur, elle a des pressentiments de mort. «Monseigneur (Hippolyte) — y dit-elle — jouit d'une excellente santé et, quand il sera grand, il pourra s'élever encore en dignité (elle pensait sans doute au cardinalat), ce qui arrivera certainement, pourvu que la reine de Hongrie ne meure pas plus tôt.» (2)

Elle n'a pas une confiance absolue en Filipecz et ses autres partisans de Hongrie ; c'est pourquoi elle se tient secrètement en rapports avec Maximilien, qui comptait son cousin Frangepan parmi ses fidèles et dont les délégués avaient reçu l'ordre de lui prêter assistance ; il est aussi possible qu'elle avait uniquement en vue de détourner Maximilien du mariage milanais. On prétend qu'elle aurait fait demander au pape, par son légat, de l'obliger à se remarier dans l'intérêt du monde chrétien, (3) et il se peut qu'elle ait elle-même poussé le roi de Rome à envoyer de nouveaux délégués à Bude vers la mi-juin, lorsqu'il avait déjà perdu tout espoir de se faire élire. (4) C'est aussi la défiance témoignée par la reine qui poussa les magnats du parti d'Ulászló à envoyer, vers la même date, Filipecz à Vienne, pour engager le roi de Bohême, qui marchait sur la Hongrie avec une armée de 15.000 hommes, à promettre le mariage à Béatrice, quoique les initiés fussent déjà parfaitement d'accord pour ne pas permettre que ce mariage se fasse jamais et se

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 224.
(2) Ibid. p. 231.
(3) Rapport de Maffeo Triv. *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 206.
(4) Rapport de Costabili, ibid. p. 430.

débarrasser de la reine dès qu'ils le pourront sans danger. (1)

La fuite imprévue de Corvin précipita les événements. Une armée considérable, à laquelle s'étaient joints les vassaux de la reine et d'Hippolyte, partit sous la conduite de Báthori et de Kinizsi à la poursuite des fugitifs. Elle les rejoignit près de Gyönk sur les bords de la rivière de Sár, et, à l'endroit appelé Csontmező (Champs des os) le 4 juillet, elle défit et dispersa les troupes du prince après une lutte de courte durée. La grosse cavalerie de la reine joua un rôle décisif dans la bataille. (2) Ce combat décida du sort de Corvin, qui ne compte plus désormais comme prétendant. Les vainqueurs rentrèrent dans Bude le 12 juillet; Báthori et Kinizsi ramenaient aussi des prisonniers, parmi lesquels se trouvait le prieur de Vrana, Barthélemy Beriszló, couvert de blessures, et firent en quelque sorte hommage de leur butin à la reine. (3)

Dès lors nulle autre que Béatrice ne pouvait plus barrer le chemin du trône à Ulászló, mais on savait que ce n'est pas seulement pour roi, mais pour mari qu'elle le désirait, et l'on savait aussi fort bien que, si son désir ne se réalisait pas, elle était prête à ouvrir à Maximilien les portes des châteaux-forts qu'Hippolyte et elle détenaient, ce dont elle avait souvent menacé les grands. (4) Il y

(1) Schönherr, ouv. cité p. 142 et suiv.

(2) Bonfini: *Dec.* IV, lib. IX, p. 485—486. Tubero, ouv. cité p. 231—232.

(3) Tubero, ouv. cité p. 135.

(4) Lettre de Bakócz à Maffeo en date du 29 avril 1491. (Archives d'État de Milan.)



avait plusieurs magnats qui lui étaient attachés soit par reconnaissance ou par respect pour la mémoire de Mathias, soit qu'ils eussent été éblouis par ses promesses ; on savait aussi que si on la détrônait, elle éleverait des prétentions exorbitantes, auxquelles le royaume ne pourrait satisfaire dans la situation où étaient ses finances. On prétend que Mathias avait lui-même conseillé de laisser partir Béatrice, après sa mort, en lui assurant une situation de fortune digne de son rang (1), comme les États en avaient jadis assuré une à Catherine Podjebrad (2) et, si l'on peut croire à la sincérité des déclarations que l'évêque de Nagy-várad fit à l'ambassadeur de Milan, il était d'avis avec Bakócz de se conformer à la volonté du roi, mais ils ne pouvaient engager la lutte avec les autres prélats et grands qui avaient été, disait-il, corrompus par la reine. (3) Béatrice aurait aussi promis, dit-on, à Ulászló deux cents mille florins d'or comme cadeau de noces, ainsi que son appui dans la guerre contre ses rivaux ; (4) enfin, il fallait aussi avoir égard au roi de Naples apparenté avec tant de puissantes maisons.

En revanche, il convenait d'opposer à ces importantes raisons les haines que Béatrice avait excitées contre sa personne pendant la vie de son époux

(1) Joannes Sambucus : Appendice à l'*Epitome* de Ranzano, éd. Schwandtner II, p. 513—514.

(2) Stephanus Kaprinay : *Hungaria Diplomatica temporis Math. de Hunyad, Vindobonae* 1771, pars II, XLVIII, p. 453.

(3) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 226, 229, 241, 242.

(4) Rapport de l'évêque de Teano de l'année 1494, cité plus haut.

et qui ne pouvaient tarder à éclater, puis la crainte de voir se perpétuer et même croître les influences pernicieuses qu'elle avait fait prévaloir du vivant de Mathias. Il fallait aussi tenir compte de la stérilité de Béatrice, qui exposerait probablement le pays à de nouvelles agitations à la mort d'Ulászló ; on prétend que, chez les Tchèques aussi, il existait une loi interdisant à leur roi d'épouser une veuve. (1) Enfin, il restait encore pour Ulászló une grave difficulté d'ordre personnel à surmonter : il était lié, par un contrat de mariage, depuis 1476 à la fille d'Achille-Albert, marquis de Brandebourg, la belle, mais infortunée Barbe, qu'il refusait d'épouser parce que, la jeune princesse ayant perdu entre temps ses droits au duché de Glogau, cette union ne lui offrait plus les mêmes avantages qu'auparavant. (2) C'est probablement pour cette raison que le légat du pape s'opposa, dit-on, à ce qu'Ulászló fît une nouvelle promesse de mariage. (3)

Tout cela fut certainement l'objet de discussions approfondies à la conférence que les mandataires de la haute et de la petite noblesse eurent le 14 juillet, et aux résolutions de laquelle le candidat au trône, Ulászló, avait sûrement donné d'avance son adhésion.

Il est difficile de donner un autre nom que celui de fourberie au moyen auquel ils décidèrent de recourir. S'ils avaient suivi le conseil de Mathias et renvoyé Béatrice, satisfaite ou non, dans son pays, ou s'ils l'avaient emprisonnée comme dange-

(1) Bonfini : *Dec.* V, lib. I, p. 498.
(2) Fraknói : *L'élection d'Ulászló* (en hongrois), p. 196.
(3) Rapport de l'évêque de Teano cité plus haut.



reuse pour la paix publique, s'ils avaient même confisqué ses biens : le procédé eût été plus brutal, plus risqué, mais assurément plus honnête. Au lieu de cela, les États — d'accord probablement avec leur candidat — décidèrent de proposer solennellement à Béatrice la main d'Ulászló à qui ils feront promettre le mariage, de leurrer la reine tant qu'ils auront besoin de son appui matériel et moral, mais de ne pas permettre à Ulászló de tenir sa promesse, voire de le pousser à conclure un autre mariage, et de se défaire de Béatrice quand et comme ils le pourront. Le chroniqueur dalmate contemporain, Tubero, raconte que les auteurs du projet se vantèrent plus tard «d'avoir usé de procédés italiens» à l'égard de la rusée Italienne. (1)

Le premier acte de cette indigne comédie fut joué le jour même; les évêques et les magnats s'étant présentés devant la reine, la prièrent «de donner son consentement à l'élection d'Ulászló et de l'accepter pour époux, de sorte qu'elle puisse rester leur reine». Ils déclarèrent solennellement que, si Ulászló «cédant à une tentation diabolique», venait à refuser de consommer le mariage, ils l'abandonneraient tous et prendraient le parti de leur «dame et reine», et ils confirmèrent cette promesse par un serment. Béatrice répondit qu'elle consentait à l'union proposée, qu'elle prenait acte de la promesse faite au nom d'Ulászló et donnait son adhésion «à ce que la Diète proclamât Ulászló roi et elle reine». Là-dessus les grands lui dirent qu'elle pouvait regarder le mariage comme fait

(1) «Italica sane arte adversus Italam usi.» Ouv. cité, p. 128.

accompli et se considérer comme la femme d'Ulászló et, par conséquent, poser elle et sa suite le deuil qu'elle portait pour son défunt mari.

La description de cette scène ne repose pas uniquement sur une déposition de Béatrice, mais encore sur un acte notarié, dressé plus tard en présence de nombreuses notabilités laïques et ecclésiastiques ; (1) du reste, ce récit est corroboré dans ses grandes lignes par les relations qu'ont laissées de cet événement les auteurs contemporains et par les suites qu'il a eues. Il est en contradiction formelle, il est vrai, avec les déclarations ultérieures d'Ulászló ; mais, vu le peu de créance que méritent les dires de l'une et l'autre partie, il est impossible de regarder comme dénuée de tout fondement l'allégation de la veuve qui prétendit, dans la suite, que la procuration autorisant les magnats à faire la promesse de mariage était confirmée par une lettre autographe du roi. (2)

Le lendemain, les États s'assemblèrent à l'église de Saint-Georges à Bude et y tinrent une séance publique à laquelle assistèrent aussi les délégués étrangers. Après la messe, sur la proposition d'Urbain, évêque d'Eger, qui occupait la présidence en qualité de représentant du palatin, la Diète proclama à l'unanimité Ulászló roi de Hongrie, à condition qu'il épousera la veuve de Mathias et la prendra pour compagne de règne. (3)

(1) Voir la déposition de Béatrice de 1494, citée plus haut, ainsi que l'acte notarié dressé à Vieux-Bude par ordre de la reine le 22 mars 1492 et dont l'original se trouve au Musée national hongrois.
(2) Ibid.
(3) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 242 et 243.

En notifiant leur décision aux puissances et aux autorités, les États se référèrent aussi expressément au consentement donné par la reine douairière à cette élection, (1) et demandèrent même tout de suite à Béatrice, à ce qu'on prétend, une somme d'argent considérable pour enrôler des soldats. (2)

Au dire de Bonfini, le peuple accueillit avec une grande joie la nouvelle de l'élection, et les rues retentirent toute la journée du nom d'Ulászló. Mais la plus heureuse était encore Béatrice : elle fit jeter de l'argent à la foule qui se pressait sous ses fenêtres ; (3) au nonce qui la félicitait, elle crut pouvoir promettre un triomphe complet sur les Turcs, (4) et elle fit écrire par Hippolyte au marquis de Mantoue qu'il ne pouvait sortir de cette élection que le plus grand bien pour le royaume. (5)

A vrai dire, les perspectives étaient loin d'être aussi brillantes. Les délégués de Maximilien avaient fait une déclaration pleine de reproches, contenant même des menaces et, peu après, on apprit par des nouvelles arrivées de la Haute-Hongrie que le prince Jean-Albert de Pologne avait lancé un manifeste où, prétendant avoir été élu par l'assemblée

(1) *Lettre d'Avis des États de Hongrie à la Ville de Sanct-Pölten. Történelmi Tár (Recueil de documents hist.)* 1908, liv. 1, p. 154.

(2) Acte notarié de 1492 ; lettre du roi de Naples à la duchesse de Ferrare en date du 13 août 1490. (Archives de Modène div. cit.)

(3) Bonfini : *Dec.* IV, lib. IX, p. 487. M. Bél : *Notitia*, etc. 1, 3, p. 231.

(4) Fraknói, ouv. cité, p. 198.

(5) Lettre d'Hippolyte en date du 16 juillet. Archives d'État de Mantoue.

du Rákos, il invitait les populations à se joindre à lui. (1)

Dans ces conjonctures, le plus pressant parut de faire venir Ulászló avec son armée, puis de s'entendre avec Jean Corvin pour qu'il rendît la couronne. L'accord avec ce dernier se fit sans grandes difficultés. Une brillante députation se rendit alors, sous la conduite de l'évêque de Nagyvárad, à la frontière du royaume pour y recevoir Ulászló, à qui l'on avait déjà envoyé d'avance, au dire de l'ambassadeur de Milan, 10.000 ducats pour ses premières dépenses. (2)

La rencontre eut lieu le dernier jour de juillet à Farkashida, où Jean Filipecz salua le roi au nom de ses nouveaux sujets et lui fit connaître les conditions auxquelles il avait été élu. Son discours ne disait mot de la comédie qu'on allait jouer avec Béatrice, mais il est certain que l'accord s'était fait entre Ulászló et les magnats sur les grandes lignes de la conduite à tenir. (3)

Voici comment Tubero expose les faits : l'évêque de Nagyvárad ayant achevé sa harangue officielle aurait dit à Ulászló, à titre de conseil : «Dans notre pays se trouve la femme de Mathias Corvin et fille du roi de Naples que tu dois bien connaître de renommée . . . Nous savons qu'elle veut t'induire à conclure un mariage avec elle et qu'elle s'efforce de gagner à tout prix les grands du royaume à la

(1) L. Szalay, ouv. cité III, p. 362.

(2) Rapport de Maffeo Triv. en date du 26 juillet. *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 244.

(3) Un exemplaire de la convention de Farkashida se trouve aux Archives Nationales de Budapest. D. No 19658.



réalisation de ce projet. Mais apprends aussi que les Hongrois veulent procéder à son égard à la mode italienne, la leurrer de belles promesses tant qu'ils ne lui auront pas pris tout son argent, qui fait sa principale force. Garde-toi donc de te laisser séduire par ses promesses et de conclure une union stérile, comme Mathias qui s'en est repenti, ou d'engager frivolement l'honneur légendaire de ta famille en faisant une promesse que tu ne pourrais pas tenir. Je tairai par pudeur les autres raisons que tu as de t'en abstenir . . . mais, pour faire mon devoir d'ami et accomplir jusqu'au bout la mission que la Hongrie m'a confiée, je te conseille de fuir cette Napolitaine comme la peste et le malin esprit, et de considérer ses promesses fallacieuses comme empoisonnées ; contemple, pour t'instruire, le triste exemple de Mathias, crée-toi une vie de famille plus heureuse, préserve la simplicité de tes mœurs tchèques de la contagion des exemples venant d'outre-mer.» Et Ulászló déclara acquiescer avec empressement à tout ce qu'on lui demandait. (1)

Il n'est guère croyable que l'orateur de la députation hongroise ait parlé avec un pareil cynisme de l'artifice dont on comptait user ; mais les paroles que met dans sa bouche le savant chroniqueur sont en parfaite conformité avec les procédés dont les grands usèrent effectivement à l'égard de Béatrice ; elles caractérisent la haine ardente que les Hongrois avaient vouée à la reine et, en même temps, la crainte qu'elle leur inspirait. Le fait que les députés ont donné de tels conseils à Ulászló

(1) Tubero, ouv. cité, p. 140—143.

et lui ont même fait jurer de ne pas épouser Béatrice, est prouvé par la déposition que fit le roi quatre ans plus tard devant le légat du pape, (1) bien qu'un écrit apologétique anonyme, paru quelque temps auparavant, mais qui peut être considéré comme un plaidoyer officiel, présente les faits de la manière suivante : les grands lui auraient demandé de consentir à épouser Béatrice ou, du moins, de faire semblant d'y consentir, et c'est lui qui aurait repoussé formellement l'idée du mariage par égard pour la promesse qu'il avait faite à Barbe de Brandebourg. (2)

Le 9 août, Ulászló fit son entrée solennelle à Bude avec toute sa suite ; mais il avait été devancé par son frère, le belliqueux Jean-Albert qui, la veille, avait établi son camp près de Pest, sur la rive gauche du Danube, en sorte que les deux prétendants et leurs troupes n'étaient séparés que par le fleuve. Ulászló envoya d'abord des députés à son frère, puis il alla lui-même le voir, mais les négociations n'aboutirent pas. Enfin les troupes de Jean-Albert partirent pour la Haute-Hongrie dans l'espoir de s'y ravitailler plus facilement.

Béatrice, toujours retirée dans son hôtel, attendait avec une impatience bien compréhensible qu'Ulászló, qu'elle croyait déjà pouvoir regarder comme son époux, s'empressât de venir l'embrasser. Elle avait envoyé à Naples des avis si positifs touchant l'événement qu'on s'y apprêtait déjà à fêter, le 12 août, par des tournois, le nouveau mariage

(1) Rapport de l'évêque de Teano de l'an 1494, cité plus haut.

(2) *Apologie d'Udis*, p. 455.

de la reine de Hongrie, (1) et Ferrante, dans des lettres à son autre fille, la duchesse de Ferrare, exprimait sa satisfaction de l'heureuse tournure qu'avaient prise les affaires de Béatrice et de Hongrie. (2) Enfin — après force supplications, à ce qu'on raconte (3) — Ulászló alla voir la reine le 14 août, mais cette visite lui causa une affreuse déception. Le roi se borna à assurer Béatrice qu'il la respecterait et la protégerait comme une sœur par égard pour l'amitié fraternelle qui l'unissait à Mathias. La reine s'attendait naturellement à tout autre chose, et ce début la jeta dans une si grande confusion qu'elle, qui d'ordinaire ne se troublait pas facilement et n'était jamais à court de belles paroles, ne sut alors que lui répondre. Mais Ulászló sorti, sa surprise se changea en fureur : elle accabla de violents reproches et d'injures les grands qui l'entouraient ; puis elle en fit appeler d'autres qui vinrent à contre-cœur, elle les accusa de perfidie et leur reprocha surtout de ne pas lui avoir permis d'occuper le château royal après l'arrangement conclu avec le prince Jean, pour le remettre elle-même au roi qui aurait compris alors qu'il ne peut pas la regarder seulement comme une « sœur ». Les seigneurs s'efforcèrent de la calmer en cherchant à lui prouver qu'ils tiendront leur promesse ; ils lui dirent qu'ils feront leur possible

(1) Leostello : *Effemeridi* etc., p. 358.

(2) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 253 ; voir une lettre antérieure du roi de Naples aux Archives de Modène. (Lett. d. Princ. Est. Napoli, Busta I.)

(3) « Quasi mendicato », dit l'envoyé de Milan dans le rapport auquel nous empruntons aussi les détails suivants. *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 255 et suiv.

pour que le roi consente à conclure le mariage, mais qu'enfin, ils ne peuvent rien contre sa volonté. Tout cela ne calma point la colère de Béatrice ; elle donna huit jours au roi pour faire une déclaration catégorique, sans s'expliquer nettement toutefois sur ce qu'elle fera après l'expiration de ce délai. Une fois elle le menaça de redemander sa dot et tout ce qu'elle avait déboursé depuis la mort du roi, sommes qu'elle estimait s'élever à cinq cents mille écus d'or, mais auxquelles les Hongrois commençaient déjà à opposer, paraît-il, les énormes sommes d'argent et les objets précieux que la reine et ses partisans avaient enlevés au pays ; [1] une autre fois, elle disait en manière de menace, qu'elle quitterait Bude pour se retirer à Esztergom. Le roi répondait évasivement quand on lui parlait du mariage ; il disait qu'il ne faut rien précipiter en pareil cas, puis il parlait de la dot sur laquelle il pourrait compter s'il faisait un autre mariage, car il était pauvre, le pays épuisé d'argent et menacé d'une guerre de deux côtés. Il n'avait pas grande confiance, semble-t-il, dans la dot promise par Béatrice, car c'est tout au plus le roi de Naples qui aurait pu la donner et, à lui, il était difficile de rien arracher.

La nécessité de procéder le plus tôt possible au couronnement servit de prétexte à la prolongation du délai, car l'offensive prise par les prétendants évincés rendait le sacre urgent. Maximilien s'était emparé de Vienne et Jean-Albert ravageait la Hongrie même ; mais Béatrice ignorait qu'au

(1) Rapport de Jacopo Trotti, envoyé de Milan à Ferrare, en date du 13 octobre 1490 ; Archives de Modène, div. c.



milieu de ces embarras, les projets de mariage du roi n'avaient point été abandonnés, ils visaient seulement une autre personne. L'ambassadeur de Milan, voyant que Jean Corvin n'avait pas été élu et que les États avaient engagé la main d'Ulászló à Béatrice, regarda sa mission comme terminée et, ayant exprimé son indignation au sujet de la violation des engagements contractés envers lui, il quitta Bude et se retira à l'abbaye de Pécsvárad, don du roi défunt à Ascanio Sforza. Par conséquent, une conférence secrète eut lieu au commencement de septembre chez l'évêque d'Eger; on devait y délibérer sur la pénurie du trésor, mais on ne trouva d'autre moyen de remédier à la situation que d'engager le faible Ulászló à faire des propositions de mariage aux Sforza, dans l'espoir de toucher une dot le plus tôt possible. Les évêques de Nagyvárad et de Győr transmirent immédiatement cette proposition aux mandataires de l'ambassadeur de Milan. Il est indéniable d'ailleurs que d'importantes raisons politiques militaient en faveur de ce projet, bien qu'il fût, comme on sait, en violation de la foi jurée, et les grands avaient d'autant plus le droit d'espérer que leur proposition serait accucillie avec faveur, que le duc de Milan, à la première nouvelle du projet de mariage entre Ulászló et Béatrice, avait demandé «si cette union ne pourrait pas être encore empêchée». (1)

Pendant que ceux-là mêmes qui avaient engagé

(1) Fraknói : *L'élection d'Ulászló* (en hongrois) p. 205—209. Rapports d'Ambassadeurs : *Mon. Hung.* (D. E.) IV. p. 245, 253 et 259. Instructions du duc de Milan à son ambassadeur en date du 8 août 1490 aux Archives de Milan. Sez. Stor. Pot. Est. Ungheria.

la main d'Ulászló à Béatrice appuyaient de pareils projets, le nouvel élu se hâtait de se faire couronner avec la couronne rapportée de Visegrád. Il quitta Bude le 13 septembre, après avoir fait une seconde visite à la reine, et le sacre eut lieu à Székesfehérvár le 18 du même mois. On prétend que le roi promit alors sous la foi du serment d'épouser Béatrice. (1) Le nouveau roi fit de Thomas Bakócz, évêque de Győr, son chancelier, poste devenu vacant en même temps que le siège épiscopal de Nagyvárad, parce que l'évêque Jean Filipecz, qui avait contribué à l'élévation d'Ulászló, mais avait aussi créé une situation excessivement embrouillée par sa conduite artificieuse dans l'affaire du mariage, s'était démis de sa charge et avait renoncé aux biens de ce monde pour accomplir un ancien vœu, dit-on, et s'était retiré dans le couvent de franciscains qu'il avait fondé à Olmütz. (2)

Béatrice profita de la situation pénible où se trouva Ulászló, attaqué de deux côtés par Maximilien et Jean-Albert, pour lui faire de nouvelles menaces; quittant Bude avec son neveu, l'archevêque Hippolyte, elle s'était retirée chez ce dernier à Esztergom (3) et faisait annoncer qu'elle livrerait à l'ennemi les châteaux d'Esztergom, Diósgyőr et Zólyom qu'elle détenait, si Ulászló ne tient pas sa promesse; et, pour donner plus de poids à ses menaces, elle renforça même ses troupes. (4) Les

(1) Acte notarié de 1492.

(2) Bonfini: *Dec.* IV, lib. X, p. 493—497. Tubero, ouv. cité p. 126, 141—142, 145—146.

(3) Istvánffy: *Historiarum de rebus Ungaricis*, libri XXXIV, p. 8.

(4) *Udis*, p. 467 et autres.

grands conjurèrent alors le roi d'apaiser d'une façon ou de l'autre la veuve irritée, à laquelle il fit aussi vers ce temps plusieurs visites, à ce qu'on dit, (1) mais ils insistèrent vivement pour qu'il ne l'épousât à aucun prix. Celui qui a menti une fois est obligé de suivre la voie du mensonge jusqu'au bout : tel fut le cas d'Ulászló.

A peine de retour à Bude, il fit appeler en secret l'ambassadeur de Milan, Maffeo Trivilliense, qui dut venir de nuit sous un déguisement ; le roi le reçut en présence des seuls Bakócz, évêque de Győr, et Schellenberg, son chancelier pour la Bohême, et engagea les pourparlers en vue d'un mariage entre lui et Blanche Sforza, appuyant principalement sur la question de la dot, qui fut l'objet d'un véritable marchandage entre l'ambassadeur et les deux chanceliers. (2) On ne prit point de résolution définitive ; il fut seulement décidé que Maffeo partirait immédiatement pour Milan afin d'arranger l'affaire de vive voix.

Presque en même temps, le 4 octobre, le roi convoqua un conseil des ministres et leur déclara solennellement qu'il se voyait contraint de conclure un mariage de forme avec Béatrice, mais que cette union ne serait pas consommée et qu'il la considérait d'avance comme nulle, puisqu'elle lui était imposée de force.

Le texte de cette «protestation» d'Ulászló, publié par son historien et courtisan Bonfini (3),

(1) Rapport de l'ambassadeur de Milan à Ferrare en date du 1er novembre. Archives de Modènes div. citée.

(2) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 273, 279. Fraknói : *Thomas Bakócz* (en hongrois), p. 41—42.

(3) *Dec.* V, lib. I, p. 498—499.

s'accorde presque mot à mot avec celui du plaidoyer anonyme écrit sur son ordre, trois ans plus tard, lors de son procès en nullité de mariage ; (1) voici en substance cette déclaration :

«Lors de mon élection comme roi de Hongrie, plusieurs me supplièrent d'accepter pour femme Béatrice d'Aragon et me promirent qu'en ce cas elle se désisterait non seulement du remboursement des 200.000 ducats de sa dot, mais des 300.000 ducats qui lui reviennent à d'autres titres, c'est-à-dire qu'elle ferait abandon de ces sommes pour les frais de la guerre. Mais Béatrice, ayant changé d'avis, a refusé de tenir sa promesse tout en exigeant que je l'épouse ; elle a levé une grande armée, contracté des alliances avec des souverains étrangers, les a excités en secret contre moi, m'a menacé, si je ne l'épouse, de livrer ses châteaux à mes adversaires, de me chasser du royaume, de traiter mes partisans en ennemis. Je jure ici devant Dieu et devant les hommes que, pour toutes ces raisons et, en particulier, à cause de sa stérilité, je ne contracterai point mariage avec la reine Béatrice, et que si je lui ai fait dans le passé et lui fais encore à l'avenir une telle promesse, c'est sur vos instances, dans l'intérêt du pays et forcé par la nécessité, car, ayant licencié mes troupes tchèques, je n'ai pas d'autre moyen d'écarter les périls qui menacent le royaume et la chrétienté de la part de la reine. C'est pourquoi forcé de lutter de ruse, je conclurai, suivant votre conseil, un mariage pour la forme avec Béatrice, afin de chasser d'autant plus facilement l'ennemi, quand la situation où nous met

(1) *Apologie d'Udis* (éd. citée) p. 456—457.



la reine se sera améliorée. (1) Mais pour qu'on ne puisse m'accuser de fourberie, je vous déclare que je n'ai jamais désiré ni ne désire épouser Béatrice et que, si je contracte avec elle un mariage de forme, — «per verba de praesenti», comme on dit — je le considérerai toujours comme nul.»

Cette déclaration qui, d'accord avec les mœurs politiques du temps, fait une distinction entre la ruse et la fourberie (ars et dolus), contient plusieurs contre-vérités manifestes. Rien ne prouve d'abord que Béatrice ait refusé de tenir sa promesse touchant les 500.000 écus d'or; Ulászló avait jusqu'alors toujours refusé de reconnaître la promesse faite en son nom, et il n'existe aucune preuve qu'il l'ait subordonnée à telle ou telle condition. On ne peut guère regarder non plus la «levée de troupes» de Béatrice comme dirigée contre Ulászló, puisque c'est précisément à son parti que cette «armée» rendit de grands services à la bataille de Csontmező. C'est aussi une exagération ridicule de la part du roi que de représenter la conduite de Béatrice comme mettant en péril la chrétienté.

Conformément aux intentions manifestées ci-dessus, Ulászló avisa la reine qu'il était prêt à conclure le mariage, mais que des raisons importantes exigeaient que la chose se fît en secret; Béatrice ne soupçonnant pas le piège, à ce qu'il paraît, et pour arriver plus tôt à ses fins, consentit

(1) Chez Udis: «simulandum esse matrimonium, non inutile duxerim, immo necessarium, et artem arte eludendam» etc., chez Bonfini: «Nunc vero ... ejus sponsalia simulentur, atque ars arte quodammodo deludatur, faciam, quod vobis placere sentio» etc.

à ce que la cérémonie eût lieu chez elle, en présence seulement de quelques familiers. (1)

Il paraît certain qu'à cette époque Béatrice avait déjà posé le grand deuil, (2) mais pour cette occurrence qui n'était pas à ses yeux une simple cérémonie, mais dont elle attendait le commencement de leur vie conjugale, elle donna des soins particuliers à sa parure. Elle s'était fardée, avait posé un diadème sur sa tête et laissé retomber en boucles ses cheveux autour de son visage ; en un mot, elle n'avait point «la mise de circonstance d'une honnête veuve» et avait fait aménager son appartement comme c'est l'usage pour de jeunes mariés. (3)

Ulászló se fit accompagner des évêques d'Eger et de Győr, d'Étienne Báthori, Paul Kinizsi et Schellenberg, son chancelier pour la Bohême ; Béatrice était entourée de nombreux personnages de sa cour, entre autres Pierre Geréb, Ladislas Losonczi et des envoyés de Naples, lorsque le roi se présenta le soir chez elle immédiatement après la déclaration aux grands mentionnée ci-dessus. (4) Après avoir échangé les saluts d'usage et quelques mots de conversation, le roi, la reine, l'évêque de Győr et quelques initiés se retirèrent dans un coin

(1) Fraknói : *Bakócz T.*, p. 39—40.

(2) *Apologie d'Udis*, p. 473. C'est aussi ce que dit le rapport de l'ambassadeur de Milan du 13 octobre cité plus haut.

(3) «Haveva facto apparecchiare in casa sua il lecto nuptiale et factolo ponere in terra etc.» dit la copie contemporaine d'une lettre adressée à Lud. Sforza. Archives de Milan. (Sez. Stor. Pot. Est. Ungheria.)

(4) D'après l'acte notarié de 1492 et la déposition de 1494 cités plus haut.

de la salle où, étant entourés des personnes de leur suite, leurs paroles ne pouvaient être entendues ni leurs gestes vus des autres assistants. Alors l'évêque de Győr, joignant leurs mains, fit au roi cette demande : « Votre Majesté veut-elle prendre pour épouse légitime, selon les règles de la sainte Église romaine, Sa Majesté la reine ici présente ? » Le roi, suivant sa propre déclaration, répondit : « Oui », et suivant celle de Béatrice, confirmée par les personnes présentes : « Je le veux ». L'évêque, s'adressant alors à la reine, lui dit : « Votre Majesté veut-elle prendre pour époux selon les règles de la sainte Église romaine Sa Majesté le roi ici présent ? » A quoi la reine répondit : « Je le veux », et l'évêque donna la bénédiction nuptiale aux nouveaux mariés. Ulászló renouvela alors sa prière touchant le secret à garder « jusqu'à ce que certain obstacle ait été écarté », et se retira bientôt, sans montrer « par un baiser, un sourire ou une caresse » qu'il prenait congé de sa femme, mais au contraire « avec un air sérieux, comme un étranger prend congé d'un étranger », laissant la reine l'esprit agité, d'une part, par la joie du triomphe et, d'autre part, par les soupçons qui s'élevaient dans son âme aigrie par les déceptions. (1)

(1) Bonfini, loc. cit. ; la relation (1494) plusieurs fois citée de l'évêque de Teano rend textuellement les paroles prononcées à la conclusion du mariage. L'acte notarié dressé par ordre de Béatrice en 1492 et sa déposition de 1494 ne s'écartent de ce texte qu'en tant qu'on y trouve les mots «vis et volo» ; or on fit plus tard un cas de nullité de ce qu'Ulászló avait dit «oui» au lieu de «je le veux».

II.

Le mariage conclu entre Béatrice et Ulászló avec l'intention frauduleuse de la part de ce dernier de le démentir fut l'origine de complications sans fin. Selon la notion de droit canon dominante alors, le mariage était valide et les liens ne pouvaient en être rompus que par un décret du pape ; la seule cause de nullité qui existât était l'union contractée antérieurement entre Ulászló et Barbe de Brandebourg. Un fait qui caractérise bien Ulászló, c'est qu'au moment même où il espérait se dégager d'une de ses obligations à l'aide de l'autre, l'envoyé de Milan était déjà en route porteur d'une troisième proposition de mariage à Marie-Blanche Sforza, mariée légalement à Jean Corvin. D'un autre côté, Béatrice n'ignorant pas que son unique garantie contre la dissolution de son mariage en était la consommation, la «copula carnis», mit tout en œuvre pour y parvenir et, abdiquant sa dignité de femme et de reine, s'ingénia à devenir effectivement la femme d'un homme qui repoussait assez clairement ses avances.

Ulászló mit tout son espoir dans la dissimulation ; il avait imposé le secret à Béatrice et un profond mystère recouvrait les pourparlers relatifs au mariage de Milan. Il y avait lieu de craindre pour leur succès au cas où son mariage avec Béatrice viendrait à être connu, et il devait aussi trembler à l'idée que la reine n'apprenne son perfide projet. Tous les dangers d'une rupture avec elle le menaçaient encore. Il lui fallait faire d'abord la conquête de son royaume et en chasser les ennemis qui

y avaient fait irruption par toutes les frontières ; cette situation pénible lui servit de prétexte à ajourner les noces et le forçait, en même temps, à faire de continuelles promesses à la reine, afin de la décider à faire des sacrifices pour la défense de son trône. Béatrice, aveuglée par le désir et à qui l'exemple de Barbe n'avait pas servi de leçon, se montra prête à tout ; non seulement elle mit à la disposition d'Ulászló ses propres troupes que Blaise Magyar, passé au parti de Jean-Albert, anéantit — dit-on — dans un combat, (1) mais elle donna à plusieurs reprises de l'argent au roi pour le recrutement de «l'armée noire» (2), en vue de faire lever le siège de Kassa et de reprendre Székesfehérvár à Maximilien.

Où Béatrice prit-elle l'argent nécessaire pour venir en aide au roi, environ 100.000 florins, (3) au dire de celui-ci, mais plus de 200.000 suivant Béatrice ? (4) c'est ce qu'il est difficile d'établir. Dans un acte daté du 21 décembre et muni de son sceau, elle reconnaît avoir emprunté à la ville de Selmeczbánya 200 florins d'or, dont elle avait un pressant besoin pour payer la solde des troupes et qu'elle promet de rembourser sur les revenus de la Chambre des finances de Körmöczbánya. (5) C'est aussi vers ce temps qu'elle vendit — à vil prix, dit-elle — ses châteaux de Zólyom à Urbain

(1) Timon : *Epitome* p. 188. Heltai, ouv. c. p. 304.

(2) Nom donné, pour la couleur de son armure, à une troupe d'élite organisée sous Mathias.

(3) *Apologie d'Udis*, p. 471.

(4) Déposition faite par Béatrice en 1494.

(5) Archives de la ville de Selmeczbánya.

de Nagylucse pour venir en aide à Ulászló. [1] On possède aussi la preuve écrite qu'Ulászló et Béatrice — donc comme conjoints en ce cas — se sont adressés au père de cette dernière, le roi de Naples, pour essayer d'obtenir de lui 100.000 ducats à titre d'avance sur la dot. Le roi promit d'envoyer 30.000 ducats qu'il comptait tirer d'une vente d'huile effectuée à Venise, mais l'exécution de ses ordres subit des temps d'arrêt, [2] de sorte qu'Ulászló et Béatrice furent encore obligés, entre temps, de chercher de l'argent à Venise. [3]

Comme on devait d'ailleurs s'y attendre, le secret ne put être gardé, du moins pour ce qui concerne le mariage de Béatrice. Il fut connu non seulement à Naples, à Ferrare, mais la nouvelle en parvint aussi à Milan le 1er novembre. [4]

L'envoyé de Ferrare, Giacomo Trotti, qui suivait d'un œil attentif la marche des événements en Hongrie et dont les rapports sont une des principales sources d'information pour l'histoire de cette époque, fut avisé officiellement de la chose par ses commettants le 13 novembre et, suivant les instructions reçues, communiqua aussitôt la nouvelle

(1) Acte notarié de 1492 cité.

(2) Rapports de Trotti en date du 14 décembre (Archives de Modène) ; de T. Vimercati de Venise en date du 23 janvier 1491 et de F. Casati de Nuremberg du 4 juin de la même année. (Archives de Milan.)

(3) Rapport de Tad. Vimercati daté de Venise le 26 décembre. (Archives d'État de Milan. Sez. Storica, Pot. Est. Venezia.)

(4) Rapport de Trotti à Ferrare en date du 1er novembre et rapport anonyme à Naples (post-scriptum) daté du même jour. (Archives de Modène. Carteggio dipl. et Ambasciatori Ba 6.)

au duc de Milan. Celui-ci se montra fort obligé de l'avis et demanda avec une curiosité bien naturelle à être tenu au courant des événements ; il promit aussi le secret, ce qui n'avait plus guère de raison d'être une fois que lui, qui devait surtout l'ignorer, y était initié ! (1)

L'ambassadeur Maffeo Trivilliense arriva à Milan vers la fin de novembre avec les propositions d'Ulászló. Les avis de son envoyé firent bientôt naître à la cour de Milan la conviction que le mariage d'Ulászló et de Béatrice ne devait pas être pris au sérieux et qu'on voulait seulement leurrer la reine jusqu'à ce que la situation du pays s'étant améliorée, on n'eût plus besoin d'avoir des égards pour elle. (2) C'est pourquoi on continuait non seulement les démarches en cour de Rome, par l'entremise du cardinal Ascanio, en vue de faire dissoudre le mariage de Marie-Blanche avec Jean Corvin, mais on entamait des négociations touchant le chiffre de la dot et, quoiqu'on trouvât absurdes et démesurées les exigences d'Ulászló qui demandait 300.000 ducats, on se montra disposé à élever à 200.000 ducats la dot promise au prince Jean. (3)

Pendant ce temps, puissamment secondé par les troupes de Béatrice que, sur son conseil, elle avait concentrées à Esztergom, Ulászló partit en campagne dans l'hiver de 1490—91 contre son frère Jean et s'efforça avant tout de lui faire lever le siège de Kassa, aux bourgeois de quelle ville

(1) Rapport d'amb. du 13 novembre, Archives de Modène. Amb. Ba 6.

(2) Lettre de Ludovic Sforza au cardinal Ascanio en date du 3 décembre. *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 279.

(3) Ibid. et lettre de Maffeo à Bakócz, p. 277.

Béatrice promettait secours depuis le mois d'octobre. (1) L'entreprise réussit ; à la nouvelle de l'approche du roi, le prince se vit abandonné par un grand nombre de ses partisans, de sorte que, le 20 février, les deux frères conclurent, au camp devant Kassa, une paix qu'on ne saurait dire très avantageuse pour Ulászló. Il fut contraint de céder à son frère plusieurs duchés en Silésie et de garantir même au prince Jean-Albert la succession au trône de Hongrie, s'il venait à mourir sans enfants.

Cette convention délivra du moins Ulászló d'un des prétendants, et cette circonstance fournit à la reine l'occasion de presser de nouveau le mariage. Pour la tranquilliser, Ulászló alla la voir à Esztergom ; l'accueil qu'on lui fit fut naturellement des plus empressés et des plus aimables ; (2) et si le roi n'y répondit pas avec la même chaleur, il dut cependant avoir quelques prévenances pour arriver à ses fins qui étaient d'engager Béatrice à patienter encore et, problablement aussi, d'obtenir d'elle de nouveaux subsides. Il lui resta encore un prétexte à l'ajournement des noces : il lui fallait se remettre en campagne en toute hâte pour délivrer le royaume des Allemands et des Turcs qui l'avaient envahi. Cette visite, qui dura trois jours, paraît-il, eut cependant pour suite qu'on reçut à Milan, en

(1) Lettre à la ville de Kassa en date 20 octobre 1490. Archives publiques de la ville de Kassa No 643.

(2) Suivant une lettre envoyée par Bartol. Castiglioni de Zengg à Venise le 25 février 1491 (Archives de Milan. Sez. Storica, Pot. Est. Ungheria), Béatrice embrassa Ulászló à son arrivée et, ôtant un riche diadème qu'elle avait sur sa tête, le posa sur la coiffure du roi.



mai 1491, par la voie de Venise, des avis touchant la prétendue publication du mariage, (1) et que le bruit commença à se répandre qu'il avait même été consommé. (2)

Pendant qu'Ulászló conduisait en personne les opérations de guerre, Béatrice tenait sa cour à Esztergom, dans cette place forte où s'élevait une riche cathédrale et le magnifique palais construit par l'archevêque Jean Vitéz, disparu depuis lors sans laisser de traces; mais à cette époque, la salle d'honneur du palais contenait les portraits de tous les rois de Hongrie, et les beaux jardins donnant sur le Danube étaient ornés de portiques et de promenoirs couverts. (3)

Du haut des remparts d'Esztergom, on jouit encore d'une vue admirable sur le cours sinueux du puissant Danube dans lequel la presqu'île d'Esztergom forme un promontoire, sur la riante contrée qui l'entoure, les derniers contreforts de la chaîne du Vértes et, au delà du fleuve, sur les vallées du Garam et de l'Ipoly. Mais, de nos jours, on en est réduit à des hypothèses au sujet de l'emplacement qu'avait occupé jadis le palais de Saint Étienne.

Dans sa résidence d'Esztergom, Béatrice signait constamment ses édits des titres de «reine de

(1) Lettre de Milan de Bart. Calco en date du 16 mai et rapport de G. Trotti daté de Vigevano le 17 du même mois, celle-là aux Archives de Milan, celui-ci aux Archives de Modène.

(2) Lettre de Maffeo Triv. à l'évêque de Győr en date du 25 mars. (Archives de Milan.)

(3) Galeotti : *De egr. dictis*, chap. XXX. Bonfini : *Dec.* IV, lib. 3, p. 413.

Hongrie et de Bohême, et duchesse d'Autriche par la grâce de Dieu», et exerçait encore certaines prérogatives royales ; Ulászló confirmait ses donations de domaines. (1) Elle exerçait sur les «villes de la reine» un pouvoir vraiment souverain, comme elle le leur donna à entendre immédiatement après la mort de Mathias, mais elle écrivait aussi aux autres villes sur un ton de condescendance royale. (2) Elle avait toujours plus souvent recours aux villes minières pour ses opérations de finance, surtout à Selmecz et à Körmöcz. Pour ce qui concerne cette dernière, aux droits régaliens de la reine sur la Chambre de finances, il faut ajouter la part qui revenait à Hippolyte sur la frappe des monnaies (pisetum) en sa qualité de primat et de contrôleur du monnayage (pisetarius), et à ce titre Béatrice avait aussi l'habitude de se mêler de la frappe. (3)

Elle restait en relations suivies avec les cours italiennes, surtout avec celles de Naples et de Ferrare. En ce temps-là, il se passa dans la famille d'Este deux événements qui eurent l'un et l'autre pour effet de former des liens de parenté entre les maisons princières de Ferrare et de Milan. Vers la fin de 1490, Ludovic Sforza épousa Béatrice d'Este de beaucoup plus jeune que lui et à qui

(1) Actes de donation de Béatrice et Ulászló en date du 6 juillet 1491 aux Archives de la ville de Körmöczbánya et diplôme du 24 février 1493 aux Archives nationales de Budapest. D. No 19601.

(2) Lettres de Béatrice aux autorités de Kassa en date du 20 octobre 1490, du 6 octobre 1491 et du 20 janvier 1492 citées plus haut. (Toutes trois aux Archives publiques de Kassa.)

(3) Hatvani: *Recueil de documents historiques* (en hongrois).

il était fiancé depuis longtemps ; et en février 1491, Alphonse, héritier du trône de Ferrare, se mariait aussi en vertu d'un accord déjà ancien avec Anne Sforza, fille du duc mort assassiné et sœur cadette de Marie-Blanche. (1)

Autant la maison d'Este fut en droit de regarder ces mariages comme la promesse d'un brillant avenir, autant le premier fut fatal aux relations des Este et de la dynastie napolitaine et, par ses conséquences ultérieures, aux destinées de l'Italie entière.

Nous avons dit que Ludovic Sforza surnommé «il Moro», qui portait seulement le titre de duc de Bari, avait complètement écarté des affaires son neveu, le faible et incapable Gian-Galeazzo, souverain légitime de Milan, et exerçait le pouvoir effectif, bien que sous le nom de son neveu. Une ambition effrénée s'alliait chez Ludovic à un penchant insurmontable pour l'intrigue. D'autre part, le jeune duc aurait peut-être supporté cette tyrannie qui allait jusqu'à le priver parfois du nécessaire, mais sa femme, la belle et ambitieuse Isabelle d'Aragon, qui se trouvait malheureuse en ménage, à ce qu'il semble, se révolta contre le sort qui lui était fait. La lutte des hommes se compliqua de la rivalité des deux duchesses prétendant l'une et l'autre à la préséance. Isabelle réclama la protection de son père, le prince héritier de Naples ; celui-ci ne se contenta pas de prier sa sœur, la duchesse de Ferrare, d'intervenir auprès de sa fille et de son gendre, mais il adressa lui-même des reproches

(1) Litta, ouv. cité, fasc. 15, tableau généalogique et 39. fasc. X, et deuxième tableau. Gregorovius : *Lucr. Borgia*, p. 54.

à Sforza. Il est certain que l'irritation que causa à celui-ci une pareille ingérence dans ses affaires et peut-être aussi la crainte que la maison de Naples n'élevât un jour des prétentions sur Milan, lui suggérèrent la funeste idée d'appeler à son aide les Français pour contenir Naples. (1)

Les relations d'amitié créées par ces mariages entre les cours de Ferrare et de Milan mirent la maison d'Este dans une singulière situation vis-à-vis de Béatrice et de la cour de Naples. On savait que Béatrice s'efforçait par tous les moyens de rendre son mariage avec Ulászló définitif et, d'autre part, malgré le secret imposé aux Sforza, on n'ignorait pas les projets de mariage entre Marie-Blanche et Ulászló en vue de duper Béatrice. On avait embrassé ce projet avec tant d'ardeur à Milan qu'au printemps de 1491 Maffeo écrivit à Bakócz, le priant de presser le roi de donner une réponse aux propositions touchant la dot et lui promettant monts et merveilles en cas de nsccès. (2)

L'évêque-chancelier répondit aussitôt et s'efforça, avant toute chose, d'expliquer les retards ; il exprima la ferme volonté du roi d'épouser Marie-Blanche et demanda l'envoi d'un délégué, parce qu'on désirait poursuivre les négociations de vive voix, de crainte que Béatrice n'eût vent de la chose, car elle serait capable de livrer sur-le-champ,

(1) Muratori : *Antichità Estensi*, p. 256—258. et *Annali* t. 46, p. 285—287. Guicciardini : *Istorie* I, p. 40. L. Villari : *Savonarola* X, p. 206. Rapport de Jac. Trotti en date du 4 avril 1492. Archives de Modène. (Cart. Amb. Ba 7.)

(2) Lettre du 25 mars, Archives de Milan.

par vengeance, ses châteaux à Maximilien et de causer encore d'autres désagréments. «Nous ne savons plus — dit-il — quel prétexte invoquer vis-à-vis de la reine qui espère toujours que Sa Majesté l'épousera ; mais, aussitôt que les affaires du pays auront pris une meilleure tournure, dans un mois ou deux au plus tard, nous éclairerons Béatrice touchant l'impossibilité de ce mariage.» (1)

Le conseil fut suivi, et le duc de Milan envoya à Raffaelle della Caude, vicaire général de Pécsvárad pour le cardinal Ascanio, des instructions secrètes en vue des négociations matrimoniales. (2)

Au courant de l'été 1491, Ulászló ayant réussi à reprendre Székesfehérvár et à entamer avec Maximilien des négociations de paix, n'avait, pour ainsi dire, plus besoin des subterfuges dont il avait usé jusqu'alors pour cacher son double jeu. Il envoya cependant de temps à autre des messagers à Béatrice pour l'engager à prendre patience ; (3) il se disait forcé de garder le lit par suite des fatigues de la guerre ou des chaleurs de l'été ; (4) enfin, lorsqu'il fut remis de sa maladie qu'il prétendait grave, il n'en continua pas moins à ajourner les

(1) L'original de la lettre du 29 avril se trouve aux Archives de Milan. (Sez. Stor., Pot. Est. Ungheria.)

(2) La lettre du 17 juin à l'évêque Bakócz et les instructions à Raf. d. Caude en date du même jour aux Archives de Milan.

(3) Acte notarié de 1492.

(4) Rapports de Franc. Tranchedino datés de Bologne le 31 août (Archives de Milan, Sez. Stor., Pot. Est. Bologna.) et de Giac. Trotti daté de Pavie le 1er septembre. (Archives de Modène div. citée.)

noces et donna à Béatrice sujet de se plaindre d'être négligée. (1) Le roi de Naples, d'accord sans doute avec sa fille, eut alors recours à un moyen désespéré : vers la fin de septembre, il avisa officiellement la Curie romaine, les républiques de Florence et de Venise, les cours de Milan et de Ferrare que le mariage d'Ulászló et Béatrice avait été consommé. Le roi prétendait être « depuis une année » (2) en possession de ce secret, et s'il le divulguait aujourd'hui, c'est qu'il avait appris que le duc de Bari s'efforçait de faire annuler cette union par le pape pour rendre possible le mariage du roi de Hongrie avec sa nièce Marie-Blanche. Il invitait amicalement Ludovic Sforza, lequel ne tarda pas d'ailleurs à le féliciter de la « bonne nouvelle », (3) à abandonner ce projet de mariage irréalisable, que Sforza nia du reste, alléguant que sa famille ne fut intervenue à Rome qu'en vue de faire annuler le mariage de Marie-Blanche et de Jean Corvin. (4)

Le mariage contracté par fraude dégénéra, par suite de cette démarche du roi de Naples en, véritable scandale européen. La nouvelle fut accueillie

(1) Rapport de Trotti daté de Milan le 6 septembre. (Archives de Modène div. cit. Ba 6.)

(2) Lettre du roi de Naples à sa fille la duchesse de Ferrare, en date du 2 octobre. (Archives de Modène. Lett. n. Princ. est. Napoli Ba 1.)

(3) Instructions de Ludovic Sforza à Barth. Calco, en date du 7 septembre. (Archives de Milan.)

(4) Instructions du même à Simonetto, son ambassadeur à Naples, en date du 11 octobre, ibid. et rapports que Trotti envoya de Milan à Ferrare le 21 et le 23 octobre. Archives de Modène. (Cart. d. Amb. Milano.)



partout avec réserve. (1) Ulászló la démentit lui-même formellement plus tard, mais Béatrice persista par nécessité dans ses affirmations, et la chose devint le sujet des conversations non seulement en Italie et en Hongrie, mais dans l'entourage de l'empereur d'Allemagne, puis aux cours de France et d'Espagne. Ces pays devaient tous intervenir — ainsi que nous le verrons plus loin — dans le procès en divorce.

Béatrice n'atteignit point par cette fausse nouvelle le but qu'elle s'était proposé, c'est-à-dire d'exercer sur Ulászló une pression morale ; tout ce qui arriva, c'est que la confiance en la réussite du projet de mariage avec le roi de Hongrie fut ébranlée à Milan pour quelque temps. Sur ces entrefaites, la paix avait été conclue entre Maximilien et Ulászló, mais ce dernier ne faisait pas mine de vouloir s'acquitter de ses obligations envers Béatrice. «La reine est furieuse, — écrit à Milan le 18 octobre l'abbé de Forli en séjour à Pétervárad, (2) — elle habite Esztergom, la pauvre, elle n'a plus aucune autorité et tandis qu'elle met sur l'adresse de ses lettres au roi : *à mon époux*, celui-ci met à ses lettres : *à la reine*». Ulászló dut sentir toutefois que son mariage de Milan s'en ira en fumée s'il ne rompt pas définitivement et

(1) Lettre de Milan sans date (probablement d'octobre 1491) à l'abbé de Forli, Archives de Milan (Sez. Stor., Pot. Est. Ungh.) ; lettre envoyée à Milan par l'abbé de Forli le 18 novembre et une autre lettre, probablement de Maffeo à Bakócz, en date du 25 décembre ibid. ; lettres de Milan, en date des 13 janvier et 20 février 1492 ibid. ; rapport envoyé à Ferrare par Trotti, Archives de Modène. (Rapp. d'amb.)

(2) Lettre citée plus haut.

au plus tôt avec Béatrice. Il résolut donc de recourir à un procédé digne du rôle qu'il avait joué jusqu'alors : de même qu'il avait contracté le mariage en se référant aux instances des États, il voulut maintenant se faire contraindre par les mêmes à le nier.

La Diète fut convoquée pour le 2 février 1492. Elle avait pour tâche d'enregistrer le traité de paix fort humiliant (1) conclu avec l'empereur Frédéric et le roi Maximilien, et devait en outre s'occuper de la question du mariage du roi.

Afin de rejeter toute la responsabilité sur les États, Ulászló semble avoir employé, avant l'ouverture de la Diète, toute son habileté à regagner la confiance de Béatrice inquiète et blessée. A la fin de décembre, il lui avait déjà envoyé deux magnats à Esztergom pour la rassurer, la conjurant de patienter encore un peu de temps jusqu'à ce que le pays soit entièrement pacifié. Les encouragements ne lui manquaient pas non plus d'autre part. Le roi de Naples faisait savoir à Béatrice par la voie de son ambassadeur Francesco de' Monti qu'il avait accommodé ses différends avec le pape en vue surtout de le disposer favorablement à l'égard de sa fille. (2) Les 30.000 ducats promis par lui reparurent de nouveau du côté de Venise, (3) sans doute en guise d'appât à l'intention d'Ulászló. Des porteurs de nouvelles aux gages de la reine répandirent sur les rives de l'Adriatique le bruit

(1) Chmel : *Regesten* etc. II, p. 787.
(2) Trinchera : *Codice Aragonese*, t. II, p. 37 et 40.
(3) Rapport envoyé de Venise par Taddeo Vimercati le 23 février 1492. (Archives de Milan. Sez. Stor., Pot. Est. Venezia.)



que les noces si impatiemment attendues auraient lieu à Bude le jour de Pâques. (1)

Béatrice espérait qu'en se montrant aux États venus à Bude en nombre inusité, avec l'aide de quelques fidèles, de l'ambassadeur de Naples et au moyen de cadeaux (2) et de promesses, elle gagnerait à sa cause la majorité de la Diète. Son entourage chercha à la dissuader de ce projet, mais elle persista dans son dessein et envoya à Bude Costabili, gouverneur d'Hippolyte, pour y déclarer, conjointement avec l'ambassadeur de Naples, son intention au roi. Les partisans qu'elle comptait à Bude approuvèrent son projet ; par contre, Ulászló lui dépêcha deux de ses familiers pour lui conseiller et la prier de rester tranquillement à Esztergom, l'assurant qu'elle n'avait point sujet d'être inquiète et que sa présence ne pourrait que nuire à sa cause. Puis, dans une lettre autographe, il l'exhorta plus énergiquement encore à rester chez elle, lui affirmant qu'il avait encore une raison secrète d'ajourner le mariage. (3) Béatrice resta inébranlable dans son dessein et, quoique avec moins d'espoir, elle partit cependant d'Esztergom en voiture et arriva devant Bude le 14 mars. Le roi envoya à sa rencontre les magnats présents à la cour, mais cet acte de politesse avait pour but, semble-t-il, de faire comprendre à la reine qu'elle devait aller loger dans son palais de Vieux-Bude, car il n'était pas prudent qu'elle vînt s'installer à Bude même.

(1) *Mon. Hung.* (D. E.) IV, p. 270.

(2) *L'Apologie d'Udis* appuie principalement sur les cadeaux, p. 172.

(3) Acte notarié de 1492.

Béatrice se résigna à suivre ce conseil et, le lendemain, Ulászló alla la voir à Vieux-Bude. Encouragée peut-être par cette visite et rongée d'impatience, la reine vint à Bude quelques jours plus tard. Mais, ici, il n'y eut pas de réception solennelle ; c'est ainsi qu'Ulászló lui fit comprendre qu'il ne désirait pas la voir. Elle se retira donc sans bruit dans l'hôtel d'Hippolyte qui était inoccupé, car la reine trouvait elle-même qu'il ne convenait pas que son neveu parût à la Diète qui allait prononcer sur son sort. (1)

Obtenir de la Diète qu'elle ratifiât les traités de paix n'était point chose aisée et causait beaucoup de soucis à Ulászló. Ces traités soulevaient une violente opposition à cause des restrictions qu'ils apportaient au droit de la nation d'élire librement son chef. Sans parler de la promesse faite à Jean-Albert, le traité conclu avec Maximilien garantissant aux Habsbourg la succession au trône au cas où Ulászló mourrait sans postérité, il était dans l'intérêt de l'indépendance du royaume qu'Ulászló contractât une union dont on pût attendre un héritier du trône. La discussion du traité entraînait aussi celle de la question du mariage, et la stérilité de Béatrice, qui ne fit de doute pour personne, était une excellente raison pour exiger la dissolution de cette union.

Voyant quelle était la situation, Béatrice convoqua le 22 mars — donc pendant la session de la Diète — presque tous les prélats et les grands

(1) Rapports de Belt. Costabili en date des 20 et 23 mars 1492. (Archives de Modène, rapp. d'amb.) et de Jac. Trotti en date du 4 juin. (Archives de Modène. Cart. Amb. Ba 7.)



du royaume à Vieux-Bude où elle s'était retirée, et leur exposa dans une longue harangue tout ce qui s'était passé depuis les promesses qui lui avaient été faites avant l'élection. Elle en appela aux témoins du mariage présents, aux sacrifices qu'elle avait faits, aux promesses d'Ulászló et, interrompant de temps à autre son exposé, elle cita en témoignage l'évêque-chancelier Bakócz et fit dresser de sa déclaration un acte notarié. (1)

La reine avait en vue, par cet acte solennel, d'obliger les grands engagés par leur présence et leur consentement tacite — et elle les en supplia presque — à plaider sa cause auprès du roi et, s'il le fallait, auprès de la Diète, et à obtenir enfin la reconnaissance et la consommation du mariage.

Rien n'indique que cette protestation solennelle ait eu quelque résultat. Devant les États assemblés il ne s'éleva, paraît-il, qu'une seule voix pour la défense des droits de Béatrice, celle de l'homme que, selon l'opinion accréditée, elle avait fait priver de sa liberté : Pierre Váradi, archevêque de Kalocsa. Il proposa aux États de se déclarer pour la validité du mariage. Il est certain que l'archevêque fit cette proposition non seulement à la demande de la reine, mais d'accord avec Jean Corvin et même sur le désir de ce dernier. D'autres faits démontrent encore que le prince Jean, Etienne Báthori et Paul Kinizsi prirent le parti de Béatrice ; on prétend même que ce furent eux qui l'avaient fait venir d'Esztergom à Bude. L'explication que le biographe

(1) Cité à plusieurs reprises et qui se trouve au Musée National.



de Jean Corvin donne de son attitude est fort plausible : il voyait dans le mariage de Béatrice et d'Ulászló la seule chance qui lui restât d'être un jour à même de faire valoir ses anciens droits sur la main de Marie-Blanche. (1)

Mais les paroles de l'archevêque ne trouvèrent point d'écho ; Béatrice dut reconnaître alors que les faveurs qu'elle avait prodiguées et ses promesses, plus nombreuses encore, ne lui avaient pas fait des partisans fidèles sérieux. Son entourage voyait en Bakócz son plus dangereux ennemi ; (2) elle n'avait plus de parti et les États, pour parer au danger dont les prétentions de Maximilien menaçaient le royaume, sollicitaient presque à l'unanimité Ulászló de faire dissoudre ses deux premiers mariages et d'épouser une princesse dont il puisse espérer qu'elle lui donnera de vigoureux rejetons, car ils ne voulaient à aucun prix voir se continuer sous Ulászló le régime de déprédations de Béatrice. (3)

Dans ces conjonctures, la question du renvoi de la reine dans son pays, après lui avoir payé ce qu'on lui devait, se posa naturellement à nouveau. Il paraît que c'est Béatrice qui en parla la première, mais elle rendit de nouveau la solution impossible par ses prétentions exagérées. A ses demandes concluant à la restitution de la dot et au remboursement des sommes qu'elle avait dépen-

(1) Schönherr, ouv. cité. p. 197—198.

(2) Lettre citée de Costabili en date du 20 mars.

(3) Lettres de Castiglioni à Maffeo, datée de Zengg le 24 mars, Archives de Milan (Pot. Est. Ungh.), et de l'abbé de Forli à Vimercati le 7 avril, ibid.



sées dans les derniers temps pour la défense du pays, les Hongrois opposèrent qu'il fallait rendre à chacun son dû. Elle devait par conséquent restituer les revenus des bénéfices ecclésiastiques qu'elle avait touchés, l'argent et les objets précieux qu'elle avait envoyés dans sa patrie, rembourser les sommes qu'avaient coûtées les troupes envoyées au secours de son père pour reprendre Otrante et, plus tard, pour le soutenir contre ses vassaux révoltés ; si, déduction faite de ces sommes, le pays se trouve lui redevoir quelque chose, on le lui payera. (1)

La Diète — où Étienne Zápolyai occupait le siège demeuré longtemps vacant de grand-palatin — ne prit aucune résolution définitive touchant l'affaire de Béatrice et promit seulement à l'ambassadeur de Naples qu'elle en prendrait une à sa prochaine session, (2) mais l'opinion publique s'était manifestée assez clairement pour excuser le refus d'Ulászló d'épouser la reine et lui permettre de poursuivre l'exécution de son projet de mariage avec Marie-Blanche.

Béatrice en avait assez vu et entendu pour voir clair dans sa situation et reconnaître qu'elle n'avait plus rien à espérer à Bude. Sa déception ne la plongea point dans l'abattement ni ne la porta à la résignation, mais la mit dans une violente colère et c'est assoiffée de vengeance que, pareille à la Médée de Sénèque, (3) elle quitta Vieux-

(1) Lettre de Bart. Castiglioni citée plus haut et rapport de Trotti en date du 4 juin également cité.

(2) Rapport cité de Costabili, en date du 20 mars.

(3) Mathias Bél la compare à Médée, t. cité, p. 235.

Bude au commencement d'avril pour se retirer à Esztergom. (1)

Son premier acte fut de faire entrer en jeu la puissance de son père contre ceux qui l'avaient si indignement trompée. Des gens venus d'Italie avaient déjà menacé en mars les Hongrois de la vengeance du roi de Naples; on apprit bientôt qu'il envoyait Andrea Carafa, comte de Santa Severina, en mission spéciale, avec une suite nombreuse, pour faire à Ulászló de sérieuses représentations et, éventuellement, des propositions dans l'intérêt de Béatrice. (2) La reine faisait en même temps enrôler des soldats par Kinizsi; (3) elle demandait, dit-on, au pape d'intervenir en sa faveur, (4) écrivait au cardinal Rodrigue Borgia, le très influent vice-chancelier du pape, (5) et n'eut pas honte d'écrire une lettre de sollicitation à Pierre Váradi qui avait plaidé sa cause à la Diète, espérant voir ses affaires prendre une tournure plus favorable grâce à son appui. L'archevêque lui répondit sur le ton d'une exquise politesse, (6) à moins qu'on ne voie une ironie cachée dans l'expression de sa grande reconnaissance pour toutes les bontés dont Béatrice l'avait comblé, les faveurs qu'elle lui avait accordées, et dans le vœu qu'il formait «que le Tout-Puissant la maintienne

(1) Lettres citées plus haut de l'abbé de Forli en date du 7 avril et de Castiglioni en date du 18. Archives de Milan.

(2) Lettre de Castiglioni du 27 avril. Archives de Milan.

(3) Kachelmann, tome cité, p. 109. Hatvani: *Rajzok (Croquis)* etc. p. 68.

(4) Pray, ouv. c. IV, p. 149.

(5) *Codice Aragonese,* II, p. 110.

(6) Pray, loc. cit.

en joie et félicité»; mais, touchant l'essentiel, il lui donna une réponse évasive, car il ne pouvait — dit-il — recommander la cause de Béatrice à personne, la cour s'étant dispersée et lui-même se disposant à partir contre les Turcs avec sa bannière.

La guerre de Turquie causait en effet assez de soucis à Ulászló, mais elle ne l'empêchait pas d'aviser aux moyens de déjouer les plans de Béatrice. Il écrivit à Naples pour expliquer au vieux roi la raison des retards apportés au mariage (1) et, en même temps, il envoya le nouvel évêque de Nyitra, Antoine Sánkfalvi, porter des informations au Saint-Siège, ce qui paraissait d'autant plus nécessaire que Béatrice avait gagné à sa cause le vice-chancelier Borgia, à qui le roi Ferrante avait fait parvenir des informations circonstanciées par la voie de son ministre Pontano, envoyé dans ce but à Rome ; (2) ce dernier avait réussi, en outre, à gagner à leur cause le cardinal Piccolomini. (3) Par un hasard singulièrement propice, c'est précisement au printemps de cette année 1492 que, pour sceller l'amitié conclue après tant de discordes entre le pape et le roi de Naples, Luigi d'Aragona se fiançait à Todorina Cibò, la petite-fille du pape. (4)

Cependant le roi de Naples ne travaillait pas seulement à Rome dans l'intérêt de sa fille, mais il lui faisait aussi parvenir de sages conseils par la voie de son ambassadeur Francesco de' Monti.

(1) Rapport de Vimercati daté de Venise le 8 mai. (Archives de Milan.)

(2) *Cod. Arag.* II, p. 110.

(3) Ibid. p. 131.

(4) Notar Giacomo, ouv. c. p. 174. Gregorovius : *Geschichte der Stadt Rom.* VII, p. 295.

D'une part, il la consolait, l'encourageait, l'engageait à ne pas désespérer du succès, l'assurant que ses fils et lui se voueront de toute leur âme à la défense de ses droits, mais, d'autre part, il l'exhortait aussi à ne pas compromettre sa situation par des explosions de colère et des menaces ; on ne pouvait y porter remède qu'en observant une attitude prudente et pleine de tact et non par la violence : c'est pourquoi il n'approuvait point que Béatrice enrôlât des soldats et s'efforçât de mettre ses châteaux en état de défense, ainsi qu'il l'avait entendu dire. (1) Il avisa Ulászló par le même ambassadeur des grands préparatifs qu'il faisait, disait-il, en vue de la guerre contre les Turcs, prétendant aussi lui venir en aide de cette manière. Il profita même du séjour d'un envoyé polonais en Italie pour tenter d'agir sur Casimir de Pologne, père d'Ulászló, espérant le voir user de son influence pour engager son fils à s'acquitter en bon chrétien des obligations qu'il avait contractées suivant les commandements de l'Église. (2)

Sur ces entrefaites arriva, les premiers jours de juin, son envoyé spécial, Andrea Carafa, qui remit à Ulászló une lettre où son commettant lui donnait déjà les noms de cher gendre et de cher fils. (3) Mais celui-ci se montra de nouveau supérieur dans l'art d'user de faux-fuyants et de duper. Il écouta le discours de l'envoyé, accepta avec remerciements les offres d'amitié du roi de Naples

(1) *Cod. Arag.* II, p. 122.
(2) Ibid. p. 129.
(3) Rapport de Vimercati du 13 février 1493. Archives de Milan.

et de sa famille, mais il ne fit aucune déclaration au sujet du mariage, promettant de donner une réponse plus tard ; car il ne pouvait, dit-il, en délibérer avec les ministres en ce moment, il en aura peut-être l'occasion à la Fête-Dieu ; d'ailleurs il est pressé de partir pour la guerre contre les Turcs qui le harcèlent et il enverra lui-même quelqu'un à Naples. Il fixa même une fois la date à laquelle il donnera une réponse définitive, (1) mais son père, le roi de Pologne, étant mort entre temps, il eut alors autre chose à faire ; puis ce fut le changement de pape : c'est ainsi qu'il n'était jamais à court de prétextes pour retenir d'un mois à l'autre avec des promesses l'envoyé de Naples, mais sans jamais lui donner de réponse sur le point essentiel. (2)

Si Ulászló eut jamais sujet de dissimuler, c'est bien à ce moment où l'affaire du mariage milanais était arrivée à un tournant décisif. Outre sa mission officielle, l'évêque de Nyitra en avait une secrète : il devait se rencontrer à Ancône avec l'envoyé de Milan qui lui apportait la procuration écrite de Marie-Blanche en vue de son mariage avec Ulászló. (3) Dans ces conditions, la cour de Milan voyait avec un dépit et une inquiétude fort compréhensibles l'activité fébrile que Béatrice déployait à Rome afin de faire valider son mariage, d'ailleurs impossible à leur avis.

Sur ces entrefaites, il se produisit un événement lequel déplaça du tout au tout les questions et les

(1) Rapport de Vimercati en date du 13 août ibid.

(2) Rapport du même en date du 16 juin. Archives de Milan. (Sez. Stor., Pot. Est. Ven.)

(3) Schönherr, loc. cit.

intérêts qui attendaient leur solution définitive d'une décision du Saint-Siège. Le pape Innocent VIII mourut le 26 juillet, à l'âge de 60 ans, après un règne de huit années, et le conclave assemblé le 6 septembre élut pape à l'unanimité, quatre jours plus tard, le cardinal Rodrigue Borgia, qui prit le nom d'Alexandre VI.

Quelques notoires que fussent les moyens peu honnêtes auxquels cet homme devait son élection ainsi que la vie de débauche qu'il avait menée jusqu'alors et que le pape Pie II avait été obligé de censurer, à Rome et dans la plupart des pays étrangers, l'élection du cardinal épicurien et ami du luxe fut saluée avec joie, et l'on conçut les plus belles espérances pour l'avenir.

Le nouveau pape et les Sforza étant en relations d'amitié et d'intérêt, Béatrice avait sujet de craindre sa sentence dans le procès pendant devant lui. Les rapports entre la cour de Naples et Alexandre VI manquaient de cordialité. Ferrante avait joué lors de la dernière élection un rôle douteux et avait été maladroit ; la nouvelle du succès de Borgia l'accabla profondément à ce qu'on dit, (1) cependant il ne tarda pas à envoyer ses félicitations au nouveau pape. (2)

Peu après arriva un événement de nature à troubler les relations entre la cour de Naples et la Curie romaine et, par conséquent, à mettre en péril les intérêts de Béatrice.

Le fils naturel du défunt pape, Franceschetto Cibò, ne se sentant pas en sûreté sous le nouveau

(1) Guicciardini : *Istorie d'I.* I, p. 9.
(2) Pastor, ouv. c. III, p. 283 et suiv.

règne, vendit ses domaines et ses châteaux situés aux environs de Rome à Virginio Orsini, connétable de Naples, de sorte qu'une puissance souvent en hostilité avec les papes se trouva installée au beau milieu des territoires soumis à leur autorité. Alexandre VI se plaignit vivement de l'atteinte portée de la sorte à ses intérêts, et les relations restèrent quelque temps fortement tendues entre lui et le roi de Naples. (1)

Cette situation, défavorable à Béatrice, faisait par contre l'affaire des Milanais. Le duc de Milan étant enfin tombé d'accord avec Ulászló sur la dot, envoya sous d'autres prétextes son confident Maffeo à Rome, afin d'y écarter le dernier obstacle qui s'opposât encore au mariage. Il comptait principalement sur la toute-puissante influence d'Ascanio ; Maffeo devait se mettre en rapports avec l'agent d'Ulászló, l'évêque de Nyitra, et agir de concert avec lui. L'envoyé de Hongrie avait pour mission de faire comprendre au pape qu'Ulászló ne pouvait épouser Béatrice, surtout en raison de sa stérilité, et que la chrétienté avait grand intérêt à ce qu'il épousât Marie-Blanche, mariage dont il pouvait espérer des enfants. On projetait, dans l'intérêt de la cause, de solliciter pour l'évêque Bakócz la pourpre cardinalice, et il avait été décidé que, si l'affaire du mariage rencontrait des obstacles à la Curie, l'envoyé de Hongrie se rendrait lui-même auprès du roi de Naples pour l'engager à ne plus soutenir les prétentions de sa fille. (2)

(1) Pastor, ouv. c. III, p. 293 et suiv.

(2) Instructions du duc de Milan à Maffeo Triv. partant pour Rome, en date du 13 novembre. Archives de Milan.

On voit donc que les Sforza se croyaient bien près d'être arrivés à leurs fins. Mais le vieux roi Ferrante s'entendait à provoquer de brusques revirements dans ses rapports avec le Saint-Siège. Le 28 novembre, son second fils, le prince Federigo, partait pour Rome afin de présenter les hommages de son père au nouveau pape; (1) sa mission n'était pas une vaine formalité: elle avait pour objet — comme on le verra — la conclusion d'une alliance que scellerait un mariage dans la famille du nouveau pape, puisque le prince était décidé à rompre ses premières fiançailles, désormais sans valeur pour lui par suite de la mort d'Innocent VIII. Federigo devait encore, et ce n'était pas la moins importante de ses tâches, s'entremettre à Rome dans l'intérêt de Béatrice.

Celle-ci avait été, à coup sûr, instruite de ces choses, car son agent était déjà en route pour Rome au commencement de décembre et devait y contrebalancer les efforts de l'évêque de Nyitra. (2) Cette amélioration des rapports entre son père et le Saint-Siège poussa la reine à envoyer, elle aussi, ses félicitations au nouveau chef de la chrétienté. Elle écrivit au pape le 25 décembre et, le lendemain, au collège des cardinaux une lettre où elle exprimait sa joie sans borne de voir le siège pontifical occupé par un homme aussi digne et aussi illustre; cette nouvelle lui avait, disait-elle, rendu la santé. Enfin tout en lui présentant ses hommages et ses

(1) Notar Giacomo, ouv. c. p. 176. Burchard (Thuasne): *Diarium*, II, p. 5.

(2) Rapport de Vimercati daté de Venise le 1er décembre. Archives de Milan.

félicitations, elle suppliait le pape d'avoir pitié d'elle et de rendre une sentence équitable dans sa cause. [1]

Pendant ce temps, le pape donnait à Federigo en cadeau de Noël une épée bénie, [2] et son père lui envoyait à Rome de nombreuses instructions touchant les affaires de Béatrice. [3] Ferrante voulait surtout éventer les plans de l'envoyé d'Ulászló afin de les déjouer ; c'est pourquoi il envoya encore à Rome Francesco de' Monti, son ancien ambassadeur en Hongrie, avec des lettres de créance de sa part et de Béatrice ; il écrivit même à Sánkfalvi.

C'est certainement à cette époque que parut *l'Apologie*, plaidoyer anonyme écrit pour la défense d'Ulászló et adressé à l'évêque de Nyitra sous forme de lettre. [4] Ce mémoire, qui témoigne d'une connaissance approfondie du droit canon et de la théologie du temps ainsi que d'une vaste culture humaniste, résume, pour la défense du point de vue d'Ulászló, tout ce dont l'opinion publique en Hongrie accusait Béatrice à tort ou à raison. Mais ce document est aussi, par l'aveu qu'il en fait, un témoignage éclatant de la conduite perfide du roi et des machinations dont la reine fut victime ; au reste, ce plaidoyer ne cherche aucune excuse morale aux procédés du roi, mais s'efforce uniquement à faire prévaloir ce point spécial de

(1) Une copie contemporaine de ces deux lettres se trouve à la collection de manuscrits de la Bibliothèque de St. Marc à Venise.

(2) Pastor, ouv. c. III, p. 292 et suiv.

(3) *Cod. Arag.* II, p. 205—252.

(4) *L'Apologie d'Udis*, citée à plusieurs reprises.

jurisprudence : une union contractée pour la forme sous la pression de nécessités politiques, mais non consommée, ne saurait être valide surtout quand un des conjoints est déjà uni à une autre femme par les liens du mariage.

La lettre que le roi de Naples écrivit à Andrea Carafa, son envoyé en Hongrie, à la fin de décembre, contient un exposé circonstancié de sa conduite et de celle de son fils dans cette affaire. (1) Il avait déjà connaissance du plaidoyer et des raisons invoquées par Sánkfalvi pour faire annuler le mariage : la déclaration faite par Ulászló en présence des magnats, comme quoi, lors de la conclusion du mariage, au lieu de la formule usitée et réglementaire : «je le veux», il avait prononcé — en signe de réserve mentale — le mot «oui» (ita), inusité en pareil cas, la stérilité de Béatrice, la non consommation du mariage et l'union contractée avec Barbe de Brandebourg. Pour défendre Ulászló et charger Béatrice, l'évêque avait donné au pape des détails tels que celui-ci ne put, par égard pour Ferrante, les rapporter à ses envoyés.

A cela les Napolitains opposaient qu'un mariage ne saurait être dissous pour cause de stérilité ; ils révoquaient en doute que le roi n'eût communiqué avec Béatrice qu'en public, en présence de nombreux témoins ; ils affirmaient, au contraire, qu'ils s'étaient rencontrés de jour et de nuit, sans témoins, et qu'ils avaient vécu maritalement. Ils présentaient le cas de la reine comme si on l'avait pressée de contracter ce mariage alors qu'elle voulait se retirer dans un couvent ; comme si la morale, la sainteté

(1) *Cod. Arag.* II, 1re partie, p. 241.



de la parole donnée, la paix publique, les vœux de la nation exigeaient qu'Ulászló remplît ses obligations. (1) Le roi de Naples était prêt — disait-il — avec ses fils à employer toutes ses forces, à risquer sa vie même pour la défense de l'honneur de sa maison. Or, trouvant qu'il y allait ici de cet honneur, il écrivit au roi d'Espagne, son parent (2), pour lui demander d'intervenir aussi, et s'efforça, par l'entremise de la duchesse de Ferrare, sa fille, de faire renoncer les Sforza à leurs projets ; il alla même jusqu'à leur faire des reproches et des menaces. (3)

Ces énergiques protestations ne manquèrent pas de produire leur effet. Le pape sembla hésiter entre les prétentions contraires de Milan et de Naples. Le Consistoire en délibéra le 8 janvier dans une séance de sept heures ; (4) à la fin, le pape fit à Federigo la promesse de publier un bref favorable à Béatrice et de l'expédier à Ulászló. Mais à peine le prince eut-il quitté Rome — deux jours plus tard — qu'Alexandre VI se repentit de sa promesse et fit rédiger un bref qui n'était pas du tout conforme au point de vue napolitain. Mais le vieux Ferrante était trop habile pour qu'on pût lutter de ruse avec lui ; il éventa la chose, intervint par la voie de son ambassadeur et obtint que ledit bref ayant été rétiré, fût remplacé par un autre conforme aux promesses qui lui avaient

(1) Ibid. p. 265, et 2e partie, p. 264.
(2) Ibid. II, 1re partie, p. 270, 295.
(3) Rapports de Trotti en date du 8 et du 14 janvier 1493 aux Archives de Modène. (Rapp. d'Amb.) *Cod. Arag.* II, 1re partie, p. 265—266.
(4) Burchard : *Diar.* (Thuasne), II. 6, p. 33.

été faites, et il s'en fit délivrer un double qu'il envoya à Andrea Carafa, son ambassadeur en Hongrie, pour que ce dernier le produisît lui-même au cas où Ulászló ne recevrait pas ou dissimulerait la lettre du pape. (1)

L'évêque de Nyitra put ainsi regarder sa mission comme ayant à peu près échoué, et c'est en vain qu'il se rendit à Naples vers la fin de janvier pour convaincre le roi, au nom d'Ulászló, de l'impossibilité de ce mariage: on ne lui donna qu'une réponse évasive. (2) Ulászló envoya lui-même une note au pape en réponse à son bref et, pour avoir au moins quelque chose, il essaya d'obtenir l'annulation de son mariage avec Barbe de Brandebourg, en produisant l'acte de renonciation de cette dernière, naturellement dans le dessein d'écarter le premier obstacle à son mariage de Milan et avec l'espoir de voir sa démarche appuyée par les Napolitains. Mais il se trompa : la cour de Naples soutenant que son mariage avec Béatrice avait été consommé et était par conséquent valide, ne pouvait reconnaître la nécessité d'annuler celui qu'il avait contracté avec Barbe, de sorte que cette tentative d'Ulászló avorta aussi. Par contre, il fut décidé à la Curie que — conformément au vœu du roi de Naples — Orso Orsini, évêque de Teano, partirait

(1) *Cod. Arag.* II, 1re partie, p. 206, 275 et 333. Thuasne-Burchard t. II, p. 633, 636—637 et 640. Rapport de Jac. Trotti en date du 19 mars. (Archives de Modène, rapp. d'amb.) Note d'Ulászló au pape en date du 9 avril. (Archives d'État de Venise.)

(2) C'est Istvánffy qui rapporte cela (ouv. c. p. 23.); le voyage de Sánkfalvi à Naples est aussi mentionné par Thuasne. (Burchard : *Diar.* II, p. 622—624, 631.)



au plus tôt pour la Hongrie en qualité de légat du pape, afin d'y hâter les préparatifs de la croisade contre les Turcs, mais surtout pour engager Ulászló à reconnaître son mariage avec Béatrice. (1)

Ce revirement extrêmement favorable à Béatrice était dû au concours de plusieurs causes concomitantes, dont la principale fut à coup sûr l'habileté diplomatique de son père, qui agit sur le pape tantôt par des menaces, tantôt par des promesses. Pour ces dernières, il alla jusqu'à mettre en perspective de riches bénéfices ecclésiastiques en Hongrie pour les enfants du pape — qui exploitaient avidement leur situation — au cas où Béatrice resterait sur le trône. (2) Enfin, Ferrante réussit, après d'assez longs pourparlers, — et c'est là ce qui rendit les relations si intimes entre le Saint-Siège et lui — à unir les Borgia et les Aragon par un mariage de famille. On convint que Geoffroy, le cadet des fils du pape, épouserait Sancia, fille naturelle d'Alphonse, prince de Calabre, ce qui eut lieu le 16 août, et Geoffroy reçut par ce mariage le duché de Squillace dans le royaume de Naples. (3)

Un autre facteur de ce revirement fut le changement d'attitude de la cour de Milan. A la fin de l'année précédente, Ludovic Sforza avait déjà envoyé des explications au roi de Naples afin de se réconcilier

(1) Lettre déjà citée d'Ulászló au pape, Archives d'État de Venise ; lettres publiées dans le *Cod. Arag.* II, 1re partie, p. 271 et 2e partie, pages 238 et 300, ainsi que la lettre d'Ascanio Sforza à Ludovic le More en date du 19 octobre, Archives de Milan.

(2) *Cod. Arag.* II, 2e partie, p. 237, 251—252, 264.

(3) Muratori : *Annali* t. 46, p. 196. Gregorovius : *Gesch. d. St. Rom.* t. 7., p. 324 et suiv.

avec lui ; (1) il se désintéressait toujours plus de la lutte engagée entre Ulászló et Béatrice et se bornait à solliciter en cour de Rome l'annulation du mariage de Marie-Blanche avec Jean Corvin.(2) Ce résultat était dû à Éléonore qui, en bonne mère et belle-mère, avait agi dans l'intérêt de son père et de sa sœur sur son gendre et sa fille, pour apaiser leur colère et les réconcilier avec leurs parents. (3) Mais Ludovic n'était pas assez sentimental pour se laisser détourner de ses desseins par de telles considérations. On en sut la véritable raison quand il devint manifeste que Maximilien, qui avait succédé en août 1493 à son père Frédéric III comme empereur d'Allemagne, et qui était veuf depuis longtemps, avait jeté les yeux, pour en faire sa femme, sur Marie-Blanche que convoitaient tant de prétendants. La cour de Milan se servit même d'Ulászló, lequel espérait toujours, pour arracher à Jean Corvin un acte de renonciation et, lorsque le Saint-Siège prononça sur le vu de cet acte la dissolution du mariage qui n'avait d'ailleurs pas été consommé,(4) on savait déjà à Naples dans l'intérêt de qui cette

(1) Instructions à Ant. Stanga, amb. à Naples, en date du 25 décembre 1492. (Archives de Milan.) Rapport de Jac. Trotti en date du 9 janvier 1493. (Archives de Modène. Cart. Amb. Ba 7.)

(2) Instructions à Tad. Vimercati du 3 février. (Archives de Milan.) Lettre de Ludovic Sforza à Bart. Calco à Rome du 11 septembre, aux mêmes Archives.

(3) Lettres d'Éléonore à Béatrice du 21 juillet. (Archives de Modène. *Minute di lett. di Principi.*) et du 10 septembre (ibid.) ; lettre de Béatrice à Éléonore du 16 septembre. (Archives de Modène, div. c.)

(4) Le texte du bref annulant le mariage est conservé aux Archives de Milan.

sentence avait été rendue,(1) de sorte qu'Ulászló, en voulant duper les autres, fut lui-même victime de sa propre fourberie. Il eut en outre le chagrin de voir les Sforza et l'empereur d'Allemagne prendre le parti de Béatrice, ce qui se motive chez ce dernier par le fait que ce mariage d'Ulászló qui paraissait devoir être stérile, ouvrait à lui et à ses descendants l'accès au trône de Hongrie.(2)

Pendant que Béatrice et Ulászló étaient, pour ainsi dire, en lutte ouverte et s'efforçaient avec un succès alternant de se faire des alliés, on se demande naturellemenet quelles étaient leurs relations personnelles et, surtout, quelle était la situation de Béatrice en Hongrie pendant cette lutte?

Au dire de la reine, elle serait restée en relations intimes avec Ulászló depuis leur mariage ; mais cette assertion est infirmée par le fait qu'elle habitait presque constamment Esztergom et ne vint que pour une semaine ou deux à Bude et à Vieux-Bude pendant la session de la Diète en 1492, tandis qu'Ulászló résidait à Bude et ne faisait que de rares voyages dans les autres parties du royaume, et encore par cet autre fait que les partisans de Béatrice publiaient bien haut comme un événement d'importance chaque visite que le roi lui rendait. Suivant les avocats d'Ulászló, il lui en fit tout au plus trois à Esztergom pendant les deux années qui suivirent leur mariage.(3)

La considération de Béatrice déclinait rapidement dans le pays, ce qui est dû certainement, pour

(1) *Cod. Arag.* II, 2e partie p. 300.
(2) Fraknói : *Bakócz T.*, p. 50.
(3) *Apologie d'Udis*, p. 467.

une bonne part, aux déclarations et à l'attitude d'Ulászló. Ses anciens partisans avaient fait défection ou étaient morts. Ceux qui l'approchaient devenaient aussitôt suspects ; ainsi le ci-devant évêque de Nagyvárad, Jean Filipecz, devenu frère minime, ayant fait une visite à la reine au commencement de la même année, fut immédiatement expulsé du royaume.(1) Béatrice fut même soupçonnée d'avoir pris part à une conspiration contre le roi,(2) accusation contre laquelle elle protesta énergiquement devant le légat du pape.(3) Elle n'avait plus pour entourage que les personnes de sa maison et de celle d'Hippolyte ; on n'y trouve même plus Bonfini, son ancien lecteur, qui jouissait d'une grande considération à la cour d'Ulászló, lequel lui avait conféré la noblesse. On ne trouve plus qu'un hommage attardé rendu par un savant à Béatrice durant les années de son séjour à Esztergom : le moine augustin, Fra Jacopo Filippo da Bergamo, dédia vers ce temps à la reine son livre « des Femmes illustres et éminentes », dont le frontispice représente la scène où l'auteur présente son ouvrage à la reine.(4) L'introduction vante, sur le ton du panégyrique, les qualités éminentes et les mérites de Béatrice ainsi que — ce qui n'était plus tout à fait de saison —

(1) Lettre de Zengg en date du 13 juillet 1493. Archives de Milan. (Pot. Est. Ungh.)
(2) Tubero, ouv. c. p. 203.
(3) Déposition de 1494 citée plus haut.
(4) Cet incunable a été imprimé en 1497, mais la date de 1493 encadrée dans les ornements du frontispice permet de supposer avec une grande apparence de probabilité que Philippus est venu à Esztergom en 1493 et que c'est alors qu'il fit hommage de son manuscrit à Béatrice.

ses richesses et sa libéralité ; l'auteur fait d'abord le portrait de la Bienheureuse Vierge, des saintes, des femmes célèbres de l'antiquité, puis celui de ses contemporaines comme Béatrice, sa mère et sa belle-sœur Hippolyte. Philippus, qui occupe un rang honorable parmi les historiographes de son temps, voulait probablement, par sa visite à Esztergom et l'hommage de son livre, attirer sur lui l'attention de l'archevêque Hippolyte, car il lui rendit plus tard des services en Italie et reçut de lui des récompenses.(1)

La sphère d'activité administrative de la reine douairière ne s'étendait plus alors que sur les villes minières. Elle donnait sur leurs territoires et, dans la limite des droits régaliens sur les mines, des exonérations d'impôt, délivrait des permis pour le transport du sel, accordait les autorisations de bâtir et de pratiquer des fouilles en vue de rechercher des métaux (2) et édictait des mesures extrêmement rigoureuses contre Hodrusbánya qui voulait se séparer de Selmeczbánya. (3)

Cette dureté pour Hodrusbánya et les faveurs dont Béatrice comblait Selmeczbánya avaient leur cause. A cette époque, elle avait déjà grand besoin des bourgeois de Selmeczbánya qui lui venaient en aide dans ses embarras financiers sans cesse renaissants. Le «gouverneur» d'Hippolyte, Costabili, écrivait déjà le 3 mai 1492 à la cour de Ferrare que

(1) Tiraboschi ouv. c. t. 16, p. 47 et suiv.

(2) Voir plusieurs documents aux Archives nationales de Budapest, à celles de la ville de Körmöczbánya, de la famille Jeszenák (Musée national) et de la ville de Kassa (Cassovie).

(3) Voir aux Archives de Selmeczbánya les documents de 1492—1493.

la reine se préparait toujours à faire la guerre, qu'elle employait les revenus de son droit de contrôle sur la frappe des monnaies (pisetum) à recruter des soldats et qu'elle avait à peine de quoi solder ses dépenses quotidennes.(1) La reine se plaint aussi une fois d'être dans une grande gêne. (2)

Dans ces conjonctures, l'entourage d'Hippolyte et la cour de Ferrare commencèrent à craindre avec droit que la situation matérielle et morale de la reine empirant toujours, n'influât tôt au tard d'une manière fâcheuse sur celle du jeune archevêque. Costabili exprimait déjà au printemps de 1492 la crainte que, si Béatrice ne réussit pas à se faire épouser par Ulászló, la situation d'Hippolyte ne s'en trouvât aussi compromise.(3) L'insuffisance des revenus de l'archevêché surtout inquiétait ses parents, c'est pourquoi ils s'efforçaient de procurer à Hippolyte des prébendes en Italie même. Pour commencer, on lui fit avoir l'abbaye de Pomposa. Lorsque, plus tard, la cour de Ferrare trouva cependant dans son intérêt de disposer de ce bénéfice en faveur d'un autre, Béatrice se montra très offensée de ce procédé et fit de vifs reproches à Costabili qui s'était entremis dans cette affaire. C'est la seule fois que Béatrice se soit fâchée contre sa sœur Éléonore : elle lui reprocha alors de faire écrire toutes ses lettres par son secrétaire, tandis qu'elle lui écrivait souvent de sa propre main, et de ne plus les lui envoyer par

(1) Archives de Modène. (Dispacci d. Orat. Est. Ungh.)

(2) Décret sans date adressé probablement à Pierre Scheyder, son intendant, en 1492 ou 1493. Archives nationales de Bruxelles.

(3) Lettre du 20 mars déjà citée. Archives de Modène.

un messager spécial depuis quelque temps.(1) Cette petite querelle est d'ailleurs un fait entièrement isolé : les tendres relations des deux sœurs résistent à toutes les vicissitudes du sort de Béatrice et, si leur correspondance ne roule pendant ces dernières années que sur des sujets indifférents pour la plupart, elle garde toujours le ton de l'affection et du dévouement réciproques.

Entre temps, d'autres inquiétudes assaillirent Béatrice au sujet d'Hippolyte : elle avait tout lieu de craindre que moins sa situation en Hongrie satisfera sa famille, plus facilement il se décidera à quitter ce pays. Dès 1492, les parents d'Hippolyte avaient déjà exprimé à plusieurs reprises le désir que leur fils revînt pour quelque temps dans sa patrie, mais Béatrice n'avait pas voulu en entendre parler ; elle avait même engagé son père à protester contre ce projet.(2) Elle n'ignorait pas que le départ d'Hippolyte pouvait alors, vu les sentiments d'hostilité que le pays manifestait pour les étrangers, entraîner la perte des revenus de l'archevêché, ce qui la priverait de son principal appui. Toutefois il ne faudrait pas attribuer uniquement à des motifs si intéressés l'attachement de Béatrice pour Hippolyte : il n'y avait auprès d'elle personne qu'elle aimât autant que cet enfant. Ce n'est pas sans raison qu'elle a pu écrire à sa mère qu'elle lui était aussi attachée que si elle l'eût porté elle-même dans ses flancs et que,

(1) Rapport de Costabili en date du 19 mars. Archives de Modène. (C. D. Disp. d. Orat.)

(2) Lettre d'Éléonore à Béatrice du 9 septembre 1492 ; lettre de Ferrante à la même en date du 11 octobre. Archives de Modène *(Minute)* et *Cod. Arag.* II, 2e partie, p. 323.

bien qu'elle eût de l'affection pour les autres enfants de sa sœur, elle regardait celui-ci comme entièrement à elle. (1)

Cette affection lui faisait désirer avec ardeur pour le jeune archevêque la plus haute dignité de l'Église : le cardinalat. Elle faisait tout son possible pour qu'il y parvînt et avait déjà réclamé à cette fin l'intervention de son père sous le pape précédent. Le changement survenu sur le trône pontifical et la querelle du roi de Naples avec le nouveau pape paralysèrent pour un temps ses efforts, mais l'ambassadeur d'Hercule à Rome maintenait la question à l'ordre du jour et les intérêts des Borgia créèrent bientôt une situation favorable à la réalisation de ses vœux. Le pape destinait à la carrière ecclésiastique son second fils César, doué d'aptitudes remarquables, mais qui avait un tempérament violent et un naturel pervers. Pour commencer, il lui avait fait don de plusieurs riches prébendes, et il désirait lui conférer sous peu le cardinalat, mais César n'avait encore que dix-sept ans, et sa nomination à un âge si tendre exigeait que d'autres intérêts reçussent satisfaction en même temps, et que d'autres jeunes gens de haute naissance revêtissent aussi la pourpre cardinalice. C'est pourquoi, au Consistoire tenu le 20 septembre 1493, Alexandre VI nomma à la fois cardinaux son fils César, Alexandre Farnèse, Frédéric-Casimir, frère cadet d'Ulászló et Hippolyte d'Este âgé de 14 ans.(2) Béatrice reçut l'heureuse nouvelle vers la mi-octobre et écrivit aussitôt à sa

(1) Lettre de Béatrice à Éléonore en date du 15 octobre 1493. (Archives de Modène div. c.)
(2) Pastor, ouv. c. III, p. 300—301.



sœur Éléonore une lettre pleine d'effusions de joie. Toutes ses peines sont adoucies — y dit-elle — par le plaisir que lui cause l'élévation de son fils bien-aimé ; elle rend grâce au Ciel de sa bonté et de l'insigne faveur qu'il lui a faite, et son bonheur est encore augmenté par la conviction qu'il est partagé par sa sœur et son beau-frère . . . (1)

Quand elle écrivait ces lignes, celle à qui la lettre était adressée n'était plus, depuis quatre jours, au nombre des vivants.

III.

L'élévation d'Hippolyte au cardinalat fut la dernière joie sans mélange que le sort réservait à Béatrice ; dès lors les déceptions, les chagrins et les épreuves fondirent sur elle avec une cruelle persistance.

Ce fut d'abord la perte de sa sœur. Les dernières lettres d'Éléonore ainsi que les réponses de Béatrice ont toute la chaleur d'un amour tendre payé de retour. (2) Le 10 septembre 1493, elle écrivait à Béatrice qu'elle était tourmentée depuis huit jours d'une fièvre que les médecins appellent fièvre tierce, mais qui lui passera avec l'aide de Dieu. (3) Cet espoir ne se réalisa pas. La nouvelle de la nomination d'Hippolyte arriva juste à point pour éclairer

(1) Lettre citée de Béatrice en date du 15 octobre.

(2) Lettres d'Éléonore à Béatrice en date du 9 septembre 1492 et du 21 juillet 1493. (Archives de Modène. *(Minute d. l. d. p.)*

(3) Lettre de la même à la même en date du 10 septembre ibid.

d'un rayon de joie les derniers jours de la malade, car le 11 octobre, Éléonore avait cessé de vivre à l'âge de 43 ans. Son époux était alors à Milan pour les noces de Marie-Blanche Sforza, et c'est là qu'il reçut la funèbre nouvelle ; lui et ses nombreux enfants durent pleurer la perte de cette excellente épouse et mère de famille, mais elle fut aussi pleurée du peuple de Ferrare. (1) L'Arioste, jeune encore, écrivit une élégie sur sa mort ; plus tard, il porta encore aux nues la princesse dans son poème épique (2) et son opinion sur Éléonore était partagée par d'autres contemporains de mérite. (3)

Nous ne possédons point de preuves écrites de la douleur de Béatrice sur cette mort, mais il est certain qu'elle ne causa pas moins de chagrin à Esztergom qu'à Naples où elle était déjà connue le 13 octobre. (4)

Ferrante épancha sa douleur dans une lettre à son beau-fils. (5) Le vieux roi était le plus cruellement éprouvé par cette perte qui menaçait d'avoir pour lui des conséquences funestes.

Éléonore était la seule personne qui, par sa douceur et sa prudence, avait su exercer, par sa fille Béatrice, quelque influence sur son gendre, l'artificieux Ludovic Sforza. Tant qu'elle vécut, elle réussit tant bien que mal à chasser les sombres

(1) Muratori : *Antichità Estensi* (Scriptores) p. 258. Lettre d'Hercule à Hippolyte en date du 12 octobre. Archives de Modène, div. c.

(2) *Roland furieux*, chant 13, stance 68.

(3) Castiglione, ouv. c. II, p. 52. Sabadino, ouv. c. p. 401. Phil. Bergomensis, ouv. c. p. 165. et suiv.

(4) Notar Giacomo, ouv. c. p. 177.

(5) *Cod. Arag.* II, 2e partie, p. 286.

nuages que Ferrante, usé par l'âge et la maladie, et l'âme hantée par le souvenir de ses cruautés, voyait s'amonceler du côté de Milan et se rapprocher de plus en plus. Ludovic lui apparaissait comme le Judas sur les pas de qui les archers français allaient entrer dans le jardin de Gethsémané de l'Italie. Et, tout à coup, il se voyait sans défense en face du péril imminent.

Il y avait trois ans que Ferrante souffrait d'une maladie des jambes, la goutte probablement, mais sa force de volonté et son goût pour la vie active n'avaient pas permis au mal de prendre le dessus ; c'est seulement lorsque sa brouille avec Milan et le chagrin que lui causa la mort de sa fille vinrent s'ajouter aux soucis du gouvernement et aux inquiétudes qu'il éprouvait pour l'avenir de son trône, que le robuste vieillard déclinait à vue d'œil. Il se dégoûta de ses occupations habituelles et de la nourriture même ; incapable de dominer les sentiments qui l'agitaient, il éclatait en imprécations lorsqu'il était seul, ou proférait des paroles incohérentes devant son entourage. Le 23 janvier 1494, il rentra au Castello Nuovo avec un refroidissement qu'il avait pris à la chasse ; les symptômes de l'apoplexie ne tardèrent pas à se manifester et le roi mourait deux jours plus tard, laissant veuve sa seconde femme Jeanne d'Aragon, sœur du roi d'Espagne, qu'il avait épousée à l'âge de 53 ans.

Aussitôt après la mort de son père, suivant l'usage de Naples, le prince héritier, Alphonse, parcourut à cheval les rues de la ville en se faisant saluer comme roi. Mais cette hâte à se faire reconnaître ne trompa personne sur les dangers de la situation. Le vieux Ferrante, qui fut, malgré

ses défauts, un des hommes d'État les plus remarquables de l'Italie contemporaine, avait su se rendre maître de la situation, non sans peine, il est vrai, par son expérience, son habileté, son sang-froid et son autorité incontestables. Son successeur était haï, méprisé, et tous ceux qui fondaient leurs espérances sur la chute de la dynastie pensèrent que leur heure était venue. La croyance populaire imputait déjà à Alphonse quelques-unes des cruautés de son père ; il en commit de pires encore, au dire de quelques chroniqueurs, dès qu'il fut monté sur le trône, et telle était sa réputation qu'on le crut capable d'avoir fait empoisonner les fontaines de Venise par ses émissaires. (1)

Sentant son trône chanceler et s'attendant à une attaque venue de l'extérieur, il chercha des alliances. Il s'efforça avant tout de gagner le Saint-Siège à sa cause : il paya le tribut que son père avait refusé de payer, il fit don de principautés aux jeunes Borgia, et réussit de la sorte à gagner l'appui d'Alexandre VI. Le pape repoussa les prétentions que les Français élevaient de nouveau au sujet de la succession du trône de Naples et, pour rehausser l'éclat du couronnement d'Alphonse, il s'y fit représenter par le cardinal Juan Borgia.

Au milieu de ces inquiétudes, la reine de Hongrie, Béatrice avait reçu, coup sur coup, la nouvelle des deuils de Ferrare et de Naples, puis celle des fêtes destinées à les faire oublier. A la fin de l'été, elle apprit que les funestes pressentiments de son père se réalisaient, qu'une des entreprises les plus aven-

(1) *Mémoires* de Philippe de Comines, chap. VII, p. 285, 302 et suiv.



tureuses de l'histoire était devenue un fait accompli. Le jeune Charles VIII de France, auquel son père avait autrefois destiné Béatrice et qui exerçait depuis peu le pouvoir absolu, poussé par une ambition chimérique et par la soif des aventures, avait, sans écouter l'avis des hommes de sens, franchi les Alpes avec une partie de son armée, tandis que sa flotte chargée de troupes faisait voile pour la Ligurie.

Pareil à une puissance d'en haut, le roi de France se posa en justicier vis-à-vis de Rome et de Naples, et ouvrait ainsi la série des invasions étrangères qui amenèrent la fin lamentable de cette brillante orgie de luxe et de plaisirs qu'a été la Renaissance italienne. (1)

Cette entreprise eut certainement des causes qui, sans lui ôter son caractère aventureux, l'expliquent du moins en quelque sorte. Depuis le déclin de l'empire romain d'Allemagne et le séjour des papes à Avignon, la France semblait jouer le rôle de protecteur de l'Italie; les papes eux-mêmes réclamaient parfois l'aide du roi de France pour la défense du parti guelfe ou contre le péril turc. Les prétentions des Anjou au trône de Naples donnaient aussi aux Français l'occasion d'intervenir de temps à autre; Florence et Milan avaient fait alliance dans la première moitié du XVe siècle avec la France dont la maison royale était apparentée aux Visconti. A cela s'ajoutait le mécontentement général que causaient à Naples les cruautés des Aragon, et à Rome, comme ailleurs du reste, le népotisme et la vie mondaine des papes :

(1) H. François Delaborde : *L'expédition de Charles VIII en Italie.* Paris, 1888.

on ne pouvait espérer un remède ou une vengeance que d'une intervention étrangère. Les proscrits de la révolte des barons napolitains dépeignaient l'état des esprits à Naples au jeune roi de France, cerveau borné et sans expérience et néanmoins aventureux, comme si chacun y attendait son salut de sa venue; (1) le cardinal Julien de la Rovere, depuis que les menaces d'Alexandre VI l'avaient obligé à chercher un refuge en France, ne cessait d'exciter Charles à aller rétablir l'ordre à la cour dégénérée des papes ; il y avait aussi les flatteurs qui enflammaient l'imagination du roi en faisant miroiter à ses yeux la gloire d'une croisade d'un nouveau genre. Mais celui qui donna l'impulsion la plus forte à l'entreprise fut à coup sûr Ludovic Sforza qui, aveuglé par sa haine des Napolitains, espérait devenir, avec l'aide des Français, le premier potentat de l'Italie. Il était non seulement à même de recevoir la flotte française dans le port de Gênes, soumis à l'autorité de Milan, mais encore assez riche pour acheter les conseillers de Charles et les gagner à ses projets. (2)

Les puissances du destin semblaient s'être liguées avec le roi de France. Le 5 'eptembre, Charles VIII entra à Turin, et le 8 du même mois sa flotte infligea, à Rapallo, une honteuse défaite à celle des Napolitains. Vers la mi-octobre, le roi fit son entrée triomphale à Pavie et, peu après, mourut l'infortuné duc de Milan, Gian-Galeazzo

(1) Pasquale Villari : *La Storia di Girol. Savonarola,* livre I, pages 210 et suiv.

(2) Ce fait est reconnu de Comines même (ouv. cité, chap. VII, p. 282) qui regrette seulement qu'on n'ait pas demandé plus d'argent à Ludovic.

Sforza; son oncle, Ludovic le More devint alors le maître légitime et absolu de Milan. Le roi de France étant entré sans coup férir à Florence, adressa aux peuples de l'Italie une proclamation dans laquelle il déclara n'être venu que pour prendre possession du royaume de Naples qui lui revenait de droit, et pour faire la guerre aux Turcs. Quand le pape eut vu s'éloigner le péril qui le menaçait, il ne se soucia plus de son allié, le roi de Naples qu'il abandonna à son sort.

Charles VIII ayant passé à Rome les fêtes de Noël et le jour de l'an de 1495, se mit en route pour Naples le 28 janvier. Le roi Alphonse — de qui un auteur contemporain qui n'aimait pas le peuple de Naples, mais qui avait une profonde connaissance du cœur humain, a dit qu'étant cruel il ne pouvait être brave (1) et dont le péril réveillait peut-être la conscience — attendait, tourmenté de lugubres visions, l'arrivée des Français. Tantôt il croyait voir en rêve l'ombre de son père qui lui dit que toute résistance était inutile, que sa dynastie était condamnée à disparaître à cause de ses crimes; tantôt on l'entendait crier pendant la nuit: Voici les Français qui arrivent! Les arbres et les pierres s'animaient autour de lui et, prophètes de malheur, lui murmuraient à l'oreille le nom de la France. (2)

Lorsque Alphonse apprit que ses villes des Abruzzes arboraient l'une après l'autre le drapeau français, il abdiqua le 23 janvier. Son fils aîné

(1) Comines: *Mémoires*, chap. VII, p. 305.
(2) Ibid. et Franc. Guicciardini: *Istoria d'Italia*, 1618. Firenze, I, p. 128, et Summonte, ouv. cité, III, p. 502.

Ferrandino fit à cheval le tour de la ville, précédé de l'épée et de la bannière, pour annoncer son avènement au peuple, tandis qu'Alphonse, au milieu des pleurs des femmes de la maison royale, se sauvait en Sicile sur des vaisseaux chargés de ses trésors. Il se rendit à la petite ville de Mazzara, où il s'adonna aux exercices de piété et aux macérations et, toujours en proie à de cruels remords, descendit dans la tombe à Messine l'automne de la même année. Il recommanda dans son testament à son fils et successeur la plus grande sollicitude pour la reine de Hongrie et, comme s'il prévoyait ce qui devait arriver, il l'exhorta à bien recevoir Béatrice si elle rentrait dans sa patrie, et à partager avec elle tout ce qu'il possède, afin de lui assurer une existence honorable, « car, écrivait-il, cette reine s'est comportée et se comporte si vertueusement qu'elle mérite d'être traitée avec le plus d'égards possible ». (1)

La résistance de Ferrandino, le nouveau roi, qui était aimé du peuple et que ses contemporains dépeignent comme un prince doué de belles qualités, ne pouvait durer longtemps. Le 16 février, la ville forte de Gaëte tomba déjà aux mains des Français, et le 22 ils faisaient leur entrée à Naples où régnait la plus complète anarchie, où le pillage et l'incendie avaient commencé avant même leur arrivée : « ils auraient pu venir avec des éperons en bois » — observe le pape — et ils n'eurent que la peine de marquer les logements à la craie. (2) La veille déjà,

(1) Giuseppe Cosenza : *La Chiesa e il convento di S. Pietro Martire,* Nap. Nobiliss. p. 108.

(2) Ph. de Comines, ouv. cité, VII, p. 304.

voyant que ses partisans l'abandonnaient les uns après les autres et que les pillards pénétraient dans ses écuries, ce jeune prince digne d'un meilleur sort, mais qui expiait les fautes de ses pères, avait quitté avec sa famille son dernier refuge de Naples, le Castello dell'Ovo ; après avoir brûlé ce qui lui restait de sa flotte, il s'était retiré d'abord à Procida, puis à Ischia, en répétant dans sa douleur les paroles du Psalmiste : « Si le Seigneur ne défend pas la ville, la vigilance des gardes est inutile. » (1)

La conduite des Napolitains fut celle d'un peuple que le premier venu peut soumettre, car il aime avant tout le changement. Gioviano Pontano, l'ancien ministre et favori de Ferrante, reçut le roi de France avec un discours dithyrambique et lui remit les clefs des palais confiés à sa garde. (2)

Les efforts de Charles VIII en vue d'obtenir du pape l'investiture du royaume de Naples ayant échoué, on procéda le 12 mai, sans l'assistance du souverain pontife, à une sorte de sacre suivi d'une promenade dans la ville pour symboliser la prise de possession du trône. Peu après, le roi quitta Naples avec une partie de ses troupes et ses partisans italiens, laissant à d'Aubigny et à Montpensier la garde des provinces conquises.

On s'aperçut bientôt que cette facile conquête n'assurait pas aux Français la possession de Naples d'une manière durable. Pendant que le roi de France

(1) Guicciardini, ouv. cité. I, p. 138.
(2) Comines, ouv. cité. Pour le rôle véritable de Pontano, voir E. O. Mastrojanni : *G. G. Pontano e Carlo VIII.* Napoli, 1901, p. 8—28.

rentrait dans son pays en se frayant par les armes un passage à travers les provinces italiennes qui s'étaient presque toutes retournées contre lui, la maison d'Aragon recouvra son ancienne domination aussi facilement qu'elle l'avait perdue. Ferrandino avait rejoint en Sicile la flotte espagnole placée sous les ordres de Gonsalve de Cordoue, déjà célèbre alors ; il rentra à Naples au commencement de juillet et fut accueilli par des transports de joie, car le peuple avait appris entre temps «que le joug de l'étranger est plus odieux que celui d'un despote indigène». (1)

Le roi, qui était encore célibataire bien qu'âgé de 27 ans, se maria. Il épousa sa propre tante, la princesse Jeanne, de beaucoup plus jeune que lui, comme étant issue du second mariage de Ferrante Ier. L'historien Philippe de Comines s'est scandalisé de ce mariage incestueux (2) et il y attribue la maladie qui atteignit subitement le jeune roi quelques jours après les noces et dont il mourut le 7 octobre de la même année. Il laissa une veuve qui n'avait encore que seize ans — la triste reine, comme elle s'appela désormais — et amena ainsi à Naples un quatrième changement de règne dans l'espace de moins de trois ans.

Ferrandino n'ayant pas d'enfant, après une courte lutte entre les membres féminins de la maison d'Aragon, son oncle Frédéric, second fils de Ferrante Ier, lui succéda sur le trône à peine restauré de sa famille. C'était un prince

(1) Villari : *Savonarola*, I, p. 370—371. J. Add. Symonds : *Ren. in Italy* (*Age of despots*), p. 524.
(2) Ouv. cité, chap. VIII, p. 373.



doux et généreux qui, n'ayant jamais compté monter sur le trône, s'adonnait de préférence aux plaisirs de l'esprit. Il protégea les lettres et les arts et eût fait un souverain distingué à une époque moins troublée que celle où il fut appelé à régner. (1)

Ces changements dans les affaires napolitaines intéressaient Béatrice au premier chef, non seulement parce qu'il s'agit du sort de sa famille, mais parce qu'ils étaient gros de conséquence pour elle-même. Avait-elle en effet, à Rome surtout, de plus ferme appui dans l'affaire de son mariage que la cour de Naples? Selon les fluctuations de puissance de cette cour, l'action qu'on pouvait exercer par elle sur le Saint-Siège croissait ou diminuait. Convaincue depuis longtemps que ni prières ni menaces n'amèneraient Ulászló et les Hongrois à reconnaître ce qu'elle croyait son droit et, d'autre part, le roi ayant dû renoncer à tout espoir d'un arrangement à l'amiable, ils avaient tous deux transporté leur procès en divorce à Rome et l'y plaidaient par tous les moyens alors en usage dans la diplomatie. Après tant de déceptions, d'humiliations et d'amertumes, Béatrice s'obstinait encore à vouloir devenir, fût-ce par une sentence arbitrale du pape, l'épouse d'un homme qui la repoussait, et la reine d'un peuple qui ne lui témoignait qu'une aversion manifeste.

Nous avons vu quel précieux auxiliaire Béatrice avait trouvé dans le duc de Milan depuis le changement qui s'était produit dans l'affaire du mariage

(1) Luigi Volpicella: *Federigo d'Aragona e la fine del Regno di Napoli,* Nap. 1908, p. 3—10.

de Marie-Blanche Sforza. Le duc, quoique en mauvais termes avec Naples, s'employait avec zèle, à Rome, dans l'intérêt de Béatrice.

Le pape tint la promesse qu'il avait faite à Ferrante et envoya en Hongrie, au printemps de 1494, Orso Orsini, évêque de Teano, qui avait la confiance du roi de Naples, avec l'ordre formel de mettre tout en œuvre pour obliger Ulászló à remplir ses obligations matrimoniales. Le légat se présenta d'abord en audience privée à Bude et exposa à Ulászló l'objet de sa mission. (1) Le roi voulant mûrement réfléchir à sa réponse, promit de la lui donner plus tard. Il reçut de nouveau le légat deux jours après, mais alors en présence de Bakócz, évêque de Győr, qui lui exposa le point de vue d'Ulászló. Celui-ci s'étonne des tracasseries de la reine douairière, puisque leur mariage est nul par suite de celui qu'il a contracté avec Barbe de Brandebourg. Le roi pria le légat de se renseigner sur les faits antérieurs et les conditions présentes, et d'engager la reine à renoncer à ses prétentions. Ulászló étant parti le jour même pour Lőcse, où il devait se rencontrer avec ses frères, Orsini profita de son absence pour aller voir Béatrice à Esztergom et lui faire part de ce qu'il avait vu et entendu.

Le roi tardant à rentrer à Bude, Orsini partit avec sa permission pour Kassa, où il fut de nouveau reçu en audience. Ici, Ulászló atténua légèrement ses déclarations précédentes, mais il ne céda point sur le fond. Il déclara que, quant à lui, il acquiescerait

(1) Voir à ce sujet le rapport du légat cité à plusieurs reprises.



volontiers au désir du pape, mais que les États de Hongrie ne voulaient plus entendre parler de Béatrice dont il énuméra de nouveau tous les méfaits, réels ou imaginaires, et se référa aux raisons exposées dans le plaidoyer que Sánkfalvi avait porté à Rome. Enfin il se plaignit amèrement de ce que le pape lui refusait, à lui, qui se consumait en efforts pour défendre le monde chrétien contre les Turcs, ce qu'il à fait souvent pour d'autres princes, c'est-à-dire de le délier de l'obligation de consommer ce mariage abhorré. Le légat — à son dire — tança vertement le roi ; il repoussa l'accusation de partialité portée contre le pape, il parla avec force de l'importance de sa mission, de l'obéissance que le roi devait au Saint-Siège, du respect qu'il devait à l'antique et glorieuse maison royale de Naples, des services que la reine lui avait rendus, de ce qu'exigeait la justice et l'équité, et l'exhorta «à ne pas tromper ingratement la reine». Ulászló — suivant l'évêque — ne se fâcha point de ses exhortations ni des propositions que lui firent d'autres personnes qui tentèrent d'intercéder en faveur de la reine, mais il resta inébranlable dans sa résolution et renvoya le légat à l'évêque de Győr, lequel, connaissant son sentiment, refusa d'intervenir, de sorte que le légat, qui avait encore reçu entre temps du pape l'ordre de presser les choses, partit de Kassa pour Nagyvárad sans avoir rien obtenu.

Nous ne possédons pas de données positives touchant le sort ultérieur de cette mission, mais il est probable que l'évêque de Teano se rendit encore de Nagyvárad à Esztergom, car la déposition écrite rédigée au nom de Béatrice pour le légat du pape et que nous avons citée à plusieurs reprises, est

datée du 18 septembre. (1) La reine y expose non seulement les origines et la suite de l'affaire du mariage, à son point de vue bien entendu, mais elle repousse avec force, les déclarant sans fondement, toutes les allégations du roi touchant la consommation du mariage, la possibilité de l'annuler, les menées déloyales de la reine et, d'autre part, elle s'efforce à prouver qu'en agissant comme elle l'avait fait, elle se trouve en cas de légitime défense.

Le légat tenta certainement — de concert avec l'ambassadeur de Naples — de revenir sur ce sujet, mais en vain. Ulászló, perdant enfin patience, repoussa sans ménagements ses propositions : car nous possédons un bref (2) dans lequel le pape se plaint qu'Ulászló n'ait pas même voulu écouter les propositions desdits envoyés et qu'il leur ait fait des menaces. Ceci a dû se passer au printemps de 1495. (3) Nous ignorons sous quelle impression et avec quels projets l'évêque de Teano quitta la Hongrie, mais il est certain que ses rapports écrits parvinrent seuls à Rome, car il tomba malade en cours de route et mourut à Villach en Carinthie. Ce fut probablement une grande perte pour Béatrice. (4)

(1) Elle se trouve à la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise.

(2) Ce bref est reproduit dans le document encore inédit rédigé le 5 avril 1500, dans le procès en divorce d'Ulászló et Béatrice. Archives privées de la Cour à Vienne.

(3) Lettre de Lud. Sforza à Taddeo Vimercati, son ambassadeur à Venise, en date du 16 juillet 1495. Archives de Milan. Pot Est. Venezia.

(4) Bonfini, V. III, p. 518. Istvánffy, ouv. cité p. 24.



Ulászló avait lieu d'être inquiet des dispositions de la Curie dans l'affaire de son mariage; c'est pourquoi il envoya au printemps de 1495 un messager à Rome dans la personne de Jean Brandis, (1) puis, l'année suivante, encore une nouvelle ambassade, pour supplier le pape, en raison de la lutte désespérée qu'il soutenait contre les Turcs, de rendre une sentence favorable dans sa cause, afin qu'il pût, par un mariage conforme à ses intérêts, mettre fin à la situation précaire où le pays et lui se débattaient. (2) Mais ce fut en vain. La diplomatie de Béatrice fut plus heureuse que la sienne, au plus fort même des troubles de Naples. La reine écrivit à Ludovic Sforza et à la duchesse sa nièce pour les prier d'intervenir, puis pour les remercier de l'avoir fait; elle envoya Giovan Battista Carafa, le moine Stefano da Capua et son majordome Jean Moncajo en mission à Milan, à Rome et même en Espagne. (3) Son beau-frère Hercule et le duc de Milan mirent dans leur jeu l'empereur Maximilien, qui leur promit d'autant plus volontiers d'intervenir en faveur de Béatrice que cette union qui, selon toutes prévisions, serait stérile eût été favorable à ses visées de prétendant au trône de Hongrie. (4)

(1) A. Gilb. Czaich : *Contributions pour servir à l'histoire du mariage d'Ulászló et de Béatrice* (en hongrois). *Századok* (*Les Siècles*), année 1905, p. 862.

(2) Rapports de l'amb. Stef. Taverna de Rome à Milan, en date du 7 avril 1493. Archives de Milan. Pot. Est. Roma.

(3) Voir les lettres de Béatrice et de Lud. Sforza datées d'octobre et de décembre 1495, de janvier et de juin 1496, aux Archives de Milan (Pot. Est. Ungheria).

(4) Rapport cité de l'amb. Erasmo Brasca en date du 12 février 1496. Ibid.

Ils tentèrent de gagner aussi Venise, mais le doge Agostino Barbadico déclara nettement que le mariage de Béatrice ne le regardait pas. (1)

A peine le jeune roi de Naples fut-il rentré en possession de son trône que, suivant les dernières volontés de son père, il embrassa avec ardeur les intérêts de sa tante et obtint du roi d'Espagne, son parent, que son ambassadeur à Rome appuyât les démarches du sien. Par leurs insinuations combinées les envoyés de Naples et de Milan réussirent à faire accroire au pape qu'Ulászló était allié avec le roi de France, en qui Alexandre VI voyait alors le plus grand ennemi de son trône ainsi que de l'Italie. En conséquence, le pape reçut très froidement les envoyés d'Ulászló et leur déclara que tous les malheurs de leur pays n'étaient qu'un châtiment des crimes de leur roi, qui repoussait un mariage contracté légalement et faisait alliance avec les Français sanguinaires. Les messagers stupéfaits jurèrent leurs grands dieux qu'Ulászló n'avait conclu aucune alliance avec les Français, mais ils déclarèrent en même temps qu'il préférerait mourir plutôt que d'épouser Béatrice. (2)

Dans l'automne de la même année, le pape tenta encore une démarche décisive dans l'intérêt de Béatrice. En date du 12 septembre, il envoya à Ulászló un bref (3) où, rappelant les exhortations

(1) Rapport cité de l'amb. Tad. Vimercati en date du 20 juillet 1495. Ibid.

(2) Rapport cité de Stef. Taverna en date du 7 avril 1496.

(3) Ce bref, inséré aussi dans l'acte notarié des Archives de la Cour à Vienne, a été publié par Philippe Ernest Spiess, p. 284 de l'appendice de son ouvrage : *Aufklärungen in d. Geschichte und Diplomatik.* (Bayreuth, 1791.)

qu'il lui avait fait faire sans résultat par le défunt évêque de Teano, l'affront qu'en ressentaient les cours d'Espagne et de Naples et leurs pressantes sollicitations, il l'engageait, appuyé de son autorité de souverain pontife, à regarder Béatrice comme sa femme conformément à l'union qu'ils ont contractée. Il se déclarait prêt à le décharger de toutes les obligations juridiques découlant de son prétendu mariage avec Barbe de Brandebourg et lui défendait en même temps, sous peine d'excommunication, de contracter un autre mariage. Il l'invitait enfin, au cas où il ne serait pas disposé à se conformer à cette sommation, à lui faire parvenir ses observations par la voie de son ambassadeur dans les deux mois à partir de la réception de ce bref ; car, passé ce délai, le pape rendra sa sentence sans plus tarder.

Sur la demande du duc de Milan, (1) ce bref fut envoyé d'urgence en Hongrie ; c'est Bartolommeo de Miranda, courrier du pape, qui l'y porta, en double par mesure de précaution, et le remit le 17 octobre à Ulászló devant Tata, au moment où il sortait du château avec sa suite. Le roi fit d'abord mine de refuser de prendre la lettre, et le courrier dut prouver qu'il a été chargé d'une mission officielle en montrant sa baguette d'argent. (2)

Ulászló devait supporter d'autant plus péniblement les tracas du procès et les obstacles mis à un mariage avantageux pour lui et pour le pays, mais qui étaient, en somme, les conséquences de

(1) Lettre à Ascanio Sforza en date du 10 octobre 1496, aux Archives de Milan. (Sez. Stor. Pot. Est. Roma.)

(2) Le rapport du courrier se trouve aussi reproduit dans le document de Vienne cité plus haut.

sa fourberie, que le gouvernement lui causait plus de soucis. Le mécontentement était général : on en voulait surtout au chancelier Bakócz et au grand-palatin Zápolyai qui usurpaient de plus en plus le pouvoir. Mais le jugement porté par le pays presque tout entier sur Ulászló frisait le mépris : il était resté un étranger pour la nation, il n'avait pas su lui inspirer confiance, et lui-même ne se fiait pas aux Hongrois ; si les besoins d'argent où il se débattait continuellement nuisaient à son autorité, ses ruses maladroites la sapaient encore davantage.

Béatrice ne put se bercer de l'illusion que son mariage avec le roi procurerait à celui-ci un regain de considération et de popularité, mais elle pensait certainement pouvoir profiter de la situation d'Ulászló pour triompher plus facilement de lui à l'étranger et dans le pays. D'autre part, le roi dut considérer, dans une certaine mesure, comme une victoire les retards que sa résistance passive avait apportés au dénouement du procès, car la stérilité notoire de Béatrice la rendait d'année en année moins apte aux yeux de la nation à sauvegarder l'indépendance du pays en regard des Habsbourg. En outre, Ulászló n'ignorait pas, et il y était bien aussi pour quelque chose, que la considération, la situation de fortune de Béatrice avaient baissé dans la même mesure pour le moins que les siennes dans le pays.

Dès le commencement de 1496, Béatrice est contrainte de réduire considérablement son train de maison et de modérer ses dépenses, (1) mais

(1) Rapport de l'amb. Erasmo Brasca à Ludovic Sforza en date du 9 avril 1496. (Archives de Milan, Pot. Est. Germania.)



elle s'efforce de sauver les apparences en conservant soigneusement l'étiquette de cour. Les envoyés et les courriers vont et viennent toujours, car sa correspondance avec les cours étrangères est maintenant plus active que jamais ; son favori Cattivello fait parfois des apparitions à sa cour lui apportant une missive de Ferrare. (1) Par contre, Sanctus de Aversa disparaît et sa place est prise par un certain Gabriel Stagnolo, qui était encore un des intendants de la Chambre des gabelles de Mármaros au printemps de 1495 et dont Béatrice parle comme de son secrétaire en avril 1497. (2) Bien qu'accablée elle-même de soucis, elle est toujours prête à rendre service, à s'entremettre en faveur des malheureux. (3) Elle ne cesse de faire des libéralités ; elle fait bâtir des églises dans des localités de peu d'importance ou elle leur fait des dons. (4)

Certes, elle possédait encore des biens, mais ses revenus avaient dû diminuer considérablement par suite de ses anciennes prodigalités et maintenant ils ne suffisaient plus, ce que prouvent ses éternels besoins d'argent. Les troubles publics étaient cause que l'exploitation des mines avait rapidement

(1) Lettre de Taddeo Lardi à Isabelle de Gonzague datée d'Esztergom le 26 août 1496. (Archives de Modène.)

(2) Voir les ordonnances édictées à Esztergom par Béatrice le 13 mars 1495 aux Archives de Kassa, et le 24 avril 1497 aux Archives de Selmeczbánya ; Stagnolo y est parfois ortographié *Staniolo, Stagnoli* ou *Stanoli*.

(3) Lettres de Béatrice à Hippolyte en date de février, août et septembre 1496, aux Archives de Modène. Requête de la même à la ville de Kassa en août 1495, Archives de Kassa No 726. Lettre aux autorités de Selmeczbánya en mars 1497. Archives de Selmeczbánya.

(4) Kachelmann, ouv. cité p. 124.

baissé après 1490, surtout à Körmöczbánya, (1) ce qui entraînait fatalement une diminution des revenus de la reine. Les registres d'impôts de l'époque montrent qu'en 1494 et 1495, Béatrice possédait encore des domaines dans les comtés de Pilis, Pest, Nógrád et Fejér. (2) En 1495, elle possédait encore Huszt, Sziget en Mármaros et probablement aussi Rónaszék et, vers ce temps, elle devait encore posséder la bourgade de Forró en Abauj, puisqu'elle la donna en gage à son secrétaire Gabriel Stagnolo à la fin de 1498. (3)

C'est probablement sur la situation financière ébranlée de la reine qu'Ulászló fondait ses espoirs, lorsqu'il lui fit faire, dans l'été de 1495, la proposition de lui payer son désistement. On trouve la preuve de cette proposition — accompagnée de menaces — dans la correspondance des cours italiennes apparentées et ordinairement bien renseignées ; (4) mais l'action poursuivie avec un redoublement d'ardeur par la reine auprès de la cour de Rome montre clairement le peu de succès qu'avaient eu les menaces comme les promesses.

Les vieux historiens hongrois, en suite de Bonfini probablement, croient pouvoir affirmer que la Diète s'occupa aussi de l'affaire de Béatrice en 1495 ou au commencement de 1496 et qu'elle donna en quelque sorte son assentiment à la réso-

(1) Krizskó, ouv. cité p. 42.

(2) Csánki : *Géographie hist. d. H.* (en hongrois). I. p. 18—42, 114—115, III. p. 376.

(3) Lettre portant le sceau de la reine en date du 29 décembre 1498. (Archives secrètes de la Ville de Kassa No 2.)

(4) Lettre de Lud. Sforza à son amb. à Venise en date du 16 juillet 1495. (Archives de Milan, Pot. Est. Venezia.)



lution prise par Ulászló de renier ouvertement le mariage contracté avec Béatrice et d'épouser une fille de maison royale, (1) mais aucun document des archives contemporaines ne vient à l'appui de cette assertion. On y trouve seulement qu'un zélé partisan de la reine, Ludovic Sforza, pour disposer les esprits en sa faveur, écrivit dans ce sens en automne 1496 au grand-palatin Étienne Zápolyai, à l'archevêque de Kalocsa Pierre Váradi, au ban d'Esclavonie Jean Corvin, à Bernardin Frangepan et à Pierre Geréb grand-juge de Hongrie, les priant de prendre en main la cause de Béatrice dans l'intérêt de la sainteté des liens du mariage et pour le bien de leur pays. (2)

Mais pendant ce temps apparaissaient, dans la situation de l'archevêque Hippolyte, les signes avant-coureurs d'un changement qui menaçait de priver Béatrice de son plus ferme appui en Hongrie.

Nous avons dit plus haut que, du vivant même de la duchesse Éléonore, les parents d'Hippolyte avaient déjà exprimé le désir que leur fils revînt pour un temps en Italie, et que Béatrice s'était violemment opposée à ce projet qu'elle avait fait échouer avec l'aide de son père. (3)

La mort d'Éléonore, puis celle de Ferrante firent revenir ce projet sur l'eau. Le duc Hercule avait déjà écrit en décembre 1493 à Béatrice et à son beau-père qu'il se résignait à un ajournement

(1) Bonfini, V. lib. V. p. 533—534. Timon : *Epitome*, p. 197. Michel Horváth : *Histoire de Hongrie* (en hongrois), III. p. 273. Fugger : *Spiegel d. Ehren*, etc. p. 1832.

(2) Minute de lettre en date du 9 octobre 1496, aux Archives de Milan. (Pot. Est. Ungheria.)

(3) *Codice Aragonese*, II, 20 partie, p. 323.

de courte durée par égard pour la situation de la reine qui semblait l'exiger, mais qu'il tenait absolument à ce que son fils se mît en route pour l'Italie le printemps prochain. Il était vieux, — disait-il — au bord de la tombe, il voudrait revoir Hippolyte ; il promettait de montrer sa reconnaissance en embrassant avec ardeur la cause de la reine, et il espérait aussi y gagner l'empereur d'Allemagne par l'entremise de son beau-fils. (1) Pour l'exécution de son projet, le duc envoya, dès les premiers jours du printemps suivant, des messagers avec mission d'écarter les obstacles que pourrait rencontrer le voyage d'Hippolyte et de lui servir d'escorte. Le duc leur recommanda spécialement d'assurer la reine de sa reconnaissance et de son dévouement, et de lui présenter ses condoléances au sujet de la mort de son père survenue peu auparavant ; mais il leur ordonna d'aller aussi présenter leurs hommages au roi et de lui demander son consentement au départ de l'archevêque, à quelle fin ils avaient d'ailleurs une lettre du pape pour Ulászló. (2)

Béatrice, cette fois, ne voulut ou n'osa pas faire obstacle à la réalisation de ce désir d'un père, mais il y avait d'autres difficultés. Les Hongrois qui avaient déjà vu d'un mauvais œil l'élévation d'un enfant à la dignité de primat du pays et qui, depuis la mort de Mathias, ne se croyaient plus tenus à autant d'égards que jadis pour le

(1) Lettres d'Hercule de décembre 1493 déjà citées. (Archives de Modène.)

(2) Instructions aux amb. en date du 17 février 1494. (Archives de Modène.)

neveu de sa femme, furent pris d'une inquiétude : ils craignirent que, si Hippolyte venait à mourir en Italie, le pape ne revendiquât de nouveau le droit de pourvoir à sa charge. On finit cependant par se mettre d'accord : le roi donna au jeune archevêque l'autorisation de s'absenter pour huit mois, en suite de quoi Hippolyte partit dans l'été de 1494 et arriva le 13 août à Ferrare. Toutefois, il n'alla pas jusqu'au bout de son congé : il quitta de nouveau sa ville natale le 12 février 1495 et rentra en Hongrie. (1) Son père consentit aussi à ce qu'on lui fît dans ce pays la remise solennelle du chapeau de cardinal. (2)

Il fut bientôt manifeste que le retour d'Hippolyte n'avait pas apaisé les sentiments d'hostilité que le pays nourrissait à son égard et à celui des Italiens. La Diète, convoquée au printemps de 1495, fit toute une série de lois contre les étrangers en général, mais surtout contre les Italiens et l'archevêque d'Esztergom. Il fut décrété, entre autres, que les étrangers en possession de bénéfices ecclésiastiques devront résider au siège de leur bénéfice, que, au cas où ils ne s'y rendraient pas dans les délais fixés par le roi, ils seront privés de ses revenus, et que s'ils ont un vidame italien, les jugements de ce dernier n'auront pas force de droit. Ces sentiments d'animosité contre Hippolyte avaient certainement, pour une bonne part, leur cause dans

(1) Lettre d'Asc. Sforza à Ludovic en date du 13 mars 1494, et de celui-ci à Erasmo Brasca, son amb. en Allemagne, en date du 21 novembre de la même année, toutes deux aux Archives de Milan.

(2) Lettre d'Hercule à Béatrice en date du 10 mars 1495. Archives de Modène. (Canc. Duc. Minute a Princ. Est. Ungh.)

l'impopularité de Béatrice dont il était regardé comme la créature et qui employait maintenant à ses fins particulières l'autorité et les revenus de l'archevêque; mais il est non moins certain qu'Hippolyte n'avait su gagner en grandissant ni les sympathies, ni l'estime des Hongrois. Il avait alors seize ans; il est probable que son caractère n'était pas encore tout à fait formé, mais la carrière qu'il fournit dans la suite ne présente pas des traits qui eussent pu lui gagner des sympathies dans le pays. Il est porté aux nues par ses panégyristes, comme l'Arioste, (1) Calcagnini (2) et Baldassare Castiglione, (3) qui a créé le type idéal de l'homme de cour de la Renaissance, mais aucun d'eux ne parle des qualités que les Hongrois exigeaient chez les grands de l'Église. Il ressort de ces louanges qu'Hippolyte — comme au reste la plupart des prélats italiens à cette époque — s'occupait de toute autre chose que des intérêts religieux du peuple. Et, d'un autre côté, ses actions font voir en lui un homme passionné, vindicatif, orgueilleux, égoïste, souvent avare pour les autres. Les meilleurs historiens de cette époque le dépeignent comme indolent, voluptueux et débauché. (4) Il est probable qu'il montra ces défauts dès sa

(1) *Roland furieux;* voir surtout la stance 3 du chant premier, les stances 50, 56, 57 du chant III, les stances 89—97 du chant XLVI.

(2) *Opera aliquot.* 1544. P. 508—511.

(3) *Libro del Cortegiano* I, p. 25.

(4) Pasqu. Villari: *Machiavelli, etc.* t. II, livre premier, chap. 9. Muratori même (*Antich. Estensi* p. 237.) ne peut dire à sa louange que ceci: «negli affari del mondo si acquistò grande riputazione».



prime jeunesse. Et pourquoi les Hongrois auraient-ils apprécié les qualités d'homme de guerre et de diplomate qu'il déploya plus tard en Italie, alors qu'il ne montrait nul intérêt, ne faisait aucun sacrifice pour leur pays et ne le regardait que comme un bon territoire de chasse? Et que devait-on penser en Hongrie d'un cardinal-archevêque au décès duquel on n'inventoria pas moins de 118 déguisements de carnaval? (1)

Ce qui montre bien que la famille d'Hippolyte sentait déjà le terrain chanceler sous lui, ce sont les efforts de son père pour lui procurer aussi, après l'abbaye de Pompona, l'évêché de Ferrare et, n'y ayant pas réussi tout de suite, l'archevêché de Milan.

Quelques mois après que la Diète eut pris les résolutions draconiennes dont nous avons parlé, Hippolyte reçut de nouveau du roi la permission de s'absenter encore pour huit mois, mais il fut expressément stipulé que, passé ce terme, Ulászló aura le droit de disposer à son gré de l'archevêché. (2)

Hippolyte arriva à Ferrare vers la mi-février. Pendant son absence, des négociations furent engagées en vue de l'amener à se démettre de sa dignité d'archevêque en faveur de Bakócz, pour recevoir en échange l'évêché d'Eger.

Béatrice s'éleva avec toute la violence de son caractère contre ce projet, sachant bien qu'en cas de réussite il lui enlèverait son dernier appui : il la priverait de la présence d'Hippolyte, de l'autorité dont il joussait en qualité d'archevêque

(1) Archives de Modène : «Capitulo de panni da Maschera».

(2) Archives de Modène ; le document ne porte que l'année (1495), le reste de la date est déchiré.

et de contrôleur de la frappe (pisetarius), ainsi que des gros revenus qu'elle en tirait et la déposséderait des châteaux forts de l'archevêque qu'elle détenait. Quoique sa correspondance avec Hippolyte, qui était aussi allé à Rome rendre ses devoirs au pape, ne trahisse pas ses agitations, elle mit ses auxiliaires en campagne, afin de combattre les projets de son beau-frère. Naples et Milan l'appuyaient ; dans la première de ces villes, la cour s'indignait à l'idée que les Hongrois eussent l'audace de priver un cardinal de son siège archiépiscopal ; (1) à Milan, Ludovic Sforza donnait à son frère Ascanio le conseil de se démettre du siège épiscopal d'Eger, mais expressément en faveur de la reine, afin qu'elle pût en disposer à son gré. En même temps, il conjurait — avec le roi de Naples — son beau-père Hercule de renoncer à ses projets d'échange, de renvoyer Hippolyte en Hongrie, entouré de bons conseillers et de ne pas priver la reine de son plus ferme appui. (2)

Hercule déclara catégoriquement dans sa réponse qu'il ne voulait ni ne pouvait renoncer à son projet, qu'il était décidé à ne plus renvoyer Hippolyte en Hongrie et à solliciter l'échange du bénéfice d'Esztergom contre celui d'Eger. Il y était obligé — disait-il — par la promesse qu'il en avait faite à Bakócz et qu'il voulait tenir ; s'il échoue, il s'en consolera avec la pensée que la

(1) Rapport de l'envoyé de Milan à Naples, en date du 5 septembre 1496. Archives de Milan, P. E. Napoli.

(2) Lettres du duc de Milan à Ascanio de juillet, octobre et novembre 1496, et au duc Hercule de juillet et novembre de la même année. Archives de Milan, P. E. Roma, et Ferrara.



volonté de la reine s'est faite. (1) On est d'autant plus surpris de voir Hercule écrire trois semaines plus tard à Béatrice et au duc de Milan pour leur apprendre qu'il renvoyait son fils en Hongrie : il s'y était décidé pour qu'Hippolyte ne fût pas privé de son bénéfice et surtout en vue de tranquilliser la reine. La correspondance de Ludovic Sforza avec son beau-père montre que Béatrice elle-même avait réclamé contre l'ancien entourage du jeune archevêque, lequel n'avait nullement égard, paraît-il, à ce que l'opinion publique en Hongrie attend d'un prélat, et c'est pourquoi la reine trouvait qu'il y avait là quelque chose à faire. (2)

Mais ce ne fut point le dernier changement de front surprenant qu'on vît se produire dans cette affaire si fertile en vicissitudes. Hippolyte partit, en effet, de Ferrare le 11 novembre, mais à peine avait-il dépassé Trévise, à quatre journées de marche de là, il rencontra un messager d'Ulászló qui lui apporta non seulement l'autorisation, mais l'ordre même du roi de rester en Italie tant qu'il ne l'en rappellerait pas, et de faire tout son possible pour que l'échange de bénéfices projeté s'effectue au plus tôt. (3)

(1) Lettre d'Ercole au duc de Milan en date du 17 octobre, ibid.

(2) Lettre d'Hercule à Béatrice en date du 3 novembre ; lettre de Lud. Sforza à Hercule du 10 novembre et réponse de ce dernier en date du 17 novembre, toutes trois aux Archives de Milan.

(3) Rapport d'Ant. Visconti au duc de Milan en date du 16 novembre 1496, et lettre cit. d'Hercule en date du 17 novembre, ibid.

Béatrice fut ainsi de nouveau déçue dans son désir de se retrouver avec «son cher fils et révérend père», comme elle appelait dans ses lettres Hippolyte en considération de sa dignité de cardinal. Maintenant il ne lui resta plus que l'espoir d'empêcher l'échange de bénéfices, mais elle n'y réussit pas non plus.

Peu de temps après, Ascanio Sforza tomba d'accord avec Bakócz au sujet de sa renonciation à l'évêché d'Eger. (1) Béatrice n'avait rien à objecter à cela ; elle-même avait désiré cette renonciation et elle ne put par conséquent s'opposer à ce qu'elle fût ratifiée par le pape.

Béatrice s'opposa d'autant plus opiniâtrément à l'échange projeté entre Hippolyte et Bakócz. Ulászló, qui le savait, envoya à Rome, dans l'été de 1497, des délégués qui, énergiquement appuyés par le duc de Ferrare, s'employèrent activement à faire approuver l'échange par le Saint-Siège. Mais ils se heurtèrent ici à l'influence milanaise et, probablement aussi, à celle de Naples, de sorte que leurs efforts restèrent infructueux ; ils reçurent seulement du pape la promesse qu'il s'occuperait de l'affaire dans le prochain Consistoire. (2) Ulászló réclama énergiquement auprès du duc de Ferrare par l'entremise du vicaire général d'Esztergom et exigea le règlement immédiat de cette affaire.

Les vœux et les projets contraires de son père et de sa tante, sa grande bienfaitrice, mettaient

(1) Lettre d'Asc. Sforza à Ludovic en date du 21 décembre, ibid.

(2) Lettre d'Hercule à Ulászló en date du 16 août. Archives de Modène.



Hippolyte dans une pénible situation. Étant en Italie, il subissait naturellement l'influence de son père et, ne sachant comment se disculper aux yeux de sa tante, il prétendit n'avoir fait que se conformer au désir du pape. Là-dessus, Béatrice en fit des reproches au souverain pontife qui se fâcha contre Hippolyte, de sorte que son père fut obligé de chercher des excuses à son procédé. (1)

L'influence hongroise l'emporta enfin sur celle des cours italiennes divisées; au Consistoire tenu le 20 décembre, le pape donna son assentiment à la renonciation d'Hippolyte à l'archevêché d'Esztergom en faveur de Bakócz et à la démission de ce dernier de l'évêché d'Eger en faveur de celui-là. (2) Ulászló, à son tour, ne tarda pas à ratifier cet échange par un rescrit daté du 20 février 1498, lequel contenait en outre l'expression de sa reconnaissance envers Hippolyte. (3)

Quant à Hippolyte même, il ne perdit pas grand'chose à cet échange; il n'était plus tenu d'habiter la Hongrie et d'y avoir un train de maison coûteux. L'évêché d'Eger rapportait beaucoup moins, il est vrai, mais il était franc de dettes quand il le reprit des mains de Bakócz et, de plus, afin que l'administration du diocèse lui coûtât encore moins de soucis, il le donna en bail pour quelque temps à son prédécesseur. Mais c'est

(1) Lettre d'Hercule à son envoyé à Rome, Stefano Taverna, en date du 7 octobre. Archives de Milan, P. E. Ferrara.

(2) Burchard : *Diarium* (chez Thuasne) II, p. 420—421. Rapports de Bartol. Saliceti et de l'évêque de Tortone au duc de Milan en date du 20 décembre. Archives de Milan.

(3) Ce rescrit se trouve aux Archives de Modène.

Béatrice qui perdait à l'échange qu'elle s'était efforcée en vain d'empêcher. C'était pour elle l'absence d'Hippolyte et la perte du droit presque absolu de disposer des revenus de l'archevêché qu'elle avait exercé jusqu'alors. Le diocèse d'Eger ayant été longtemps disputé, avait été sans maître pour ainsi dire ; l'hôtel de l'évêque ne pouvait guère donner asile à une reine, quelque modeste que fût son train de maison, de sorte que si Béatrice, renonçant à tous ses droits, ne voulait pas quitter le pays, elle n'avaint plus que le choix de rester en qualité d'hôte toléré dans la maison de ce Thomas Bakócz en qui ses partisans voyaient son plus cruel ennemi, qui avait été probablement l'instigateur, mais, en tous cas, l'exécuteur de l'indigne complot dont elle avait été victime.

SIXIÈME LIVRE.

La naufragée.

I.

Un deuil de famille vint encore frapper Béatrice dans cette année de 1497, où elle allait atteindre sa quarantième année et avait dû essayer un échec dans l'affaire de l'archevêché d'Hippolyte. Au commencement de cette année mourut soudain, à la fleur de l'âge, la duchesse de Milan, Béatrice d'Este, sa nièce et filleule. Cette mort fut certainement une perte pour Béatrice, car on ne saurait guère attribuer qu'à l'influence de sa femme l'ardeur soutenue avec laquelle Ludovic Sforza appuyait la reine de Hongrie même aux temps où ses rapports avec la cour de Naples étaient fort tendus. Les lettres de condoléances qu'elle écrivit à Ludovic, à Hippolyte et à son beau-frère Hercule, lequel se disait inconsolable de cette perte, témoignent de la douleur sincère qu'elle en éprouva. (1)

Les lettres et les envoyés de Naples apportèrent à Béatrice des nouvelles plus réjouissantes: son

(1) Lettres de Béatrice et d'Hercule, en date de février et mars 1497, aux Archives de Modène et de Milan.

frère Federigo, ayant réussi dans l'espace de quelques mois à consolider sa domination, s'apprêtait à se faire sacrer avec grande solennité dans l'été de 1497. Lui aussi, il faisait tout son possible pour gagner l'amitié et l'alliance du pape : il avait donné au duc de Gandie, fils aîné d'Alexandre VI, l'investiture de la principauté de Bénévent et avait obtenu que le pape envoyât pour son sacre, en qualité de légat, le cardinal César Borgia, son fils cadet. (1) César se comporta avec arrogance à Naples : la famille du pape semblait nourrir de vastes et hardies ambitions sur les domaines des Aragon. (2) Mais Federigo, sans méfiance, s'empressa encore de resserrer les liens de parenté qui unissaient les deux familles depuis le mariage de Geoffroy et de Sancia. Il refusa opiniâtrément, c'est vrai, de donner sa fille Charlotte en mariage à César, mais il consentit à ce que le fils naturel de feu Alphonse II son frère, Alphonse duc de Salerne et de Biselli, épousât Lucrèce Borgia qui venait de divorcer d'avec Jean Sforza, seigneur de Pesaro. Les noces eurent lieu dans l'été de 1498 ; ce fut, dit-on, le seul de ses nombreux mariages que la belle Lucrèce ait contracté par amour, et c'est pourtant celui qui devait finir le plus tragiquement. (3)

Dés que Federigo fut monté sur le trône, il embrassa avec chaleur la cause de sa sœur Béatrice. Sur son ordre, on colligeait à Naples, au commen-

(1) Notar Giacomo, ouv. cité, p. 206. Passero, ouv. cité, p. 115—117.

(2) Pastor, ouv. cité, III, p. 373.

(3) Gregorovius : *Lucr. Borgia*, p. 109 et suiv.

cement de 1497, les pièces à l'appui de la cause de Béatrice devant la cour de Rome, et l'on consultait des juristes de Milan à ce sujet; (1) puis, voyant la situation matérielle de Béatrice gravement compromise, le roi lui donna, par un acte daté du 27 mars 1499, l'investiture de la ville de Salerne, confisquée sur Antoine Sanseverino pour cause de félonie. (2)

Béatrice avait, en effet, plus besoin que jamais de l'appui de ses parents. Elle crut un instant qu'elle allait pouvoir assouvir le ressentiment qu'elle éprouvait contre Bakócz à cause de l'affaire d'Hippolyte. Les violentes attaques dirigées contre les ministres et, en particulier, contre l'archevêque-chancelier pendant la session d'automne de la Diète (1497) avaient fait pour un moment une vive impression sur Ulászló lui-même, et Béatrice annonçait avec joie et orgueil la chute de son adversaire. Mais sa joie ne fut pas de longue durée: elle dut même subir bientôt l'humiliation de se sentir l'obligée du chancelier détesté, devenu archevêque d'Esztergom. Bakócz étant venu prendre possession de son siège archiépiscopal au printemps de 1498, alla saluer la reine et l'invita à rester au château d'Esztergom, où il avait pourvu au maintien de son autorité en donnant au commandant du fort l'ordre de lui obéir en tout. (3)

La situation de la reine n'en était pas moins navrante. L'ancien vicaire général d'Hippolyte,

(1) *Diarii di Marino Sanuto*, I, p. 473.

(2) L'original de l'acte de donation se trouve aux Grandes Archives de Naples : *Sigillorum d. Reg. Camero d. Sommario.* Vol. 81.

(3) Fraknói : *Bakócz T.*, p. 70—71.

Donato Aretino, qui était chargé d'effectuer la remise des domaines, ayant fait plusieurs visites à Béatrice, dit dans sa relation qu'elle habite toujours les mêmes appartements, que rien ne paraît changé autour d'elle, mais que son sort est néanmoins si misérable «qu'elle ferait pitié à un chien galeux», ajoute-t-il dans son style fortement coloré. Elle manquait absolument de tout, en sorte qu'Aretino et l'archevêque durent la fournir des choses les plus nécessaires. (1)

Il paraît que ses revenus étaient dépensés d'avance ou bien hypothéqués ; son crédit était probablement tari, car on ne trouve plus trace d'avances, d'ordonnancements et de comptes du trésor. Et ce qui devait peut-être encore plus la chagriner que la misère physique, c'est qu'elle avait à se plaindre de l'indifférence d'Hippolyte. Elle lui écrivait des lettres débordant d'affection, tâchant de le rassurer sur son sort, s'informant de la santé de son cher neveu — «presque son fils» — et de sa famille, leur souhaitant prospérité et bonheur, déclarant vouer une affection fraternelle à son père et une affection maternelle à ses frères et sœurs ; (2) mais elle ne voyait pas sa tendresse payée de retour selon son cœur. Voici ce qu'elle écrit à Hippolyte le 7 mars 1499 :

«Notre révérend et éminent neveu et très cher fils,

Nous avons reçu votre lettre qui, bien qu'un peu tardive, nous a fait plaisir, parce qu'elle nous

(1) Rapports de Donato Aretino à Hippolyte, en date du 30 avril et du 31 mai 1498. Archives de Modène.

(2) Lettre de Béatrice à Hercule du 6 mars 1499. Archives de Modène.



apprend que vous vous portez bien. Mais je dois me plaindre d'une chose : vous, ou votre secrétaire, nous écrivez comme à une étrangère et non comme à une mère, et pourtant nous sommes la mère de Votre Éminence et voulons l'être jusqu'à notre mort. Le ton de votre lettre est celui d'un imprimé ; il donnerait à croire qu'il nous suffit de savoir comment nous nous portons l'un et l'autre. Nous prions Votre Éminence de ne plus nous traiter en étrangère pour ne pas nous forcer à laisser sa lettre sans réponse, car nous ne méritons point un pareil traitement. » (1)

Il est probable qu'Hippolyte n'eut pas beaucoup de peine à apaiser sa tante. Béatrice entretenait en outre une active correspondance avec Hercule ; elle écrivait aussi parfois aux fils de sa sœur, Fernand et Sigismond, à ses beaux-fils Sforza et Gonzague, (2) ne cessant dans sa plus grande détresse de s'intéresser aux choses d'Italie, et exprimant à son beau-frère Hercule la surprise et les craintes que lui causait la seconde invasion française. (3) Car Louis XII, qui avait succédé à Charles VIII, venait de rentrer en Italie avec une armée, et cette fois l'agression était dirigée contre Milan même. L'ambitieux souverain vit s'accomplir la ruine de sa maison avant celle de la dynastie napolitaine, jadis si abhorrée de lui.

(1) Lettre de Béatrice à Hippolyte, du 6 mars 1499. Archives de Modène.

(2) Lettres à Fernand et à Sigismond de juillet 1499 et août 1500 aux Archives de Modène, ainsi qu'à François de Gonzague aux Archives de Mantoue.

(3) Lettre d'Esztergom en date du 9 novembre. Archives de Modène.

Mais, dans sa triste solitude d'Esztergom, Béatrice s'occupait surtout de son procès contre Ulászló pendant devant le tribunal du pape. Il est impossible qu'elle ait pensé sérieusement que cette lutte acharnée de près de huit années, où les deux parties s'étaient blessées au vif, pût finir par un bon mariage, mais elle s'accrochait désespérément à ses droits et poursuivait sans se lasser le but qu'elle pensait jadis avoir déjà atteint, lorsqu'elle fut dupée par ses astucieux adversaires.

Au printemps de 1497, Hippolyte reçut de Rome l'avis qu'on délibérait toujours à la Curie sur le procès en divorce et que les intérêts de la reine étaient en grand danger. (1) Mais les envoyés de Béatrice faisaient bonne garde, et Ludovic Sforza expédia avec plus de zèle que jamais ses instructions à ses agents et à Ascanio ; il réussit même à obtenir que l'empereur Maximilien envoyât une nouvelle protestation. On apprit en août que le pape allait publier en faveur de Béatrice un nouveau bref, dans lequel il exhortera Ulászló à tenir ses engagements, mais qu'il n'était pas disposé à aller jusqu'à la menace. (2)

Mais Ulászló ne restait pas inactif non plus. Il écrivit au pape le 20 septembre une lettre de reproches, où il se plaint amèrement de ce que le

(1) Lettre de Donato Aretino du 31 mars 1497 aux Archives de Modène. (*Cart. d. Amb. Roma.*)

(2) Lettres de Lud. Sforza à Ascanio et à Stef. Taverna en juillet et décembre et à Jasone Marino, son amb. en Hongrie, en date de septembre. Rapports de Stef. Taverna en date d'août et novembre et lettre d'Ascanio Sforza du 8 décembre. Rapport d'Erasmo Brasca en date du 7 avril 1498. Toutes ces pièces sont aux Archives de Milan.



Saint-Siège fait la sourde oreille chaque fois qu'il demande le jugement de son procès. Autrefois — disait-il dans cette lettre — le pape obligeait, dans l'intérêt de leurs peuples et de la religion, les princes chrétiens à se remarier; lui aussi, il ne demandait que justice et cela surtout dans l'intérêt de la chrétienté. Il a charge de deux royaumes, il lui faut sans cesse se battre avec les Turcs, qu'arrivera-t-il s'il vient à mourir sans postérité, comme quelques-uns de ses prédécesseurs? On dit que certaines personnes ont fait accroire au pape qu'il était secrètement d'accord avec Béatrice au sujet de leur mariage et qu'il voulait seulement se faire forcer à le reconnaître afin d'éviter les reproches de ses ministres. Or, ceux qui répandent ce bruit mentent; que Sa Sainteté sache bien que non seulement il ne désire point épouser cette dame, mais qu'eu égard aux intérêts de ses royaumes, il ne céderait même pas à la contrainte. En fils obéissant du Siège apostolique, il supplie le pape de ne pas prêter l'oreille à la calomnie, mais d'exaucer ses vœux à lui, car l'intérêt de la chrétienté est supérieur aux désirs de quelques princes. Il prend à témoin Celui qui règne sur le Saint-Siège et sur les cieux qu'il fera tout pour écarter de ses royaumes et de la tête des chrétiens cette peste qui les menace, c'est-à-dire un mariage avec Béatrice. (1)

L'avis qu'Ulászló expulsa peu après du royaume l'envoyé de Naples accrédité auprès de la reine, est en parfait accord avec le ton résolu de la lettre. (2)

(1) Archives de Venise; Collect. Podocataro, VIII, p. 614.

(2) Rapport d'amb. de Venise à Milan en date du 19 novembre 1497. Archives de Milan.

Le procès en divorce fit alors l'objet d'une longue discussion à la Curie devant les délégués du pape. (1) Une commission, composée des cardinaux Antoniotto Pallavicini de l'église de Santa Prassede, de Juan Lopez de l'église de Santa Maria in Transtevere (2) et de Felino Maria Sandei, évêque de Lucques, comme rapporteur, (3) cita à plusieurs reprises les parties devant elle, mais le représentant de Béatrice répondit seul aux assignations, demandant à l'audience la condamnation par défaut du défendeur. Le représentant d'Ulászló, maître Nicolas de Parma, comparut enfin à la quatrième citation, et alors commença une interminable série de plaidoyers, de dépositions, de délations de serment et, de temps à autre, de nouvelles demandes de condamnation par défaut. C'est ainsi que, avec une lenteur interminable dans les formalités, la commission se préparait à soumettre le litige à la décision du pape.

Cette longue procédure fut déjà assez avancée, lorsque l'énergique protestation d'Ulászló — renouvelée sur un ton plus menaçant encore et appuyée par son ambassadeur Jean Brandis — fut lue en séance du Consistoire le 1er février 1499. (4) L'archevêque de Sienne, Francesco Piccolomini — le futur Pie III — donna lecture de la lettre du roi, sur quoi le pape invita les cardinaux Pallavicini

(1) La procédure se trouve dans l'acte notarié de 1500, aux Archives de la cour à Vienne, cité à plusieurs reprises.

(2) Ciacconius, ouv. cité, III, p. 149 et 186.

(3) Gams, ouv. cité, p. 912.

(4) Voir les pages 43—44 dans l *Analecta Romana* de Jos. Korzeniowszky. Cracovie, 1894.

et Lopez à entendre les envoyés, à examiner les pièces du procès et à lui en faire un rapport.

Cette démarche d'Ulászló ne demeura pas sans résultat ; c'est ce que prouve aussi une relation de l'ambassadeur de Milan à Rome, qui dit que l'évêque chargé de faire le rapport avait déclaré au, commencement de 1498, que Béatrice avait peu de chances de gagner son procès et que le pape se montrait aussi plus conciliant à l'égard du roi de Hongrie. (1)

La rencontre fortuite de quelques circonstances d'ordre extérieur gâta encore plus la situation en ce qui concerne Béatrice.

Un revirement se produisit au printemps de 1498 dans la politique étrangère d'Alexandre VI. Il jugea bon, dans l'intérêt de sa famille et, en particulier, de l'insatiable César, de se rapprocher du roi de France et de se liguer avec lui et avec Venise contre Milan. C'est précisément cette alliance qui donne à la seconde invasion française, celle de Louis XII, un caractère différent de celle de Charles VIII. Tandis que la première avait eu lieu à l'instigation de Milan et avait le pape et Naples pour objectifs, le funeste exemple donné par Ludovic Sforza se retourna maintenant contre lui, et cette fois les Français entraient en campagne pour soutenir leurs droits sur le Milanais. Mais le but caché de l'expédition était toujours le renversement de la dynastie napolitaine, dont les Borgia espéraient naturellement recueillir tous les fruits.

Le changement survenu dans la personne du

(1) Rapport de Stef. Taverna, en date du 20 mars 1499. Archives de Milan.



roi de France amena aussi des tentatives de rapprochement encore plus dangereuses pour Béatrice que ces nouveaux groupements politiques. Louis XII nourrissait d'ambitieux desseins: il se proposait, tout en faisant la conquête de Naples et du Milanais, de briser la puissance des Turcs et d'établir en Europe l'hégémonie de la France. Pour gagner la Hongrie à ses vues, il avait fait le projet de marier Ulászló à une princesse de sa maison et chercha, pendant l'été de 1499, à la cour de Rome des intermédiaires pour la réalisation de ses plans. (1)

Ce nouveau groupement des puissances amena un certain rapprochement entre la Hongrie et Venise. Les relations entre ces pays avaient été hostiles depuis le règne de Mathias. Bakócz sut habilement mettre à profit alors, pour la cause du roi et son élévation à lui, l'amitié reconquise et l'influence reconnue de Venise. Au printemps de 1499, Ulászló y envoya un franciscain croate nommé Antoine, fort connu à Venise, sous prétexte de traiter de quelques affaires de peu d'importance avec le Conseil de la République. (2) L'envoyé déclara en confidence à la Seigneurie que le roi, rompant avec la politique de Mathias, ne tentera pas de reconquérir la Dalmatie ni n'épousera la veuve de Mathias, mais la femme qui lui sera recommandée par le Conseil de Venise. (3) Le roi s'assurait ainsi,

(1) Un extrait des instructions du roi de France à son ambassadeur à Rome, en date du 3 juillet 1499, se trouve aux Archives de Milan.

(2) Gustave Wenzel: *Marino Sanuto sur la Hongrie de 1496 à 1701* (en hongrois). Századok, année 1871, p. 6.

(3) *Diarii di Marino Sanuto*, II, p. 1369.

dans son procès en nullité de mariage, le concours de la République, déjà en hostilités avec Milan et Naples.

Milan ne comptait plus. Le roi de France avait envahi le Milanais dans l'automne de 1499 ; il y était entré sans rencontrer de résistance, et avait même été reçu avec joie dans la capitale des Sforza. Ludovic Sforza s'était placé sous la protection de l'empereur d'Allemagne ; la veuve du jeune duc récemment décédé, Isabelle d'Aragon, fille d'Alphonse II, s'était retirée dans sa famille de Naples, auprès des autres veuves de cette maison royale. Louis XII rentra peu après en France, abandonnant à Trivulce le gouvernement de la Lombardie, où les Sforza réussirent, au commencement de l'année suivante, à s'emparer encore une fois du pouvoir, mais pour peu de temps. (1)

Encouragé par Venise et profitant de la situation internationale qui lui était favorable, Ulászló fit un pas de plus et déclara, en février 1500, au légat du pape que s'il n'obtient pas une sentence favorable dans les cinquante jours, il fera la paix avec les Turcs. (2) En même temps, et probablement sur le conseil de Venise, il mit encore en œuvre un autre moyen d'action. Le bruit courait à Florence à la fin de décembre que le roi de Hongrie offrait une très grosse somme pour se racheter de ses obligations concernant le mariage. (3) A Venise, on savait déjà le 26 mars qu'il s'agissait

(1) Muratori : *Annali*, t. 46, p. 245.
(2) Fraknói : *Bakócz T.*, p. 79.
(3) Rapport de l'envoyé de Ferrare à Florence en date du 29 décembre 1499. Archives de Modène.

d'une somme de 25.000 ducats. (1) Le pape conféra en personne, vers le milieu de mai, avec les délégués hongrois ; un peu plus tard il leur promit même de rendre une sentence favorable. Il leur fit seulement observer que le cardinal de Sienne — Piccolomini — y était opposé, et que le roi d'Espagne était du parti de Béatrice à cause de leur parenté, tandis que le roi de France, auprès de qui le pape avait envoyé en mission l'archevêque d'Arles, était pour la dissolution du mariage. (2)

Venise put dire justement au roi de Hongrie qu'elle l'appuyait à Rome de toutes ses forces, qu'il ne se passait presque pas de jour qu'elle n'y fît des réprésentations soit oralement, soit par écrit dans son intérêt, qu'il était impossible de faire davantage, qu'elle avait fait entièrement sien le désir du roi qui était aussi celui du pays, (3) et qu'elle pensait atteindre sous peu le résultat désiré. (4)

Cet avis était fondé sur une parfaite connaissance de la situation. Le 3 avril, après une procédure qui avait duré près de huit ans, la cause

(1) Marino Sanuto, III, p. 162.

(2) Ibid. III, p. 185—186.

(3) En cela la Seigneurie avait probablement raison ; c'est pourquoi on ne doit voir qu'une flatterie de courtisan dans l'affirmation de Perotto de Vesach écrivant, le 2 juin 1499, à Moncajo que tout le mal venait des hésitations du pape dans l'affaire du mariage, car «tout le pays appelle la reine». Archives de Milan. Pot. Est. Ungh.

(4) Instructions à l'amb. de Venise en Hongrie en date du 10 mars et du 5 avril 1500 aux Archives d'État de Venise, Delib. d. Senato, secr. et l'amb. à Rome en date du 23 mars, ibid.

fut soumise au Consistoire pour jugement. Alors s'engagea un long et violent débat, dans lequel les cardinaux Piccolomini et Mendoza, (¹) appuyés par les envoyés de l'empereur d'Allemagne, des rois d'Espagne et de Naples, se déclarèrent contre la dissolution du mariage. Enfin, après une séance qui avait duré du matin presque jusqu'au soir, le pape rendit son jugement qui avait été rédigé d'avance. (²) En vertu de cette sentence, Alexandre VI «au nom du Christ et n'ayant en vue que les intérêts du Ciel», appelé à prononcer dans le procès en divorce pendant entre sa fille bien-aimée en Jésus-Christ, Béatrice d'Aragon, veuve de l'illustre roi Mathias demanderesse, d'une part, et Ulászló roi de Hongrie et de Bohême, défendeur, d'autre part, déclare, après avoir entendu les parties et leurs témoins, ce prétendu mariage nul et à annuler au cas où il aurait été consommé. Il déclare injustes et illicites les tracasseries et les importunités auxquelles Ulászló a été de ce fait en butte de la part de Béatrice et même du pape, et le décharge des accusations portés contre lui. Quant à Béatrice, elle est déboutée de sa demande et condamnée à payer tous les frais du procès dont le total sera fixé ultérieurement. (³) Les représentants d'Ulászló s'empressèrent de remercier le pape de cette sentence, dont ils se firent un peu plus tard délivrer une copie sous forme d'acte notarié à l'intention du

(¹) Ciaccomius, ouv. cité, III, p. 148.
(²) Burchard (Thuasne), III, p. 21—32. Marino Sanuto, *Diar.*, III, p. 198.
(³) Voir l'acte notarié de Vienne cité plus haut; le texte du jugement se trouve du reste dans l'ouvrage cité de Spiess, p. 385.



roi. Nous ne possédons pas de données absolument authentiques touchant la somme que Béatrice fut condamnée à payer ; au dire du chroniqueur Burchard, maître des cérémonies du pape, cette somme aurait été de 25.000 ducats et, suivant un chroniqueur napolitain, de 60.000 ducats. (1)

Cet arrêt du pape qui, en opposition avec tout ce que le même pape avait dit et fait jusqu'alors, déboute Béatrice et, par contre, fait triompher Ulászló en le déchargeant de l'obligation de remplir ses engagements, explique pourquoi les contemporains cherchèrent à ce jugement des motifs inavouables, si bien que quelques-uns crurent pouvoir préciser le montant même de la somme touchée par chacun des membres du tribunal. (2)

L'œuvre n'eût pas été complète, si l'auteur de ces complications n'avait pas reçu la récompense attendue depuis longtemps pour la part qu'il avait eue à ce dénouement. Grâce à l'appui de Venise,

(1) *Diarium* loc. cit. Notar Giacomo, ouv. cit., p. 237.

(2) Antonio Malegonnelle écrit en date du 4 avril dans un rapport au Conseil de Florence : « Intendo che per propina di decta causa l'Unghero (re) a depositati XXX mila ducati pel Pontefice et 2000 per duo Cardinali auditori della causa, et ducat i100 per ciascuno delli auditori suoi ». (Thuasne, Burchardi Diar. III, p. 31—32.) Marino Sanuto et le rapport de l'amb. de Ferrare ont été cités plus haut. Dubravius (ouv. cité, p. 809) dit : «Consuetudine Romana causa de anno in annum diu ampliata et ad extremum multo auro redempta dicitur» etc. Michael Ritius *(De Regibus Ungariae,* libri 2, Basileae 1534, p. 276) s'exprime ainsi : «Vladislaus ... grandique pecunia ab Alexandro sexto Pont. Max. impetravit, ut ei liceret aliam superducere». Plus tard, le Hongrois Heltai (ouv. cité, II. p. 367) dit aussi que «le roi László acheta du pape pour une grosse somme d'argent la dissolution de son mariage», etc.

l'archevêque Bakócz fut élevé au cardinalat la même année, et le doge Barbadico fut le premier à complimenter de sa nouvelle dignité le prélat qui se reconnaissait être «le chapelain de Venise».

Immédiatement après la séance du Consistoire, les envoyés de Naples et le prince Alphonse, époux de Lucrèce Borgia, (1) rentré à Rome sur les sollicitations de sa femme, sans se douter qu'il venait se jeter dans la gueule du lion, exprimèrent leur indignation de cette sentence. Le roi de Naples ne voulut pas se résigner sans mot dire au fait accompli : les messagers qu'il envoya au pape à la fin de juin avec l'étalon blanc, symbole du tribut de vassalité, lui remirent en même temps par écrit une protestation contre le jugement qui frappait Béatrice. (2) Ils lui dirent même, en façon de menace, que leur roi appellera les Turcs, si le pape fait exécuter la sentence. (3) Cette démarche ne produisit aucun effet, et un sanglant attentat dont le Vatican fut peu après le théâtre, savoir l'assassinat du prince Alphonse de Biselli sur l'ordre de César, démontra au roi plus clairement encore que, depuis qu'il avait fait alliance avec la France, le pape n'avait plus aucun égard pour Naples et ne craignait même pas de la provoquer.

Lorsque Béatrice apprit le jugement rendu par le pape, il est probable qu'elle avait déjà connaissance des pourparlers engagés, par l'entremise des envoyés de Venise, entre Ulászló et Louis XII, en

(1) Chez Thuasne (Burchard), loc. cit.
(2) Ibid. III, p. 64—65.
(3) Marino Sanuto, III, p. 212.

vue de faire épouser au roi de Hongrie une parente de ce dernier. (1)

C'était l'arrêt d'exil de Béatrice. Sa situation matérielle était déjà des plus précaires en Hongrie ; la sentence pontificale l'y privait de ses derniers droits, et elle était, de plus, exposée à devoir faire acte de soumission à la nouvelle reine qui, dans sa conviction, allait usurper sa place. Elle fit encore en mai une tentative pour recouvrer sa dot ; les ambassadeurs de Naples et d'Espagne dont elle avait sollicité les bons offices à cet effet, s'adressèrent au roi et à la Diète, mais en vain, à ce qu'il semble. (2) Elle écrivit encore d'Esztergom, en août 1500, à ses parents pour féliciter son neveu François de Gonzague de la naissance d'un fils ; (3) mais on savait déjà à Venise qu'elle se préparait à retourner à Naples, où l'appelait probablement le roi son frère. (4)

Les mêmes ambassadeurs prêtèrent leur appui à la reine pour lui faire obtenir du roi la permission de partir et l'aidèrent aussi à régler ses affaires. Et alors, chose inouïe ! Ulászló et la Diète s'efforcèrent de la retenir par toutes sortes de promesses : le roi lui promit de pourvoir à son entretien « comme

(1) Instruction du Conseil à ses ambassadeurs, en date du 7 avril. Archives d'État de Venise. Marino Sanuto, III d. 381. Gustave Wenzel raconte dans son étude, *La vie conjugale d'Ulászlo II* (en hongrois), parue dans les Századok en 1877, qu'Ulászló avait envoyé en France des peintres faire le portrait des princesses, et que celui de sa fiancée ne lui avait point plu.

(2) Marino Sanuto, III, p. 326.

(3) Lettre du 1er août à Sigismond d'Este aux Archives de Modène, et du 2 août à Gonzague aux Archives de Mantoue.

(4) Marino Sanuto, III, p. 985.

à une impératrice» au cas où elle consentirait à rester; il se déclara même disposé — dit-on — à épouser la fille du roi de Naples pour gage de paix. C'est tout à l'honneur de Béatrice d'avoir repoussé ces propositions qui étaient sûrement dictées par la crainte que la reine, une fois sortie du royaume, ne mît, avec l'aide de ses parents d'Italie ou de l'empereur d'Allemagne, des bâtons dans les roues au mariage d'Ulászló. Béatrice s'enfuit pour ainsi dire d'Esztergom à Vienne, repoussant les propositions des délégués du roi et de la Diète envoyés après elle, et fit prier le gouvernement de Venise, par l'entremise de son ambassadeur, de s'employer à démentir les calomnies répandues contre elle par Ulászló à Rome, en France et en Espagne. (1)

Elle avait mal placé sa confiance. Sur la demande d'Ulászló, Venise donna, au contraire, à ses ambassadeurs accrédités auprès de ces cours l'ordre de justifier la conduite du roi touchant le départ de Béatrice. (2) L'altière Seigneurie ne voulut même pas accorder une autre requête bien plus modeste de la reine fugitive. Elle avait l'intention de se rendre — comme lorsqu'elle était venue — de Vienne à Aquilée, sur territoire vénitien, en passant par Villach en Carinthie; et d'Aquilée elle voulait passer en Pouille sur une galère de Venise. Elle fit donc demander à la République par l'envoyé de Naples à Venise de prendre des mesures pour la réalisation de son projet. Le Conseil

(1) Marino Saunto, III, p. 1177—1178 et 1257.

(2) Note du Conseil à son ambassadeur en Hongrie en date du 19 décembre. Archives d'État de Venise.

lui fit savoir — assez peu courtoisement — qu'elle aurait ce qu'elle payerait et refusa, sous différents prétextes, de lui fournir des galères de luxe. (1)

Béatrice n'avait du reste plus guère besoin que Venise provoquât un revirement de l'opinion publique en sa faveur. Ce revirement s'était produit par la force des choses à l'ouïe de l'arrêt notoirement inique qui venait de la frapper, et à la vue de son attitude digne et résolue en regard des tentatives qu'on avait faites pour la retenir. Ce revirement était visible en Hongrie, mais plus encore en Italie, sa patrie.

Les Italiens surtout, tant les chroniqueurs contemporains que les historiens des âges suivants, ont toujours regardé la reine de Hongrie comme ayant été injustement répudiée par son mari, et même comme la victime d'une séduction et d'un parjure, contrairement à l'opinion qu'on avait jusqu'alors des vertus chevaleresques des Hongrois. (2)

Béatrice passa les derniers jours de cette année 1500, si fatale pour elle, à Porto Gruaro, petit port frontière assez animé à cette époque, entre Venise

(1) Marino Sanuto, III, p. 1158, 1167—1168, 1200.

(2) Notar Giacomo, ouv. cité p. 237. Passero, ouv. cité 124. Guicciardini, ouv. cité II. p. 273. Mich. Ritius, ouv. cité loc. cit. Muratori, *Antich. Estensi*, p. 268. Caputo, ouv. cité p. 49. Tom. Persico, ouv. cité p. 201. De même l'Allemand Im-Hof (Jac. Wilh.): *Historia Italiae et Hispaniae Genealogica* (Norimbergae, 1701), p. 86. Préface aux Poésies de Lor. de Medici par Gios. Carducci, p. XII. Par contre, on trouve, au chapitre 3 du livre premier du manuscrit Corona-Confuorto (Bibl. nationale de Naples), que la répudiation de Béatrice par Ulászló aurait eu pour cause la vie dissolue de la reine.

et Trévise, sur territoire vénitien. L'évêque alla à sa rencontre, et elle fut logée dans un palais appartenant à la République dont elle fut l'hôte, jusqu'à son départ, à ce qu'il semble. Elle fut contrainte de rester quelques semaines dans cette ville à cause d'un mal de gorge dont elle souffrait, de sorte qu'Hippolyte, qu'il lui tardait probablement de revoir, vint l'y trouver dans un sévère incognito. [1] D'ici, elle écrivit à son beau-frère Hercule deux lettres, où elle lui recommandait chaudement son médecin Giovanni de' Muzzarelis qu'elle avait envoyé d'avance à Ferrare avec des commissions. [2]

Elle quitta Porto Gruaro le 21 janvier et arriva le 24 aux portes de Venise, d'où elle avisa son beau-frère de l'itinéraire qu'elle comptait suivre pour atteindre Ferrare. [3] Elle n'essaya même pas, à ce qu'il paraît, de se faire recevoir dans la Ville des lagunes. L'hiver de 1501 ayant été très neigeux en Italie, [4] la route de terre présentait de grandes difficultés, c'est pourquoi Béatrice devait gagner par mer les bouches du Pô pour se rapprocher de Ferrare.

La reine fugitive ayant remonté le Pô sur une barque pontée, arriva le 30 janvier à Ferrare, résidence de son beau-frère. Quoique bien déchue de son ancienne grandeur, elle y fit son entrée avec une certaine pompe et escortée de 150 cavaliers, ce qui s'explique par le fait qu'elle voyageait avec les ambassadeurs de Naples et d'Espagne qui

(1) Marino Sanuto, III. p. 1251, 1293, 1302 et 1317.
(2) Ces lettres datées du 31 décembre sont aux Archives de Modène.
(3) Ibid.
(4) Pastor, ouv. cité III. p. 432.

avaient quitté la Hongrie en même temps qu'elle, marquant ainsi que les relations diplomatiques étaient rompues par suite de l'issue du procès. Le duc reçut sa belle-sœur avec cordialité et la traita avec distinction : le peu de temps que la reine passa à Ferrare avant de rentrer dans sa ville natale s'écoula parmi les fêtes ; bien qu'elle eût fait son entrée en voiture de deuil, le duc donna cependant un bal en son honneur et fit jouer au théâtre les *Ménechmes* de Plaute. Dans les intervalles des fêtes, son neveu Hippolyte d'Este jouait, paraît-il, aux cartes avec elle pour la distraire. (1)

Une chose qu'on ignorait alors à Ferrare et qui menaçait des plus grands périls la famille de Béatrice, c'était le traité secret conclu le 11 novembre 1500 entre les rois de France et d'Espagne. Ferdinand d'Aragon, oncle du roi de Naples et par conséquent de Béatrice, et de plus beau-père de leur père par la seconde femme de ce dernier, intriguait en secret depuis longtemps contre la domination sur Naples de ses parents issus d'un bâtard. Depuis la prise de Grenade et l'expulsion des Mores, il portait le surnom de «Catholique» et, par suite de son mariage avec Isabelle de Castille, la monarchie espagnole se trouvait unifiée sous son sceptre. Ainsi qu'il l'avait déjà proposé à Charles VIII, il convint avec Louis XII que celui-ci ferait irruption dans les États napolitains et, que leurs armées ayant opéré leur jonction, se partageraient le royaume selon un plan établi d'avance. Ce

(1) Diarium Ferrariense (Murat. Script. XXIV), p. 393. Muratori, *Antichità Estensi,* 174, p. 268. Archives de Modène : Amministr. d. Card. Ippol. C. 26 r.



traité secret cachait probablement des arrière-pensées plus secrètes encore. Il est possible que Ferdinand comptait déjà se rendre seul maître de Naples après en avoir chassé les Français, et il est plus probable encore que le pape, de connivence avec eux en ce moment, espérait mettre son fils César sur le trône de Naples, quand le condominium aurait brouillé les rois de France et d'Espagne.

Ainsi, pendant que l'ambassadeur d'Espagne escortait Béatrice, on décida dans le cabinet de son maître qu'elle ne quitterait le théâtre de son ancienne grandeur que pour être témoin à Naples de la ruine de sa famille.

Béatrice doit avoir quitté Ferrare vers le 10 février, car, le 13, elle envoie déjà de Ravenne un message à son beau-frère par Bernardino de Leonardis; (1) Hippolyte l'accompagne encore jusqu'à la mer. (2) Elle avait d'autant plus raison de s'en tenir à son premier projet, qui était de se rendre en Pouille par la voie de mer, que la Romagne retentissait alors du bruit des armes de César Borgia, et la reine exilée ne put espérer être bien reçue dans les villes italiennes que la crainte des Borgia rendait peu bienveillantes pour les Napolitains.

Elle s'embarqua donc sur un vaisseau, et la même mer qui avait porté jadis ses superbes espérances et ses rêves de grandeur, dut entendre alors les tristes soupirs d'une femme persécutée du sort.

(1) Archives de Modène.
(2) Jusqu'à Argenta ; voir le Registre des dépenses aux Archives de Modène.



II.

Après vingt-quatre années passées en Hongrie, d'abord au milieu des plaisirs et de la gloire, puis dans les humiliations et les chagrins, Béatrice rentra donc dans sa patrie de Naples, au sein d'une famille où manquaient ceux qu'elle avait le plus aimés, et qui livrait son dernier combat contre un inexorable destin. Elle ne venait pas partager le pouvoir et la gloire de sa famille, mais assister à sa chute.

On ignore quand et où elle toucha le territoire napolitain; il faut croire que, de même qu'elle était jadis montée en bateau à Manfredonia, c'est aussi là qu'elle débarqua. Elle arriva à Naples, venant d'Aversa, dans la soirée du 16 mars 1501, qui était un lundi; le roi son frère fit quelques lieues à sa rencontre et l'amena en ville avec une brillante escorte. La reine avait elle-même une suite de neuf voitures, et ne portait pas des vêtements de veuve, mais de femme mariée. (1)

Il est probable qu'on lui assigna, dès ce temps, comme résidence le Castello Capuano (2) où elle passa les dernières années de sa vie.

Ce palais, qui a depuis lors entièrement changé de face par suite du tremblement de terre de 1688 et de restaurations successives, n'était déjà plus tel que Béatrice l'avait connu dans son enfance.

(1) Fuscolillo, ouv. cité (Arch. Stor. Nap. I), p. 65; voir encore ibid. la note de B. Capasso qui précise la date de l'arrivée.

(2) Suivant le manuscrit de Corona-Confuorto.



Le feu roi Alphonse, encore héritier présomptif, y avait fait exécuter de grands travaux; il avait fait élever dans le jardin un nouveau palais, la Duchesca, avec de vastes écuries, un manège, des jets d'eau et d'autres constructions. (1) C'est aussi de cette époque que date la belle Porta Capuana près du Castello Capuano.

Parmi les membres de la maison royale, Béatrice trouva à Naples, sans parler du roi, l'épouse de celui-ci, Isabelle de Balzo, fiancée autrefois au frère cadet de Béatrice, Francesco, qui avait passé plusieurs années en Hongrie. Après la mort prématurée de ce dernier, elle avait épousé Federigo, le fils aîné du roi, pour monter, elle aussi, sur le trône d'une façon inattendue. (2) Béatrice y trouva encore les deux veuves des rois, la mère et la fille, «les tristes reines», comme elles s'appelaient suivant l'usage espagnol, qui faisait souvent précéder le nom d'une personne d'un qualificatif en rapport avec les circonstances de sa vie. (3) Toutes deux portaient le nom de Jeanne; l'une était la belle-mère de Béatrice, quoique à peine plus âgée qu'elle; elle était fille de Jean d'Aragon et sœur du roi d'Espagne; elle avait vu de mauvais œil l'élévation de Federigo au trône, car elle estimait qu'après la mort prématurée de Ferrandino, le petit-fils de son époux, c'est sa fille, la veuve de Ferrandino

(1) Summonte, ouv. cité t. III, liv. 6, p. 503. Gius. Ceci : *Nuovi Documenti su Giul. da Majano* etc. Arch. Stor. Nap. XXIX, p. 784 et suiv.

(2) Voir Ben. Croce : *Isabella del Balzo, Regina d. Nap.* Nap. 1897.

(3) Ben. Croce : *La Corte delle tristi Regine a Napoli* (Arch. Stor. Nap. IX), p. 354.

qui aurait dû monter sur le trône de Naples. (1) Cette dernière, la plus jeune des Jeanne, n'avait encore que 21 ans, et déjà elle était veuve depuis cinq ans. La triste situation de ces deux femmes qui tient du roman a été chantée dans un beau poème populaire, par un auteur espagnol contemporain, fondant en une ces deux figures; l'auteur y nomme Béatrice comme partageant leur sort. (2)

Un des ornements de cette société de tristes veuves était la duchesse de Milan, Isabelle d'Aragon, nièce de Béatrice, devenue veuve aussi et à laquelle les Français, qui l'avaient dépossédée, avaient en outre enlevé son fils. Elle était encore jeune et belle, avait de l'esprit et le goût de la poésie. L'auteur du *Cortegiano* dit que son âme était de l'or passé au creuset de la souffrance, mais, plus tard, plusieurs chroniqueurs feront d'elle et de sa fille les héroïnes d'aventures d'amour peu édifiantes. (3)

Les premiers jours qui suivirent le retour de Béatrice, la cour de Naples et Béatrice elle-même furent, malgré le péril de guerre qui menaçait, tout à la joie de se retrouver ensemble, en famille, et semblèrent jouir sans souci des plaisirs que procurent la richesse et le pouvoir. Cependant des symptômes de désorganisation ne tardèrent pas à se manifester dans le royaume et, en mai,

(1) Nic. Caputo, ouv. cité, p. 58.

(2) «Yo lloré una sua hermana, que era la reina de Hungria», ouv. cité de Ben. Croce, p. 356. L. Volpicella (ouv. cité p. 12—20) prétend que les deux reines douairières étaient alors en Espagne.

(3) *Il libro del Cortegiano*, II, p. 356. Ben. Croce: *Napoli dal 1708 al 1712* (Arch. Stor. Nap. XIX), p. 148.



Federigo fut obligé, pour sa défense, de faire emprisonner quelques factieux. A la fin de juin, l'armée française envahissait le territoire napolitain, et les Aragon de Naples, loin de pouvoir compter sur le secours de leurs parents d'Espagne, apprirent bientôt que leur royaume avait été partagé par un traité secret entre les rois de France et d'Espagne. Et ce partage qui donnait aux Français Naples avec le territoire avoisinant, et rattachait la Pouille et la Calabre à la Sicile, c'est-à-dire aux possessions espagnoles, avait été ratifié par le pape.

L'infortuné Federigo, ainsi abandonné à ses propres forces, tenta néanmoins de lutter contre le sort. A Naples et à Capoue, barons, nobles et bourgeois assemblés dans l'église, jurèrent sur le Saint-Sacrement de rester fidèles à leur roi. (1) Mais ce serment solennel ne servit qu'à masquer leur manque de résolution. Vers la mi-juillet, Capoue entamait déjà des pourparlers avec les chefs de l'armée française en vue d'une capitulation honorable, mais pendant le cours des négociations les Français entrèrent par trahison dans la ville, le 24 juillet, et la mirent à sac.

L'horrible sort de Capoue décida de celui du royaume entier. Les Napolitains, affolés de terreur, ne songèrent plus à la résistance. Dès le lendemain commença l'exode des habitants de Naples à Ischia, à Sorrente et ailleurs. Béatrice se réfugia, le 26 juillet, à Ischia avec la duchesse Isabelle de Milan; elles y furent bientôt rejointes par la

(1) Notar Giacomo, p. 240. Fuscolillo, loc. cit. Passero, p. 125.

reine Isabelle, toute la cour et une partie de la noblesse. Seules les deux Jeanne, veuves des deux Ferrante, la sœur du roi d'Espagne qui avait fait alliance avec l'ennemi et sa fille, se retirèrent à Palerme, c'est-à-dire sur territoire espagnol. (1)

Federigo rompant toute relation avec le roi d'Espagne qui l'avait trahi, se tourna vers le roi de France. Il lui écrivit une lettre touchante dans laquelle il lui rappelait leur ancienne amitié, la similitude de leur sort qui les avait fait monter l'un et l'autre sur le trône d'une façon inespérée; enfin, il pria Louis, à qui la Providence avait donné un grand et beau royaume, de lui laisser la souveraineté de Naples, promettant de payer le tribut qu'il exigerait. (2)

Mais le roi de France avait résolu de mettre fin à la domination des Aragon sur Naples; cependant, par égard pour leur ancienne amitié, il invita Federigo à venir en France où il lui offrait en fief la suzeraineté de quelques territoires avec une pension annuelle. La situation du pauvre roi ne lui laissait guère d'autre choix; il fut forcé d'accepter cette proposition, et ayant dit adieu, le cœur gros, à sa famille et à sa patrie, il fit voile pour la France le 6 septembre, suivi seulement de quelques fidèles. Il ne revit jamais son pays.

Ischia, qui non seulement offrait un asile temporaire aux deux reines et aux autres réfugiés napolitains, mais leur servait de demeure pendant

(1) Notar Giacomo, p. citée et suiv.

(2) Passero, Fuscolillo et Notar Giacomo, loc. cit. Sigismond d. Conti, ouv. cité II, p. 245 et suiv. Reumont: *Die Carafa*, I. p. 34.



deux ans et demi environ, est la plus grande des îles qui avoisinent le golfe de Naples et la plus favorisée de la nature. La mythologie a fait de cette île admirable le théâtre de légendes merveilleuses. Elle y a mis les Lotophages de l'*Odyssée*; elle lui a même assigné un rôle dans la genèse du monde: le titan Typhée, vaincu par Jupiter, avait été enfermé dans une caverne de cette île rocheuse et ses convulsions faisaient parfois trembler la terre; et, de fait, Ischia a été souvent désolée jusqu'à nos jours par des tremblements de terre. Le sommet élevé de l'Epomeo a dû être jadis un volcan, et un cratère arrondi sert de port à la ville dont l'île porte le nom. Les cavernes de la montagne, les sources chaudes, le vin capiteux qu'elle produit, une végétation luxuriante, tout témoigne de l'origine volcanique de cette île. Ischia, connue dans l'antiquité sous le nom d'Aenaria, puis de Zerbi, attirait déjà les anciens par ses beautés naturelles, la douceur de son climat, ses bois embaumés du parfum des fleurs et remplis de chants d'oiseaux, et les poètes du temps de Béatrice en faisaient aussi le sujet de poèmes dithyrambiques. (1)

Il est probable qu'Ischia était jadis reliée à la petite île voisine de Procida, et celle-ci au continent, par le promontoire appelé Cap Misène, du nom du trompette d'Énée. Peut-être des éruptions volcaniques ont-elles fait disparaître sous l'eau une partie de la chaîne et formé des îles

(1) Voir l'ouv. cité de Summonte, III, p. 456. Enea Irpino di Parma au commencement du XVI[e] siècle. Ben. Croce (*Un canzionere d'amore per Costanza d'Avalos*, Napoli 1903, p. 7—8) fait d'Ischia une description poétique.

avec ce qui restait de la langue de terre, et le rocher qui émerge à la pointe orientale d'Ischia, en face de Procida, à un jet de flèche de l'île, est un débris de cette chaîne. Ce rocher, relié aujourd'hui à l'île par un pont de pierre, ne l'était jadis que par un léger pont de bois facile à enlever à l'approche de l'ennemi; sur ce roc isolé était bâti le château fort des Aragon regardé à bon droit comme imprenable (1) et qu'on y voit encore: c'est la forteresse de mer la plus hardie et dans le site le plus pittoresque qu'on puisse imaginer.

Le rocher qui supporte le château n'est accessible que par le pont, d'où part, creusé dans la pierre et serpentant aux flancs du roc, un chemin couvert qui mène au château; les matériaux dont le fort a été construit, ont dû être montés à dos de mulet par ce sentier, ou au moyen de machines. Celui qui habite cette demeure doit vraiment se sentir isolé du reste de l'univers: le bruit de la mer et du vent parvient seul jusqu'à lui.

C'est ce château qui servait d'asile aux reines et à ceux qui partageaient leur triste sort. (2) Quand le ciel était pur, elles pouvaient voir le Vésuve et, à ses pieds, la ville qui avait été le berceau de leur enfance, ce paradis terrestre où avaient régné leurs aïeux, lâchement soumise aujourd'hui à ceux qui les avaient chassées, elles et leur famille,

(1) A. di Constanzo: *Storia Napoletana*, Aquila, 1582, p. 329. G. B. Caraffa: *Viaggio Pittorico nel Regno delle due Sicilie* (ouvrage imprimé au commencement du XIXe siècle), p. 117.

(2) Suivant les dates indiquées dans l'ouvrage cité de L. Volpicella (p. 76), il semble que la reine Isabelle quitta bientôt l'île d'Ischia.



du trône de leurs pères, et s'étaient installés dans leurs palais.

A Ischia, les deux reines vivaient sur un pied d'égalité avec Isabelle, la veuve du duc de Milan ; elles étaient détrônées toutes trois et pouvaient se considérer comme veuves, car on avait enlevé son époux à la reine Isabelle pour lui donner un asile qui ressemblait plutôt à une prison dorée. Les deux Isabelle étaient cependant moins à plaindre que Béatrice, car elles avaient des enfants dont quelques-uns étaient à leurs côtés, et elles pouvaient du moins soupirer après les autres.

Federigo avait laissé comme commandant du château d'Ischia et son représentant Innico d'Avalos avec sa vaillante sœur Costanza d'Avalos, duchesse de Francavilla. Ils avaient auprès d'eux leurs jeunes neveux dont ils faisaient l'éducation : Francesco Ferrante, marquis de Pesare, le futur vainqueur de Pavie, et Alphonse, qui fut plus tard gouverneur de Milan. Il s'y trouvait encore Vittorio Colonna encore tout enfant et déjà fiancé à Pescara, la figure de femme la plus intéressante des derniers temps de la Renaissance et le seul idéal de femme qu'ait eu Michel-Ange ; elle aussi devait passer dans cette île ses tristes années de veuvage. (1)

L'esprit cultivé de Costanza d'Avalos et son goût des lettres trouvaient un écho chez les princesses, de sorte que le luth du troubadour se faisait parfois entendre à la paisible cour des exilées d'Ischia. Énéa Irpino de Parme vint en ce temps dans l'île, et immortalisa les impressions qu'il y

(1) Ben. Croce : *Canzoniere d'amore*, p. 3. H. Thode : *Michelangelo u. d. Ende der Renaissance*, II, p. 362 et 371.

reçut dans ses sonnets d'amour dédiés probablement à Costanza d'Avalos. (1) Il y a des personnes qui pensent que quelques-uns de ses chants ont Béatrice pour objet ; il est difficile d'établir un rapport entre sa personne, les circonstances de sa vie et ces sonnets, mais il est certain que le séjour du poète de Parme contribua à distraire Béatrice aussi bien que les autres princesses.

Le rapport entre quelques vers d'un autre poète encore plus renommé et la personne et la vie de Béatrice ne saurait être méconnu dans l'œuvre de Benedetto Gareth, le poète italien d'origine espagnole connu sous le nom de Chariteo. Dans des poèmes intitulés *Endimione*, *Aragonia* et *Metamorphosi*, il exhale sa douleur sur le sort des Aragon — probablement à l'époque de leur exil à Ischia, — de leur roi proscrit, des reines et des princesses dépossédées, et consacre deux passages à Béatrice : « Égérie, ornement de deux pays, fille, sœur et épouse de roi, l'invincible et courageuse reine de Hongrie, qui a fait la gloire des Aragon ». (2)

Pendant que les poètes s'efforçaient de jeter un rayon de poésie sur l'exil des reines infortunées, près d'elles, à Naples, le vice-roi, Louis d'Armagnac, duc de Nemours, installait un nouveau gouvernement, et terrifiait par des condamnations à mort les derniers partisans de la dynastie déchue. En Calabre et en Pouille, Gonsalve de Cordoue, lieutenant du roi d'Espagne, s'emparait de Tarente,

(1) Voir l'ouv. de Croce cité plus haut.

(2) *Endimione*, canzone IV, vers 121—125, édition Percopo (*Le Rime* di Ben. Gareth etc.) p. 272 ; puis les *Metamorphosi*, cantico II, vers 49—51 (ibid. p. 39).



la dernière forteresse restée fidèle, et faisait prisonnier Fernando, prince de Calabre, le fils aîné de Federigo et d'Isabelle. Pendant ce temps, la garnison d'Ischia résistait victorieusement aux attaques de la flotte française, et inquiétait même les Français au sujet de leur domination à Naples. (1)

La correspondance de Béatrice avec la cour de Ferrare paraît avoir subi un temps d'arrêt après la catastrophe de Naples, mais elle dut certainement être informée qu'Alexandre VI était enfin parvenu à surmonter la longue résistance d'Hercule et de sa famille, et que le mariage du prince héritier Alphonse avec Lucrèce Borgia ayant été conclu à Rome le 29 décembre, la jeune duchesse avait fait, le 2 février 1502, son entrée à Ferrare au milieu des fêtes et à la tête d'un cortège de noces ressemblant plutôt à une cavalcade de carnaval. Son air et sa personne charmèrent tout le monde dans cette ville, et elle fut l'objet des dithyrambes de l'Arioste et des autres poètes ferrarais. (2)

Dans une lettre à Hippolyte en date du 14 janvier, (3) Béatrice fait déjà suivre sa signature d'un qualificatif suivant la mode espagnole, et, dorénavant, c'est d'« infelicissima Regina » qu'elle signe presque toutes ses lettres. Personne n'aurait eu, en effet, plus de droit qu'elle de se servir de ce mot.

Béatrice exprime à Hippolyte dans cette lettre ses regrets d'être, vu les circonstances, dans l'impossibilité d'aller le voir ; elle l'assure de son im-

(1) L. Volpicella, ouv. cité p. 87 et suiv.

(2) Gregorovius : *Lucr. Borgia*, p. 171—248. L'Arioste : *Roland furieux*, chant XIII, stances 69—71.

(3) Archives de Modène.

muable affection maternelle, qui fait qu'elle donnerait pour lui non seulement sa fortune, mais son sang et sa vie, sans attendre en retour autre chose que les sentiments d'affection qu'on doit à une parente. Elle se recommande à lui, le prie de ne pas l'oublier et de la rappeler respectueusement aux bonnes grâces du Saint-Père.

Il n'est pas très difficile de trouver les raisons de cette déférence de Béatrice pour le Saint-Siège après l'arrêt du pape qui l'avait ruinée et déconsidérée. Le malheur et les derniers événements surtout avaient brisé son énergie et abattu son orgueil; sa piété religieuse ne lui permettait pas non plus de se révolter contre une sentence du Siège apostolique, quelque injuste qu'elle fût; enfin, elle n'ignorait pas qu'elle avait encore besoin de l'indulgence et de la protection du pape pour le règlement des frais du procès et son instance en restitution de dot.

Quant aux frais du procès, il est probable que, sauf quelques dettes personnelles, Béatrice ne les a jamais payés ; nous ne possédons aucune donnée à ce sujet et l'on ne voit guère à quelle procédure ses créanciers auraient pu avoir recours dans la situation où elle se trouvait. Le roi et les États de Hongrie écartèrent sa demande en restitution de dot, en se fondant sur ce qu'elle n'avait pas voulu rester dans le pays ; nous verrons plus tard qu'elle maintint ses revendications et en attendit le succès de la Curie. Et, à vrai dire, cette réclamation n'était pas aussi insensée et injustifiée que les États de Hongrie paraissaient le croire. Il y avait eu des cas analogues en Hongrie même, et, après la mort de Mathias, on disait partout,



comme nous l'avons vu, que le roi avait exprimé le désir qu'on renvoyât sa veuve dans son pays, après lui avoir rendu sa dot. Depuis lors, Béatrice avait pu voir dans son entourage immédiat comment Ludovic Sforza avait fait transmettre le duché de Bari à Isabelle, veuve du duc de Milan, à titre de compensation pour sa dot. (1) Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'Ulászló semblait reconnaître, même après le départ de Béatrice, ses droits à reprendre sa dot, car il emprunta, en 1501, 200.000 florins d'or à Jean Thurzó sur les villes minières pour indemniser Béatrice, à ce qu'il disait. (2) Comme on possède nombre de documents de cette époque qui prouvent que Béatrice n'a jamais rien recouvré de sa dot, il faut croire qu'Ulászló avait employé cet argent à d'autres fins.

Bien qu'on ne puisse douter de la bonne volonté d'Hippolyte et qu'il fût — au dire de ses amis — en grande faveur à la cour du pape, et que Béatrice pût encore compter sur la protection de son parent le cardinal Luigi d'Aragon, (3) on ne voit nulle part que le Saint-Siège se soit occupé de son affaire du vivant d'Alexandre VI, et les démarches tentées en sa faveur auprès d'Ulászló par quelques-uns de ses partisans de Hongrie qui avaient réussi,

(1) Litta, ouv. cité fasc. 15 et la recension de l'ouv. de Lod. Pepe *(Storia della successione degli Sforzeschi, etc.)* dans l'Arch. Stor. Nap. XXVIe année, p. 103 et suiv.

(2) Voir à ce propos Wenzel, ouv. c. *(La vie conjugale d'Ulászló II*, en hongrois ; *Századok*, 1877), p. 809—820, et Kachelmann, ouv. c. III, p. 124.

(3) Fils d'Henri marquis de Gerace, enfant naturel lui-même de Ferrante, élevé au cardinalat en 1497, mort à Rome en 1519.

dit-on, à gagner Bakócz, n'eurent pas plus de résultat. (1)

Cependant, en dehors des raisons d'ordre juridique qu'elle pouvait invoquer à l'appui de ses demandes, elles étaient certainement justifiées par la situation critique où elle se trouvait et qui menaçait, d'un jour à l'autre, de devenir désespérée depuis la chute des Aragon, car elle n'avait probablement rien ou presque rien rapporté de Hongrie ; or, l'attidude de Federigo et des siens excluait toute idée de rapprochement avec la cour d'Espagne, et Béatrice pouvait encore moins compter que ses compagnes d'exil sur la libéralité des Français, maîtres de Naples. Le roi d'Espagne toutefois se montra bienveillant, sans en être prié, pour les réfugiées d'Ischia : c'est du moins ainsi qu'il faut interpréter une relation envoyée de Rome à Ferrare par un familier d'Hippolyte au printemps de 1502, suivant laquelle le gouverneur espagnol, Gonsalve de Cordoue avait assuré certains revenus en Pouille à Béatrice ainsi qu'à Isabelle de Milan et au prince de Calabre, don Ferrante, son prisonnier. (2)

Nonobstant ce don du roi d'Espagne, Béatrice ne pouvait, dans sa nouvelle situation, se passer de l'appui financier d'Hippolyte, qu'elle avait d'ailleurs bien mérité par ses services passés et qu'il était aussi à même de lui prêter. On ne voit nulle part, dans les correspondances du temps, qu'il

(1) Lettres de frère Dominicus, chapelain de Béatrice, à Hippolyte, datées d'Esztergom les 20 avril et 5 juin 1502. Archives de Modène.

(2) Relation de Beltramo Contabili, en date du 2 mai. Archives de Modène. (Cart. Amb.)

ait fait — comme quelques-uns le pensent — (1) une seule visite à sa tante, soit à Ischia, soit, plus tard, à Naples, mais il pourvoyait à ses besoins matériels. Hippolyte jouissait en ce temps des revenus de l'évêché d'Eger évalués à 16.000 ducats et de ceux de l'archevêché de Milan qui s'élevaient à 14.000 ducats. (2) L'évêché de Ferrare qui lui était destiné depuis longtemps, mais que le pape avait donné à un autre, ne s'ouvrit pour lui qu'en 1503 ; (3) par contre, le pape lui donna en juillet 1502 l'archevêché de Capoue devenu vacant, et dont le titulaire avait la jouissance d'un palais à Rome. (4) Ce sont les revenus de cet archevêché qu'Hippolyte céda en témoignage de reconnaissance à Béatrice, ce qui devait suffire à un honnête entretien, mais ne lui donnait pas les moyens de déployer «un luxe princier», comme le prétendent les panégyristes du cardinal. (5)

De toutes les nouvelles qui parvinrent à la reine de Hongrie dans sa retraite d'Ischia, aucune ne dut l'intéresser plus vivement que celle du mariage d'Ulászló pendant l'été de 1502. On savait à Venise, dès le commencement de l'année, que le roi était en pourparlers avec la cour de France, et le mystère qui recouvrait les négociations s'étant dissipé, on apprit bientôt le nom de la fiancée : c'était Anne

(1) Cosenza, ouv. c. (Nap. Nobil. IX), p. 108—109.

(2) Baron A. Nyáry, ouv. cité *Századok*, année 1870, p. 369 et 664.

(3) Gams, ouv. c. p. 691. Litta, ouv. c., fasc. 39, tab. 12.

(4) Burchard : *Diarium*, III, p. 213. Muratori : *Antich. Est.*, p. 274.

(5) Muratori : *Ant. Est.* loc. c. Alexandri Guarini funebr. Oratio in Hippolitum Estensem, IV. Idus Septb. 1520, p. 3.

de Foix, fille du comte Jean de Candale et nièce de Louis XII, que les historiens dépeignent comme une princesse d'esprit cultivé et d'un caractère ferme, et qui fit, dès son arrivée, bonne impression en Italie par le sérieux de son esprit. (1)

D'un autre côté, les événements qui se passaient dans le voisinage d'Ischia commençaient à prendre une tournure qui devait intéresser au plus haut degré les réfugiés. Aucun observateur attentif et au fait des circonstances n'avait pu douter un instant que le condominium des Français et des Espagnols sur le royaume de Naples ferait naître la discorde et, par conséquent, n'aurait pas une longue durée. Ceux qui avaient pu se mettre d'accord pour tromper les autres, étaient parfaitement capables de se tromper mutuellement, et le traité conclu en vue de commettre ensemble une perfidie portait en soi des germes de dissolution. En outre, l'expérience avait déjà démontré que les Français, légers, vifs et fougueux, ne possédaient pas les qualités requises pour maîtriser le peuple de Naples; leur naturel et leurs défauts ressemblaient trop à ceux des vaincus pour inspirer à ceux-ci le respect et la crainte; de plus, ils étaient trop loin de leur patrie, tandis que les Espagnols s'appuyaient sur la Sicile toute proche. (2)

Au printemps de 1502, il y eut entre Gonsalve de Cordoue et le duc de Nemours des négociations qui n'aboutirent pas. Enfin la guerre éclata dans

(1) Rapport de Bart. d. Cartari de Venise à Ferrare en date du 8 août. (Archives de Modène. Canc. Duc. Disp. d. Venezia.)

(2) Reumont: *Die Carafa*, etc. I, p. 38 et 44.



le courant de l'été, et les Français ne l'interrompirent par une trève que le temps nécessaire pour permettre à leurs renforts d'arriver. (1)

Les hôtes du château d'Ischia ne devaient guère envisager cette lutte du même œil : la reine Isabelle prit parti, avec son époux, pour les Français dont Federigo était l'hôte un peu forcé, mais à qui il en voulait moins qu'aux Espagnols. Lorsque les symptômes de la peste se manifestèrent à Ischia dans l'été de 1502, la reine rentra à Naples avec ses enfants. Le vice-roi français lui donna un appartement au Castello dell' Ovo, mais elle n'y fit qu'un séjour de courte durée, car, pressée de rejoindre son mari, elle partit bientôt pour s'établir définitivement en France avec sa famille. (2)

Béatrice et sa nièce, la duchesse de Milan, restées à Ischia ne se sentaient nullement obligées envers la France ; leurs sympathies allaient à leurs parents d'Espagne, de qui elles avaient plutôt lieu d'espérer la défense de leurs intérêts et qui témoignaient de bonnes dispositions à leur égard. On peut donc supposer avec raison que, dès le départ de la reine Isabelle, le château d'Ischia devint partisan des Espagnols, comme il le prouva par la suite.

Gonsalve de Cordoue parut peu après devant Naples pour en prendre possession. Il ne rencontra pas de résistance ; la garnison française se retira dans les forts, et la ville se rendit avec un joyeux

(1) Sigism. d. Conti, ouv. cité, II, p. 600 et suiv. Muratori, *Annali* XLVII, p. 23—24.

(2) Notar Giacomo, ouv. cité p. 247. Fuscolillo, ouv. cité p. 69—70. Passero, ouv. cité p. 129.

empressement le 15 mai. Innico d'Avalos, gouverneur d'Ischia, était venu la veille remettre au vainqueur les clefs du château.

Toutefois, ce n'était pas encore la tranquillité pour les hôtes d'Ischia. La lutte avec les Français de Naples continua, pour ainsi dire, sous leurs yeux, et Costanza d'Avalos rendit avec les canons du fort un service signalé aux Espagnols en appuyant leur flotte et éloignant celle des Français. (1)

Sur ces entrefaites survint à Rome un événement dont la nouvelle dut être un soulagement pour Béatrice. Le 12 août, le pape Alexandre VI et son fils César étaient tombés gravement malades en même temps. Le prince, jeune et robuste, surmonta le mal, mais le pape y succomba. Nombre de contemporains attribuèrent cette maladie à un poison que le pape avait destiné à un autre, mais il est probable qu'elle fut causée par les miasmes que dégage en été la campagne romaine, et l'on vit, à Naples surtout, un jugement de Dieu dans la mort subite du pape. (2)

L'imprévu de l'événement causa un tel désarroi que le conclave convoqué d'urgence ne put se mettre d'accord que sur l'établissement d'un régime de transition, en élisant pape, sous le nom de Pie III, François Piccolomini, cardinal de Sienne. Béatrice dut se réjouir de cette élection, car on savait que, comme cardinal, il s'était opposé au Consistoire à la sentence qui condamnait Béatrice dans le procès en divorce. Mais Pie III mourut le 18 octobre, dix jours après son couronnement,

(1) Ben. Croce : *Canzon. d'amore*, p. 3.
(2) Notar Giacomo, p. 261.

de sorte que son règne ne servit qu'à éclaircir la situation. Lorsque le conclave se réunit de nouveau à la fin d'octobre, Julien de la Rovère, le proscrit d'Alexandre VI, se rendit si bien maître de la situation qu'il fut élu pape le 1er novembre sans opposition. (1) Le nom de Jules II qu'il prit en ceignant la tiare, caractérise toute une époque, et il est écrit en lettres d'or dans l'histoire des arts.

Cependant la victoire remportée par le général espagnol sur les bords du Garigliano avait anéanti la puissance française dans l'Italie méridionale. Gaëte s'était rendue et Gonsalve, qui avait sévèrement défendu le pillage à ses soldats, fit une entrée triomphale dans Naples.

La consolidation de la puissance espagnole amena un changement considérable dans la situation des princesses qui avaient cherché un refuge à Ischia et en Sicile, après la ruine de la maison d'Aragon. Le gouverneur espagnol, suivant, à coup sûr, les instructions de son roi, regarda comme un devoir de traiter avec le respect dû à des princes les membres de la dynastie déchue restés au pays soumis à l'Espagne. Il quitta au commencement de 1504 le Castello Capuano dont il avait fait sa résidence depuis son entrée à Naples, et l'offrit pour demeure aux reines douairières et à la duchesse ; lui-même alla habiter le Castello Nuovo. La duchesse Isabelle de Milan revint la première s'établir dans la ville, mais elle la quittait souvent pour aller administrer son duché de Bari. Béatrice vint aussi s'établir en janvier au Castello Capuano, où elle semble

(1) Pastor, ouv. cité III, p. 522.



n'avoir fait, avant cette date, que des séjours de courte durée, car nous la voyons quitter Ischia pendant le carême pour se rendre aux bains de Pozzuoli. (1)

Enfin le Castello Capuano servait encore de résidence aux deux Jeanne, les veuves de Ferrante Ier et de Ferrandino, que Gonsalve devait traiter avec le plus grand respect, puisque l'une était la sœur et l'autre la nièce de son souverain, et auxquelles il faisait sans doute une liste civile considérable.

Ainsi trois reines, veuves et détrônées, tenaient en ce temps-là leur cour au Castello Capuano. Ce spectacle a excité l'imagination des poètes qui ont célébré en vers élégiaques la cour des tristes reines : «la Corte delle tristi Regine».

III.

Le second changement survenu par rapport au siège pontifical dans l'automne de 1503, c'est-à-dire l'élection de Jules II, fut de nature à donner à Béatrice un nouvel espoir touchant le redressement des torts qu'elle avait soufferts et la reconnaissance de son droit à se faire restituer sa dot. Il était de notoriété publique que le nouveau pape était l'ennemi mortel des Borgia ; aussi s'appliqua-t-il dès les débuts de son règne à suivre une ligne de conduite diamétralement opposée à celle d'Alexandre VI et à défaire, partout où il le put, ce que celui-ci avait

(1) Mar. Sanuto, V, p. 785, 909, 951. Notar Giacomo, p. 269.



fait. C'est ainsi que Béatrice a eu lieu d'espérer de lui, dans la mesure du possible, une réparation du tort que la sentence du Borgia lui avait fait.

Profitant de cet heureux changement, elle fit remettre par Prospero Colonna une lettre au pape, déjà bien disposé en sa faveur par Luigi d'Aragona et Olivier Carafa. Le souverain pontife écrivit là-dessus, en date du 24 juin 1504, à Ulászló une lettre (1) où, lui resprésentant la situation pénible de la reine «qui la réduirait, pour ainsi dire, à la mendicité pour la honte de sa famille», si le roi et la reine d'Espagne, ses parents, ne lui venaient pas en aide : il exhortait le roi de Hongrie à rendre à la veuve les biens et les revenus dont on l'avait — à son dire — injustement privée, afin de lui ôter ainsi tout sujet de plainte. Il écrivit encore dans le même sens à l'archevêque Bakócz et à plusieurs magnats, et avisa par écrit Béatrice de sa démarche, en lui envoyant des encouragements et l'assurant de sa bienveillance particulière. (2)

Ulászló et Bakócz répondirent dans l'été de 1505, en même temps à ce qu'il paraît, aux lettres du pape, car la réplique porte la même date. (3) La lettre de Jules II laisse deviner que le primat exprimait ses profonds regrets sur le triste sort de la reine, mais que l'affaire regardait les États; c'est pourquoi le roi et lui ne manqueront pas de faire des propositions à ce sujet à la prochaine

(1) Voir cette lettre chez Theiner (*Vet. Monumenta, II*, p. 557).
(2) Ibid. p. 557—558.
(3) Toutes deux chez Theiner, p. 565—566.



Diète. Le pape appuya alors avec plus de force sur la nécessité qu'il y avait de rendre justice à la reine, car — dit-il — c'est inhumain et d'un mauvais exemple de jeter des princesses dans la misère. Il chargea expressément Bakócz de faire en son nom des propositions aux États, ajoutant que si la restitution de la dot se heurtait à des difficultés en ce moment, il fallait du moins assurer à la reine des revenus en rapport avec la situation qu'elle avait occupée.

Il est certain que Béatrice vivait — comme elle le dit dans sa lettre au pape — des aumônes de ses parents ; mais, quelque précaire que fût sa situation, elle ne renonça jamais à jouer le rôle de protectrice pour lequel elle avait tant de goût. Toutes ses lettres à Hippolyte, comme au père et au secrétaire de celui-ci datant, de cette époque, ont pour objet des recommandations. (1)

Les princesses douairières, et particulièrement l'aînée des Jeanne, étaient fort considérées à Naples, grâce à la protection du vice-roi, et s'entouraient d'une véritable cour au Castello Capuano.

La domination espagnole et la paix firent refleurir à Naples, en ce temps-là, les mœurs et les divertissements de l'ancienne chevalerie. Les fêtes, les tournois, les parties de chasse revinrent à la mode, et les femmes furent, comme autrefois, l'objet d'hommages empressés. (2) La cour des reines n'était pas toujours «triste» non plus ; on y rencontrait, avec le vice-roi, les cardinaux Luigi

(1) Voir ses lettres de 1502 à 1505 aux Archives de Modènes.
(2) Nic. del Pezzo : *La Cappella di S. Giovanni dei Papacoda.* Nap. Nobil. VII, p. 187.



Borgia et Francesco Ramolini, l'amiral Bernardo Villamarino, les généraux Fabrizio et Prospero Colonna, le duc Carlo d'Aragona, Leonora, duchesse de Sanseverino et de Bisignano, Maria d'Aragona, duchesse de Salerne, Sancia, femme de Geoffroy Borgia duc de Squillace, Costanza d'Avalos et ses nièces les marquises de Pescara. On devait certainement y rencontrer encore les seigneurs de Toritto, Alexandre et Ettore Pignatelli, dont la rumeur publique fit plus tard les amants de la duchesse douairière de Milan et de sa fille. (1) Le zélé partisan des Aragon, le poète Chariteo, revint aussi se fixer à Naples, où Gonsalve lui fit donner une belle charge. (2) Plus tard, à la mort de Federigo, on vit aussi rentrer dans sa patrie Jacopo Sannazaro, le poète fêté dont les épigrammes respirent la haine des Borgia, et qui a chanté, en hexamètres imités des classiques, la naissance du Christ et fait revivre, dans son *Arcadie* en douze chants, les formes de l'églogue latine pour chanter la douceur de la vie à Naples. (3)

A peine rentrée dans sa chère ville de Naples, Béatrice alla faire un séjour à Pozzuoli au printemps de 1504, en compagnie d'Isabelle de Milan. La reine se plaisait beaucoup dans cette ville ; le vice-roi, Gonsalve de Cordoue, et les grands du royaume venaient souvent l'y voir et la traitaient en reine. (4)

(1) Ben. Croce : *Napoli dal 1708 al 1712* (Arch. Stor. Nap. XIX), p. 148—150. Mar. Sanuto, *Diarii*, p. 785.

(2) Erasmo Percopo : *Il Chariteo*, XI.

(3) Symonds, ouv. c. I., II. (The revival of learning), p. 466—472.

(4) Mar. Sanuto, p. 951—1015.



Sur ces entrefaites, le roi Federigo tomba gravement malade en août, et mourut à Tours le 9 novembre, à l'âge de 52 ans. La nouvelle de sa mort arriva à Naples le 18, et Béatrice reçut, en grand deuil, entourée de ses familiers, les visites de condoléances du vice-roi, des grands et des dames de l'aristocratie.(1) La veuve du défunt, qui l'avait suivi en France, revint alors en Italie, mais le roi d'Espagne ayant exigé qu'elle lui livrât ses enfants qu'il voulait garder afin de se prémunir contre des revendications possibles, Isabelle ne rentra pas à Naples. Elle se retira chez ses parents de Ferrare, où elle vécut presque dans le dénuement, contrainte d'accepter jusqu'aux secours des Olivets de Naples qu'elle avait obligés dans ses jours de prospérité.

Béatrice dut éprouver une sincère douleur de la mort de son beau-frère Hercule, duc de Ferrare, survenue le 25 janvier 1505. (2) Le duc était fort âgé, il avait plus de 73 ans, et une maladie survenue l'automne de l'année précédente avait déjà donné de vives inquiétudes. Il s'était cependant remis en apparence, et Béatrice l'avait félicité de son rétablissement, tout en priant la famille de lui envoyer le plus souvent possible des nouvelles du convalescent, (3) mais sa joie fut de courte durée. Hercule passait avec raison pour un des princes les plus distingués de l'Italie à cette époque. Il avait toujours témoigné de la bienveillance à Béatrice,

(1) Notar Giacomo, p. 273. L. Volpicella, p. 81.
(2) Muratori : *Antich. Estensi*, p. 277 et suiv.
(3) Lettre à Hercule en date du 10 octobre 1504. Archives de Modène.



même lorsque sa famille n'avait plus rien à attendre d'elle. Béatrice ne connaissait que fort peu son successeur Alphonse 1er, qui avait alors 29 ans, et sa femme Lucrèce Borgia lui était tout à fait inconnue ; néanmoins elle resta en rapports intimes avec les Este par Hippolyte.

Peu de temps après la mort de son beau-frère, la reine perdit encore un des plus fermes appuis de ses aspirations ambitieuses et de sa diplomatie : en mai 1505 mourut à Rome le cardinal Ascanio Sforza, (1) après avoir vu — comme Béatrice — l'abaissement et la ruine de sa famille, et sans se douter que le destin réservait aux Sforza un retour de fortune.

Pendant ce temps, Béatrice avait mis tout en œuvre pour donner une nouvelle impulsion à l'affaire de sa dot qui s'enlisait. Elle écrivit au primat Bakócz, donna des commissions à un de ses médecins qui séjournait en Hongrie (2) et au moine Augustin. Elle priait Wolfgang Polla, gouverneur du duché d'Autriche, d'intervenir en sa faveur auprès de l'empereur Maximilien, l'appelant son cher ami et l'assurant de sa gratitude. (3) Elle demande à Hippolyte d'envoyer à Bakócz un homme de confiance, qui fera route avec le messager qu'elle envoie à Vienne : (4) elle lui ex-

(1) Notar Giacomo, ouv. cité p. 278. Litta, ouv. cité fasc. 15, tab. V.

(2) Lettres cit. de Béatrice en date du 29 mai et du 18 septembre 1505 et du 29 novembre 1506. (Archives de Modène.)

(3) Lettre de Béatrice en date du 3 septembre 1505, aux Archives de famille des comtes Czernin à Neuhaus.

(4) Lettre cit. en date du 18 septembre 1506.

prime sa reconnaissance pour son intervention auprès du pape; elle le prie de ne pas laisser se refroidir le zèle de ses protecteurs de Rome et de continuer à voir le cardinal d'Aragon, avec qui elle est restée en correspondance. (1) Le pape intervint effectivement de nouveau en faveur de la reine. Il adressa à Ulászló, le 17 avril 1506, un nouveau bref, dans lequel il lui dit qu'il a pitié de la malheureuse reine tombée de si haut et qui ne cesse de solliciter son appui soit par lettre, soit par l'entremise des cardinaux. C'est pourquoi il exhorte paternellement Ulászló à ne plus tarder de rendre à la veuve ce qui lui est dû: il soulagera par là sa conscience et lui fera plaisir à lui, Saint-Père, en ne le mettant pas dans l'obligation de trancher le litige en qualité de juge. Cependant Ulászló resta insensible aux exhortations paternelles ainsi qu'aux remontrances qui lui furent faites par la voie de Bakócz. (2)

Les agents qu'Hippolyte avait à Naples et à Capoue servent aussi d'intermédiaires pour l'échange de messages entre la reine et le cardinal, et leurs lettres jettent parfois une lumière plus vive sur la situation de la veuve que ce qu'elle en dit elle-même. Valerio Pelicano, chambellan de l'archevêque à Capoue, dit dans une lettre des derniers jours d'octobre qu'il est venu au baise-main de la reine et que celle-ci a pleuré d'attendrissement en parlant d'Hippolyte. Elle ne devait pas mener non plus une existence bien brillante, car l'auteur

(1) Lettre cit. de novembre (sans date précise).
(2) Lettres à Ulászló et à Bakócz en date du 18 mai (chez Theiner), p. 570—571.

de cette lettre dit encore qu'il lui vient en aide de son mieux, et lui apporte de temps à autre de Capoue du blé et de l'argent, mais que tout passe en aumônes et en libéralités. Le chambellan ayant parlé d'un voyage qu'Hippolyte projetait de faire en Hongrie, Béatrice déclara aussitôt qu'elle voulait l'accompagner, et maître Pelicano fut ravi de la bonté et de l'affabilité de la reine, ainsi que de son esprit et de son éloquence. (1) Et il y a en effet quelque chose de touchant dans le désir qu'exprimait cette femme, si abaissée par le sort, de revoir le pays qui avait été le théâtre de sa gloire, de sa puissance et de sa félicité, et qui l'avait ensuite si cruellement repoussée. C'était pour rendre service à Hippolyte que Béatrice manifestait le désir de l'accompagner, mais il est pour le moins douteux qu'elle eût contribué, en l'accompagnant, à lui faire regagner les sympathies perdues. Peut-être Béatrice comptait-elle sur le temps, le baume de l'oubli ? peut-être pensait-elle qu'Ulászló ne la regarderait plus en ennemie, puisqu'il avait ce qu'il désirait, c'est-à-dire un héritier mâle, et qu'il avait perdu celle à qui il le devait, sa femme. En effet, la reine Anne avait mis au monde, le 2 juillet, un fils qui avait reçu le nom de Louis, mais ces couches avaient coûté la vie à la mère : la reine avait achevé sa courte carrière le 26 du même mois, fait que mentionnent aussi les chroniques de Naples. (2)

(1) Lettres de Valerius Pelicanus à Hippolyte, datées de Naples le 14 et le 30 octobre, et de Capoue le 20 décembre 1506. (Archives de Modène, Cart. d. Ambasc. Estensi in Napoli.)
(2) Notar Giacomo, ouv. c. p. 287.

Naples allait être alors le théâtre d'un événement mémorable : son nouveau maître, Ferdinand le Catholique, venait visiter le royaume dont il était devenu le souverain incontesté par suite du traité conclu l'année précédente avec le roi de France. Attendu que Ferdinand — vite consolé de la perte de sa première femme — venait de se remarier, la visite royale devait avoir un éclat particulier, motivé par la présence de la nouvelle reine, Germaine de Foix.

La nouvelle de la venue du couple royal arriva en septembre ; le vice-roi s'efforça, par des actes de clémence, de disposer le peuple à la joie : ainsi l'on rendit la liberté à plusieurs prisonniers politiques, entre autres à l'ancien fiancé de Béatrice, Gianbattista Marzano, fait prisonnier par les Espagnols au siège de Rossano. (1) Ferdinand et sa femme partirent de Barcelone le 4 septembre, sur une flotte de cinquante galères, et Béatrice avisa de cet événement son neveu le cardinal d'Este. (2) Après un arrêt au Castello dell' Ovo, le couple royal fit son entrée solennelle à Naples le 1er novembre. Béatrice, qui était allée au devant du roi jusqu'à Pozzuoli avec plusieurs dames, envoya à son neveu la description des fêtes qui eurent lieu à cette occasion. (3)

Tout semble démontrer que les plus zélés partisans de la dynastie déchue avaient fait, comme Béatrice, leur paix avec la domination espagnole ; l'aînée des reines Jeanne accompagna avec Béatrice

(1) Notar Giacomo, p. 273.
(2) Lettre du 18 septembre aux Archives de Modène.
(3) Lettre du 8 novembre aux Archives de Modène.

la reine d'Espagne dans le palais de ses aïeux, le Castello Nuovo, qui devait servir de résidence au couple royal pendant son séjour à Naples. (1)

Mais les souverains espagnols comblaient aussi Béatrice d'attentions; un jour, c'était la reine qui venait la voir; (2) une autre fois, le roi lui faisait une visite de quatre heures et ne se lassa pas de vanter le charme de sa conversation. (3) L'amabilité que la reine déployait pour rester en bons rapports avec les souverains espagnols n'était pas tout à fait désintéressée. Elle s'efforçait d'engager Ferdinand à intervenir d'une façon énergique en vue de lui faire restituer sa dot, et elle obtint effectivement du roi la promesse qu'il enverrait bientôt à cet effet un messager au pape et aux rois de France et de Hongrie.

Au milieu du bruit des fêtes qui se donnaient en l'honneur des souverains espagnols, un triste événement vint affliger Béatrice et les siens. Ce fut un sinistre qui, bien que n'atteignant pas les vivants, semblait montrer que la fatalité s'acharnait sur les Aragon jusque dans leurs tombeaux. Aux approches de Noël 1506, un incendie éclata dans l'église San Domenico Maggiore; le feu fit de grands ravages dans le chœur, endommagea le maître-autel et s'attaqua même aux cercueils des rois de la dynastie aragonaise, notamment à ceux

(1) Selon le témoignage de la lettre citée plus haut, Béatrice faisait aussi partie de la suite.

(2) Rapport de Ludovicus Sacratus à Hippolyte en date du 9 décembre. (Archives de Modène. Cart. d. Ambasc. in Napoli.)

(3) Rapport de Valerius Pelicanus daté de Capoue le 20 décembre. (Archives de Modène, div. cit.)

d'Alphonse Ier et de Ferrante II qui furent en partie détruits par le feu. Béatrice, la reine-mère Jeanne et la duchesse de Milan accoururent sur le lieu du sinistre en poussant des cris ; on eût dit «l'ultime cri de désespoir poussé sur la tombe de la dynastie déchue». (1)

Ferdinand le Catholique ayant confirmé, au début de 1507, à l'assemblée des barons, les franchises de Naples, reçut le serment d'allégeance des grands et quitta en grande pompe le royaume au commencement de juin. On ne fut pas peu surpris de le voir emmener Gonsalve de Cordoue, à qui il devait la conquête et la pacification de Naples et qu'il avait comblé, durant son séjour, des marques de sa faveur. Il nomma vice-roi à sa place un de ses jeunes parents, Jean d'Aragon, comte de Ripacorsa.

Le départ du roi et le changement survenu dans la personne du gouverneur ne modifièrent en rien la situation des trois reines douairières ; elles continuèrent à représenter aux yeux de tous la maison régnante, sans qu'on fît aucune distinction entre les deux Jeanne, qui étaient de la maison royale d'Espagne, et Béatrice, reine de Hongrie. (2) C'est à cette époque qu'un artiste renommé, Christoforo Romano ou le Romain, immortalisa sur des médailles les traits de Béatrice et de la duchesse de Milan, sa nièce, en coiffures de veuves.

(1) Passero (ouv. cité p. 147) donne le 21 décembre, Notar Giacomo (ouv. cité p. 295—296) le 28 décembre comme jour de l'incendie ; voir encore Gius. Cosenza : *La Chiesa e il Convento di S. Pietro Martire*, Nap. Nob. IX, p. 109.

(2) Marino Sanuto, VII, p. 112, 132, 490. Passero, loc. cit.



A partir de la visite du roi d'Espagne, Béatrice commença à croire fermement au succès de ses revendications touchant sa dot. Il est vrai que des rapports de Ferrare accusent Ferdinand de manquer de générosité à l'égard de la reine de Hongrie, à qui il avait refusé, dit-on, un appartement dans le palais Duchesca, tandis qu'il comblait de faveurs sa sœur, la reine douairière de Naples. (1) Les nombreuses lettres que Béatrice envoie à Hippolyte dans le courant de 1507 (2) respirent la reconnaissance envers le roi et la foi au succès de son intervention. Ces lettres nous apprennent que Ferdinand le Catholique avait écrit au pape pour lui recommander chaudement la cause de Béatrice, et qu'il avait ordonné à son ambassadeur Francesco Roys d'agir dans ce sens. Le roi envoya encore au pape le prieur de Valde-Christo, mais la reine exprima le désir de le voir aller en Hongrie pour la Diète de la Saint-Georges qui devait délibérer sur sa requête. Les lenteurs du pape inquiètent seules la reine, c'est pourquoi elle supplie sans cesse Hippolyte de l'appuyer, puisqu'il y va « de leur honneur et de leur fortune à tous deux » et, dans chaque lettre, elle l'assure de nouveau de son affection maternelle et de sa reconnaissance. Elle s'efforce d'intéresser à sa cause le duc régnant, frère d'Hippolyte, et même la duchesse Lucrèce, et de les y gagner par toute sorte d'aimables attentions : une fois ce sont des

(1) Relation de Ludovicus Fabrianus à Hippolyte en date de Naples le 17 juin 1507. (Archives de Modène, div. cit.)

(2) Lettres de Béatrice à Hippolyte de janvier, février, juin, juillet, août, septembre, octobre et novembre aux Archives de Modène.

arbres fruitiers, une autre fois des eaux de senteur qu'elle leur envoie, et elle veille à ce que ces objets arrivent à destination par l'entremise de son agent de Venise. Hippolyte ayant été malade pendant l'été, elle demande avec une vive sollicitude de ses nouvelles et se réjouit de sa guérison.

Entre temps, elle reçoit aussi de Hongrie des nouvelles encourageantes, de sorte que, dans une lettre du 29 juillet, elle «croit fermement» que sa «juste cause» finira par triompher avec l'aide d'Hippolyte et de ses autres amis. Elle a reçu la nouvelle que le pape a cité par courrier le roi et les États de Hongrie à comparaître devant lui; que l'archevêque Bakócz a déclaré le roi prêt à obéir au Saint-Siège et à envoyer des délégués; que ces derniers étaient déjà en route quand le roi les a rappelés sous prétexte que la guerre turque allait éclater. (1) L'agent secret de la reine, le fils de son ancien tailleur Simone, l'a informée que l'opinion publique lui est extrêmement favorable en Hongrie, et cette nouvelle lui a été confirmée par d'autres personnes qui appuyaient principalement sur les bonnes dispositions de la veuve d'Étienne Zápolyai et de son fils Jean, le futur roi, à son égard. Ses amis de Hongrie regrettaient qu'elle n'eût pas envoyé des délégués à la Diète de la Saint-Georges, où l'on avait beaucoup parlé, disaient-ils, de l'affaire de sa dot. (2) Tout cela ranime ses espérances, mais lui fait craindre aussi que ses détracteurs ne mettent tout en œuvre

(1) Pray, ouv. cité IV, p. 332.
(2) Nous n'en avons pas trouvé trace dans les sources relatives aux Diètes.



contre elle, qu'ils ne fassent traîner les choses en longueur par des chicanes et ne lui occasionnent des dépenses, quand elle manque déjà du nécessaire. (1) Son vieux serviteur Moncajo est à Rome pour poursuivre l'affaire ; (2) elle annonce qu'elle a déjà fait choix d'un avocat près de la Curie, que la procédure à suivre est arrêtée, que les cardinaux qui la soutiennent sont connus, elle croit même savoir que le roi d'Espagne a identifié sa cause avec la sienne. (3)

Pour qui connaît la marche subséquente des événements, il est clair que ces espérances reposaient sur des fondements bien fragiles : abusant de la crédulité de Béatrice et de sa passion des procès, de faux amis la berçaient d'illusions afin de la rassurer ou de l'exploiter. Le seul résultat certain des efforts de Béatrice à cette époque est un bref du pape en date du 27 mars 1508, (4) lequel, en réponse à une lettre d'Ulászló, recommande, entre autres, au roi sur le ton du reproche, de satisfaire aux réclamations de Béatrice. Il dit que ce ne sont pas seulement des cardinaux, mais des «rois» qui interviennent en sa faveur et déclare enfin que le Saint-Siège ne peut plus tolérer de retards à l'exécution de sa sentence. Mais cette protestation du pape n'eut pas plus d'effet que les précédentes.

Pendant ce temps, Béatrice, tant pour rendre service à Hippolyte que pour faire plaisir aux

(1) Lettre du 29 août citée plus haut. Archives de Modène.
(2) Lettre de Béatrice à Hippolyte du 3 octobre, ibid.
(3) Lettres de la même au même en date des 13 et 21 novembre et du 30 décembre ; ibid.
(4) Chez Theiner, II, p. 576.

Capouans avec qui elle était en relations fréquentes, et aussi pour satisfaire son goût pour la médiation, envoie sans cesse à son neveu des avis, des demandes et des conseils au sujet de l'administration des biens de l'archevêché. Une preuve de l'indolence inouïe d'Hippolyte, c'est que pendant les longues années que sa tante passa à Naples, il ne vint jamais à Capoue qui en est tout proche, quoiqu'il eût fait un grand plaisir à sa tante et bienfaitrice. Il préférait passer son temps à briguer encore d'autres prébendes pour satisfaire ses goûts dépensiers, et réussit de la sorte à mettre la main sur l'évêché de Modène. (1) A Capoue le mécontentement grandissait de plus en plus à cause de son insouciance et aussi, paraît-il, de son avarice. Les élus de la cité s'adressèrent à Béatrice, au printemps de 1507, afin d'obtenir par son intervention un meilleur gouvernement de l'archevêché, et la reine transmit leur requête à son neveu en lui recommandant sur l'honneur d'y faire droit. (2) En janvier 1508, c'est sous forme de véritable ultimatum que les Capouans présentèrent par l'entremise de Béatrice leurs réclamations touchant la nomination d'un vicaire général ayant droit de juridiction épiscopale, le règlement du procès de Castellamare, l'investiture de certains bénéfices vacants et la restauration de la cathédrale, toutes demandes que la reine reconnaît comme fondées. (3)

Les chroniqueurs de ce temps constatent la

(1) Muratori : *Antichità Estensi*, p. 282.
(2) Lettre du 18 mars 1507 à Hippolyte. Archives de Modène.
(3) Lettre de la même en date du 20 janvier 1508, ibid.

présence des reines douairières et, entre autres, de Béatrice, à Naples ou aux environs immédiats, pendant les années 1507 et 1508.(1) La correspondance de Béatrice avec son neveu ne languit non plus en 1508 ; elle saisit toutes les occasions, et lorsqu'elle a quelqu'un à recommander à Hippolyte, elle ne manque pas de lui envoyer de ses nouvelles par ce canal. (2)

On voit aussi par ces lettres que Béatrice, qui avait accompli sa cinquantième année l'automne de l'année précédente, avait joui, durant tout son séjour à Naples jusqu'au commencement de l'été de 1508, d'une santé excellente ; elle en informe Hippolyte à diverses reprises en rendant grâces au Ciel et souhaitant la pareille à son neveu. (3) Il paraît que le climat plus doux de sa terre natale l'a préservée des rhumatismes auxquels elle était si sujette en Hongrie et en Autriche, et les bains qu'elle prenait tous les printemps à Pozzuoli avec les autres reines étaient plutôt une affaire de mode et d'habitude qu'une nécessité.

Mais le 31 août 1508, Vincenzio Pistacchio, évêque de Bitetto, (4) son ancien chancelier en Hongrie, qu'Hippolyte, cédant aux instances des habitants de Capoue, leur avait envoyé en qualité de vicaire général, écrit de Naples à Valerio Pelicano à Capoue de lui envoyer sur-le-champ de l'argent, car la reine de Hongrie avait la fièvre depuis quatre jours

(1) Notar Giacomo, p. 296, 303, 306. Passero, p. 148, 151. Marino Sanuto, VII, p. 112, 132, 271, 490.

(2) Lettres du 20 et du 24 juin 1508, ibid.

(3) Lettres du 18 mars et du 24 juin 1508 ; aux Archives de Modène.

(4) Gams, ouv. cité p. 859. D. E. III, p. 353.

et se trouvait dans le plus complet dénuement. (1) Deux jours plus tard, l'évêque écrit que l'état de la reine inspirait les plus vives inquiétudes pour sa vie, aussi faisait-il des prières pour sa guérison ; il invitait cependant Valerio à être prêt à tout événement. (2) Celui-ci jugea nécessaire d'envoyer dès le lendemain un avis à Hippolyte (3) et, dans sa lettre, il attribuait l'état de Béatrice aux émotions et aux fatigues que lui avait causées la grave maladie que l'aînée des reines Jeanne venait de faire. Après avoir expédié sa missive, Pelicano se rendit en toute hâte à Naples et, l'état de la reine empirant d'heure en heure, il ordonna des prières publiques et des processions pour obtenir du Ciel le rétablissement de l'auguste malade. (4)

On lit, en date du 13 septembre 1508, dans la chronique de l'auteur napolitain contemporain, Notar Giacomo, ce qui suit : «Mercredi, le 13 septembre, à la treizième heure, (5) Dieu a rappelé à lui Madame Béatrice d'Aragon, reine de Hongrie, au Castello Capuano où elle avait été soignée pendant plusieurs jours par les deux reines, la mère et la fille. (6) On l'a habillée d'une robe de soie blanche, on lui a mis une couronne sur la tête, la pomme du royaume dans la main et un manteau de bro-

(1) Archives de Modène. Lett. de Vescovi Esteri, Italia, Busta 3. Bitetto.

(2) Archives de Modène, Vescovi Esteri etc.

(3) Lettre du 3 septembre 1508 ; aux Archives de Modène (Cart. d. Amb.).

(4) Relation de l'évêque de Bitetto en date du 9 septembre. (Archives de Modène, div. cit.)

(5) Huit heures du matin.

(6) Les deux Jeanne, l'aînée et la jeune.

cart; la jeune reine l'a veillée ainsi jusqu'au soir, alors on lui a, selon l'usage, enlevé les viscères. Jeudi, 14, on l'a mise en bière et le corps a été exposé dans l'église de Saint-Pierre Martyr où, à l'exception des membres de la confrérie de Saint-Martin, il resta entouré de tous les moines de la ville et de trois cents pleureuses vêtues de noir, portant des centaines de cierges. Elle avait fait un testament par devant le notaire Francesco Russo, et désigné pour ses héritiers les enfants du roi Federigo. Elle a légué quinze mille ducats pour la construction de Saint-Pierre de Rome et pour d'autres œuvres pies. On a versé bien des larmes à ses funérailles, car elle assistait régulièrement six cents personnes, à Naples, sans parler de ses aumônes aux couvents; c'est pourquoi on a gardé d'elle un bon souvenir.» Et il ajoute en latin: «Cujus anima cum sanctis Angelis requiescat in pace, Amen».

C'était donc la fin des luttes et des souffrances, la fin des regrets inutiles et des plaintes plus vaines encore: la fin de tout. Après ces images de gloire et de puissance disparues, de chute, de persécutions et de détresse, qui se chassent l'une l'autre, l'âme des contemporains n'a gardé que le souvenir de l'inlassable générosité de cette femme qui, au sein de la pauvreté cachée sous des dehors brillants, partageait encore avec de plus pauvres le peu qui lui restait.

La notice de Notar Giacomo est pleinement confirmée et même complétée sur quelques points par d'autres chroniques contemporaines, ainsi que par les relations touchant la maladie, la mort et le testament de Béatrice, envoyées à Ferrare après

le décès. On y voit que Béatrice reçut des soins empressés pendant sa maladie et que la science des médecins mit tout en œuvre pour la sauver ; la reine souffrit beaucoup avec une résignation chrétienne et la conscience de son état critique, et prit, avant de mourir, les saints sacrements avec une dévotion réelle. (1)

Les chroniqueurs contemporains insistent sur l'universalité et la sincérité du deuil, motivées d'ailleurs par la bonté et la libéralité bien connues de la reine et, en particulier, sur la douleur des deux reines, belle-mère et belle-sœur de la défunte. (2) La description des funérailles y est complétée par quelques détails accessoires ; on y trouve que, le jour de l'enterrement, Béatrice fut d'abord mise en chapelle ardente dans la cour du Castello Capuano, puis portée de là à Saint-Pierre Martyr au milieu d'une foule immense et que les cordons du poêle étaient tenus par les représentants de l'aristocratie napolitaine.

Mais de tous les récits contemporains, c'est la lettre écrite à Hippolyte par la reine douairière, deux jours après les obsèques, (3) qui raconte la mort de Béatrice avec l'émotion la plus sincère et une réelle élévation de sentiments. Voici ce qu'on y lit :

« Sa mort nous remplit de douleur, car nous avons perdu en elle une fille richement douée de toutes les vertus royales et privées, et à qui nous

(1) Relation de l'évêque de Bitetto en date du 15 septembre et lettre de la reine Giovanna du 16 septembre aux Archives de Modène.

(2) Ibid. Passero, loc. cit. et Marino Sanuto (VII, p. 640).

(3) Archives de Modène.



étions attachées par les liens de la plus vive affection. Nous n'aurions pas la force de supporter notre douleur, si elle n'était atténuée par la pensée que nous sommes tous nés pour nous reposer, une fois notre carrière achevée; que c'est la sainte volonté de Dieu devant laquelle nous devons nous incliner, et que la défunte nous en a elle-même donné l'exemple par sa vie et par sa mort, en supportant les coups du sort avec la constance et la sagesse d'une bonne catholique. Nous avons jugé à propos — ajoute-t-elle — de faire part de ces choses à Votre Éminence. Sachant que vous étiez un neveu et fils obéissant de la défunte, et que vous l'aimiez comme si elle avait été votre mère, nous sommes à même de comprendre la grandeur de votre perte et de votre douleur.»

Cependant, la conduite d'Hippolyte et de ses agents ne donne pas du tout l'impression que ce soit lui qui ait eu le plus besoin de consolations. Il est certain qu'il ne lui vint pas un instant l'idée d'aller aux funérailles et, fait caractéristique, à peine la reine a-t-elle fermé les yeux que les agents du cardinal à Naples et à Capoue, qui connaissaient certainement leur maître, parlent de la question d'argent et y attachent une importance capitale. L'un d'eux écrit, le jour même de la mort, qu'il y a un testament, mais qu'il n'a pas encore été publié. L'évêque de Bitetto juge aussi nécessaire de mettre, dans sa relation au cardinal, qu'il l'avisera du contenu du testament dès qu'il aura été ouvert.(1) Cette relation arrive huit jours

(1) Relation en date du 15 septembre. Archives de Modène.

plus tard, (1) pleine de récriminations contre le manque de cœur de la reine défunte qui fait que ses domestiques, et en particulier Moncajo et Sanctoro, vieux et malades, vont se trouver réduits à la mendicité.

Quant à ce testament même, dont l'original est resté introuvable (2) et dont on ne connaît le contenu que par les chroniques contemporaines et les relations de Ferrare, les dispositions en paraîtront incompréhensibles à quiconque connaît la gêne dans laquelle la reine a passé ses dernières années. Il paraît à peu près certain qu'elle fit ses légataires universels de Ferrante, fils de Federigo, et de ses frères et sœurs, mais, par un codicile daté du jour de sa mort, elle lègue cinquante mille ducats à l'aînée des Jeanne et autant à la cadette, puis quinze mille ducats pour la reconstruction de la basilique des Saint-Pierre commencée deux années plus tôt. Les chroniqueurs parlent encore sommairement d'autres legs : l'un d'eux affirme que le cardinal Luigi d'Aragona aurait eu 40.000 ducats, (3) tandis que l'historien des Este prétend qu'Hippolyte aurait hérité la plus forte somme. (4)

La clef de ce mystère nous est donnée dans la remarque faite par nos chroniqueurs que Béatrice

(1) En date du 22 septembre, ibid.

(2) L'Archivio Notarile de Naples conserve nombre de testaments de cette époque et même de temps plus reculés encore ; les recherches les plus minutieuses parmi les papiers laissés par Francesco Russo, devant qui le testament de Béatrice a été fait suivant Notar Giacomo, n'ont pu amener la découverte du testament de la reine.

(3) Marino Sanuto, loc. cit.

(4) Muratori : *Antich. Estensi*, p. 274—275.

ordonne de payer ces legs sur sa dot que la Hongrie doit lui rendre et qui fait l'objet d'un procès pendant devant le tribunal du pape. (1) Ainsi l'infortunée reine, toujours possédée de la manie de plaider et gardant jusqu'à son lit de mort sa foi au succès final d'une cause qu'elle croyait juste, destinait à ceux qu'elle aimait les biens qu'elle n'avait pu recouvrer de son vivant; mais ses héritiers — comme Muratori en fait la remarque — « ne touchèrent probablement pas un liard de ces sommes ». (2)

C'est aussi ce qui donne l'explication du legs considérable pour la construction de Saint-Pierre. La piété de Béatrice, la haute opinion qu'elle avait de la dignité royale qu'elle aimait surtout à manifester par des libéralités, ont pu lui suggérer l'idée de ces dispositions, mais elles cachaient aussi un habile calcul. On sait avec quel enthousiasme Jules II avait embrassé le hardi projet de la reconstruction de Saint-Pierre, avec quelle ardeur il cherchait à se procurer l'argent nécessaire pour en hâter l'exécution. Le legs fait à l'Église créait une communauté d'intérêt entre le pape et ceux qui avaient avantage à la restitution de la dot, de sorte que la donation pieuse devait aussi profiter aux autres héritiers. Et Béatrice n'avait pas calculé trop mal, car, peu après la publication du testament, le pape envoya effectivement à Ulászló un nouveau bref, par lequel il l'invitait à régler —

(1) Voir la lettre citée de l'évêque de Bitetto (Archives de Modène), ainsi que Marino Sanuto, VII. p. 640 et Muratori : *Antich. Estensi*, loc. cit.

(2) Loc. cit.

dans l'intérêt des héritiers, cette fois — l'affaire toujours pendante de la restitution de la dot, et lui reprochait même avec vivacité de ne pas lui avoir encore envoyé des délégués pour cette affaire. (1) Tout fut inutile! Le pape était trop loin, la misère du roi et du pays les touchait de plus près, et le sacrifice que les Hongrois n'avaient pas voulu faire pour Béatrice de son vivant, leur paraissait encore moins justifié par le fait qu'il ne s'agissait plus que d'une affaire de testament. Le procès en restitution de dot de Béatrice prit fin avec sa mort, et l'on ne trouve nulle trace qu'il soit rien rentré de la somme léguée pour la basilique de Saint-Pierre. (2)

Il n'est guère croyable en somme que la mort, relativement prématurée, de la reine après tant de vicissitudes ait excité en Hongrie des regrets et de la compassion, ou produit, du moins, un apaisement. Istvánffy relate avec un ton sceptique qu'Ulászló, déjà porté en ce temps à la mélancolie, tomba dans de sombres rêveries à la nouvelle de cette mort; qu'il laissa croître sa barbe, mit des habits de deuil, refusa de prendre part au gouvernement, de sorte qu'il fallut toute l'éloquence de ses familiers pour le tirer peu à peu de sa torpeur. (3) Les historiens hongrois et autrichiens de cette époque ne savent même pas exactement où Béatrice est morte; d'après eux, elle aurait passé ses dernières années dans l'île d'Ischia

(1) Pray, ouv. cit. IV, p. 332—333. Theiner, ouv. cité p. 579.
(2) Pastor, ouv. cité III, p. 717.
(3) Ouv. cité, p. 56.

où elle s'était retirée dans son chagrin et où elle serait morte. (1)

En Italie, peu de temps après sa mort, un esprit vraiment distingué rappela en termes sympathiques le souvenir de la reine de Hongrie. Baldassare Castiglione, l'ami de Raphaël et le codificateur, pourrait-on dire, des mœurs de cour à l'époque de la Renaissance italienne, parlant des femmes célèbres de son temps dans ses charmants *Dialogues de la cour des Muses du duc d'Urbin,* fait aussi mention «de la reine de Hongrie décédée récemment à Naples», dont il ne peut mieux vanter les mérites qu'en la comparant «à son glorieux époux, l'invincible Mathias Corvin». (2)

La rhétorique des humanistes continua à combler Béatrice après sa mort d'éloges dithyrambiques. Le fameux poète et savant, Celio Calcagnini de Ferrare, probablement sur l'ordre du cardinal ou pour lui plaire, prononça à la solennité funéraire, qui eut lieu à Ferrare en l'honneur de la reine, un discours exaltant ses vertus et ses mérites. (3)

(1) Istvánffy, ouv. cité p. 45. Fugger, ouv. cité p. 1032. Timon, ouv. cité p. 208. Pray, ouv. cité IV, p. 333. Bél, ouv. cité I. 3, p. 236. Franc. Carol. Palma : *Notitia Rerum Hungaricarum*, Tyrnaviae 1770. Pars II, p. 237.

(2) *Il Cort giano*, II, p. 52. Nous rappellerons ici qu'Alfred de Musset donne aussi un rôle à Béatrice d'Aragon dans sa comédie historique de *Barberine* dont la scène est en Hongrie, mais le poète n'a pas cherché à mettre en relief dans sa pièce les traits qui conviennent à Béatrice comme personnage historique. La reine y est une figure incolore, conventionnelle, dont l'unique rôle consiste à défendre, à glorifier et à récompenser la vertu des femmes.

(3) *Opera*, édition de Bâle de l'an 1544, p. 503 et suiv.



« Si le corps et l'âme étaient égaux en force — y dit-il — nous ne serions pas plongés dans le deuil... Béatrice, reine de Pannonie, n'a pas sa pareille dans l'histoire, car, supportant d'un cœur égal la bonne et la mauvaise fortune, elle s'est élevée par l'âme au-dessus des vicissitudes humaines. La nouvelle de la mort d'une reine si distinguée a frappé au cœur tous les bons, et surtout mon révérend maître qui n'a pu qu'à grand'peine surmonter sa douleur et arrêter ses larmes... L'auguste défunte avait reçu en partage tout ce qui fait la grandeur d'un roi : un lignage illustre, le gouvernement d'un vaste empire, une puissance d'esprit divine, capable de tout embrasser... Élevée avec ses frères dans les traditions d'une maison illustre, elle devait remplir dignement sa vocation de reine, lorsqu'elle devint l'épouse d'un puissant souverain ; par sa sagesse infinie, elle adoucit les mœurs de ce prince élevé parmi les barbares, le disposa à la clémence, à la douceur, à la générosité. Elle offrait un rare exemple de la félicité humaine : fille, épouse, sœur de rois, Béatrice aurait dû être aussi mère de rois — si le bonheur parfait existait sur cette terre. C'est pourquoi la reine, se résignant à son sort, fit sagement d'adopter son neveu, de lui donner une éducation soignée et de lui conférer, encore tout enfant, le premier bénéfice du royaume. » Après avoir exalté les vertus et les mérites de Béatrice comme femme et comme reine, l'orateur passe au grand changement qui se produisit dans son existence à la mort de Mathias, et en suite duquel, indignée de la cruauté du sort, elle quitta la Pannonie

pour rentrer dans le royaume de son frère. « Personne ne put maîtriser sa douleur, ses larmes : les châteaux, les palais, les murs des villes semblaient vouloir l'accompagner, afin de jouir plus longtemps de sa vue . . . » Elle seule a gardé sa force d'âme jusqu'à la fin de sa vie, et a montré qu'une âme de roi peut subir des assauts, mais ne saurait être vaincue ! « Célébrons donc sa mémoire : nous ne célébrerons jamais celle d'une femme plus digne de l'être . . . Au gré de ceux qui la pleurent, Béatrice a peu vécu ; si nous considérons la grandeur des choses qu'elle a faites, elle a assez vécu ; en voyant quelles injustices du sort elle a endurées, nous trouvons qu'elle a trop vécu ; si nous comptons sur le souvenir de ce qu'elle a fait, soyons certains qu'elle vivra éternellement ! Que cette pensée nous console et ne pleurons pas celle qui est sortie du tourbillon des choses terrestres pour entrer dans une vie meilleure. Elle est heureuse maintenant là où il n'y a ni revers à craindre, ni tristesse, ni crainte, où la paix est durable, la félicité éternelle ! »

De tous les membres de sa famille qui lui survécurent, aucun ne tenait autant à cœur à Béatrice qu'Hippolyte, bien qu'il lui témoignât, sur la fin, peu de tendresse et de reconnaissance. Le biographe de Béatrice est tenu de s'intéresser jusqu'au bout à la personnalité et à la vie de cet homme qu'il doit regarder comme l'enfant chéri de la reine, dont les défauts, toujours plus marqués à mesure qu'il avance en âge, bien qu'imputables en grande partie au milieu ambiant où il se trouve dans la suite, montrent néanmoins la faiblesse de la base

de ses qualités de caractère, posée pendant les années d'enfance et de jeunesse qu'il avait passées aux côtés de Béatrice.

Le cardinal Hippolyte se montra, dans la suite surtout, politique avisé, habile capitaine et ami des lettres. Il est vrai qu'il préférait encore les jouissances matérielles aux intellectuelles, et que, s'il était prodigue pour ses plaisirs, il se montrait souvent fort avare lorsqu'il s'agissait de récompenser des services rendus à l'intérêt public. L'inventaire de son mobilier après décès témoigne d'un luxe fabuleux et d'un genre de vie tout à fait mondain. Parmi les livres de sa bibliothèque on en trouve beaucoup qui se rapportent au dressage des chevaux. Castiglione parle avec le plus grand éloge de ses dons naturels, et déclare que ses manières et sa conversation lui gagnaient tous les cœurs. (1) Un portrait d'Hippolyte encore plus brillant est dû à la plume de l'Arioste, son poète de cour, qui lui a presque assuré l'immortalité en lui dédiant le chef-d'œuvre de sa vie, (2) mais qui fut peu apprécié et encore moins récompensé de lui pour ses services et s'attira même sa colère en refusant de l'accompagner en Hongrie. (3)

Il a toujours négligé son évêché de Hongrie, où il n'a fait que de rares séjours et, malgré les défenses réitérées de la Diète, en a confié l'adminis-

(1) *Cortegiano*, I, p. 25.

(2) Le *Roland furieux*, chant I, stances 3 et 4; chant III, stances 50 et 57.

(3) C'est à cet incident que se rapporte la Satire de l'Arioste citée plus haut.

tration à des Italiens. (1) L'histoire de Hongrie est muette sur les services qu'il aurait rendus au roi et au pays sous le règne de Louis II, en calmant les esprits à la Diète de Bács; en accommodant les différends suscités par l'élection du grand-palatin et en défendant Belgrade: mérites que Celio Calcagnini, l'auteur de l'oraison funèbre de Béatrice, qui l'accompagnait, selon ses dires, en Hongrie, relève avec tant de force dans les discours qu'il prononça aux funérailles du cardinal en septembre 1520. (2)

Car ce rejeton de la maison d'Este mourut encore jeune, après une vie de débauche et probablement à la suite de ces excès mêmes, à l'âge de 41 ans, le 3 septembre 1520, à Ferrare, où il fut inhumé dans la cathédrale. (3) On dit qu'il mourut dans des sentiments de piété. Il légua sa fortune à son frère Alphonse qu'il aimait beaucoup; cependant il avait aussi deux enfants naturels, un fils nommé Hippolyte et une fille baptisée Elisabeth. (4)

Après la mort d'Hippolyte, il est probable que la mémoire de Béatrice est tombée aussi vite dans l'oubli à Ferrare qu'en Hongrie; il n'en fut pas de même à Naples où l'on a gardé longtemps d'elle un pieux souvenir, ainsi qu'en témoigne son monument funéraire.

(1) Baron A. Nyáry, ouv. cité, *Századok* (les Siècles) année 1870, p. 360.

(2) *Opera*, p. 511.

(3) Ciacconius, loc. cit. Litta, loc. cit. P. Villari, *Macchiavelli*, etc., t, I. liv. 1, chap. 9.

(4) Alex. Guarinus : *Funebris Oratio in Hippolitum Estensem*, Ferrariae 1520, p. 14. Litta, loc. cit.

Voici quatre siècles que les cendres de l'infortunée reine de Hongrie reposent dans la petite église de Saint-Pierre Martyr — l'une des plus anciennes de Naples, — si bien cachée entre le port, d'un côté, et le Corso Umberto, bruyant et animé, de l'autre, que les étrangers qui visitent Naples ne la remarquent même pas. Devant la façade en style baroque qui donne obliquement sur le Corso Umberto, on a élevé récemment la statue de l'illustre homme d'État Ruggiero Bonghi.

Cette église jouissait déjà de la faveur d'Alphonse Ier qui y fit enterrer son frère Pietro, tué au siège de Naples, mais sa grande bienfaitrice avait été la belle-fille d'Alphonse, mère de Béatrice, qui n'avait cessé de l'embellir ainsi que le couvent et qui y avait été inhumée suivant son désir.

Des niches pratiquées dans le mur de l'abside reçurent les cercueils de Béatrice et de sa mère Isabelle qui s'y trouvent encore aujourd'hui. Les monuments funéraires des deux reines, également simples, encastrés à mi-hauteur dans la muraille vis-à-vis l'un de l'autre, ont dû recevoir leur forme actuelle à la fin du XVIe ou dans les premières années du XVIIe siècle. (1)

Le cadre d'un tableau de Giacinto Diana, qui a pour sujet la glorification de l'enseignement de saint Thomas d'Aquin, écrase entièrement de ses lourdes et profuses sculptures le simple petit sarcophage de marbre aux armes d'Aragon encastré

(1) Caputo, ouv. cité p. 36. Cosenza, ouv. cité. Nap. Nob. IX, p. 62, 93, 109.



dans le mur et surmonté d'une plaque de marbre portant cette inscription :

BEATRIX ARAGONEA PANNONIAE REGINA
FERDINANDI PRIMI NEAP. REGIS FILIA
DE SACRO HOC COLLEGIO OPT. MERITA
HIC SITA EST.
HAEC RELIGIONE ET MUNIFICENTIA SE IPSAM
VICIT. (1)

Il est à regretter que les archives du couvent ne fournissent aucune indication sur les origines du monument et de l'épitaphe, ni sur les services que la reine a rendus au couvent ; (2) elles ne nous apprennent même pas si la plaque date de la même époque que le reste du monument ou si elle lui est antérieure ?

Il est permis de supposer que l'épitaphe a été rédigée par des personnes assez bien renseignées pour exprimer l'opinion des contemporains de Béatrice touchant les dernières années de sa vie et n'avaient pas d'intérêt à flatter la mémoire de la morte. Ce que l'inscription dit de la piété et de la munificence de la défunte est de notoriété publique, et nous n'avons aucune raison d'accueillir avec défiance l'éloge qu'on y fait de sa force d'âme « qui s'est surmontée elle-même ».

S'il faut entendre par là qu'elle avait vaincu ses passions, renoncé à ses ambitions et qu'elle s'était

(1) Ci-gît Béatrice d'Aragon, reine de Hongrie, fille de Ferdinand Ier, roi de Naples, qui a particulièrement mérité de ce couvent. Elle s'est surpassée elle-même par sa piété et sa munificence.

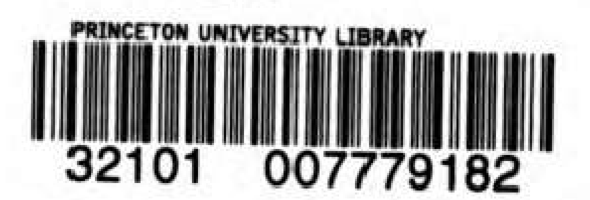
(2) Cosenza, loc. cit.

résignée à son sort, il convient d'opposer à cette affirmation le fait qui ressort de la correspondance de Béatrice qu'elle n'a pas renoncé jusqu'au dernier moment à l'espoir, qu'elle croyait légitime, de ravoir sa dot, dont elle a disposé même par testament en faveur de sa parenté. Mais si l'on interprète l'inscription dans ce sens que la figure de Béatrice est restée dans la mémoire des contemporains ou de la postérité comme celle d'une femme qui fut capable de sauver du naufrage de sa vie assez de force d'âme, assez de philosophie pour supporter son sort sans murmurer, avec sérénité même, en conservant l'espérance jusqu'à la fin, et trouver le contentement et la paix du cœur dans la religion et la bienfaisance : voilà ce qui s'accorde parfaitement avec les données que nous possédons sur ses dernières années. Cette constatation est aussi de nature à inspirer pour son caractère plus de sympathie qu'elle n'en avait mérité dans la période plus agitée de son existence, et à atténuer la sévérité du jugement de la postérité sur l'ensemble de son existence.

— FIN. —

TABLE DES MATIÈRES




PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY
32101 007779182

